

Marbeuf, Pierre de - Héron, Alexandre (éd.). Recueil des vers de Pierre de Marbeuf, publié avec une introduction, par A. Héron. 1897.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés sauf dans le cadre de la copie privée sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source Gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue par un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



SOCIÉTÉ ROUENNAISE

DE

BIBLIOPHILES

Réserve
p. Z
359

·DEPOT LEGAL.

RECUEIL DES VERS
DE
PIERRE DE MARBEUF



PUBLIÉ AVEC INTRODUCTION

PAR

A. HÉRON



ROUEN

IMPRIMERIE LÉON GY

1897

L'idée première de la présente publication appartient à M. Emile LESENS, l'érudit bibliophile, l'aimable confrère dont nous avons à déplorer la perte toute récente. Le soin de préparer cette réimpression lui revenait de droit, et, s'il eût consenti à s'en charger, il aurait ajouté un titre à la reconnaissance que lui devait la Société rouennaise de Bibliophiles pour la publication de deux ouvrages inédits : De la naissance et du progrès de l'Hérésie en la ville de Dieppe, et Histoire de la Réformation à Dieppe, par les frères Daval, dits les policiers religieux. Sa modestie a décliné l'honneur d'offrir à ses confrères cet intéressant Recueil des vers de M. de Marbeuf, chevalier, sieur de Sahurs ; il voulut bien me désigner pour tenir sa place. En acceptant cette mission, j'étais loin de m'attendre qu'il lui serait refusé de la voir remplie et que j'aurais le douloureux devoir de rendre ici un pieux hommage à la mémoire d'un bon et loyal ami dont la perte laisse d'amers regrets au cœur de tous ceux qui l'ont connu.

A. H.

INTRODUCTION

Le nom de Pierre de Marbeuf est plus connu aujourd'hui des bibliophiles et des archéologues que des historiens littéraires. Les bibliophiles recherchent les exemplaires devenus rares de ses œuvres ; les archéologues rappellent que l'élégante chapelle de Notre-Dame-de-la-Paix, que l'on admire encore dans le village de Sahurs, lui appartenait lorsque la reine Anne d'Autriche, heureuse de voir enfin réalisés ses desirs de maternité, s'acquitta du vœu qu'elle avait fait à la Vierge en lui consacrant une statue d'argent du poids de vingt-quatre marcs dans cette chapelle, que l'on connut ensuite sous le vocable de Notre-Dame-du-Vœu.

Les historiens littéraires ont maintenant oublié Pierre de Marbeuf.

On le trouve bien encore mentionné dans les dictionnaires biographiques et bibliographiques, mais ces notices sont incomplètes et erronées. Les détails les plus précis que l'on puisse trouver sur ce poète et sur ses œuvres se rencontrent dans une étude que M. Léon de Duranville a publiée, en 1874, sous ce titre : *Pierre de Marbeuf* (1).

Je me bornerai ici à relater les faits principaux de sa vie, me réservant de donner de plus amples renseignements sur

(1) *Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen*, 1874, p. 366-388. — Un tirage à part a été fait en 1875 sous ce titre : *Pierre de Marbeuf, la Chapelle de Sahurs et la Reine Anne d'Autriche*

sa personne et sur sa famille dans l'introduction qui devra précéder la réimpression de son premier recueil de poésies, le *Psalterion chrestien* (1).

Pierre de Marbeuf, écuyer, sieur d'Ymare et de Sahurs en partie, naquit en 1596 du mariage de François de Marbeuf et de Catherine Helloin. Il était de noblesse assez récente, son grand-père Pierre de Marbeuf ayant été anobli en mai 1581 par Henri III, pour ses bons services et faits d'armes. Il fit ses études au collège de la Flèche dont il nous a laissé une description poétique (2), et fut ainsi le condisciple de Descartes, né comme lui en 1596. Nous le trouvons ensuite à Orléans, où il étudia le droit, et qu'il quitta en 1619 pour suivre à Paris une jeune fille dont il était épris et qu'il a chantée sous le nom d'Hélène (3).

Entre temps, il avait publié son *Psalterion chrestien*, 1618, un poème sur le mariage de Christine de France, sœur de Louis XIII, avec Victor-Amédée de Savoie, 1619, et présenté plusieurs pièces au concours des Palinods de Rouen ; en 1617, il emporta la tour pour ses stances intitulées *l'Anathomie de l'œil*, en 1618, l'étoile pour une épigramme latine, et, en 1620, le miroir pour l'ode intitulée *le Narcisse* (4).

Il fit, avant 1627, un voyage en Lorraine, où, sur les recommandations de M. Harlay de Chanvallon, il reçut du

(1) *Psalterion chrestien*, dédié à la mère de Dieu, l'Immaculée Vierge Marie, suivi de *Poésie meslée du mesme auteur*. Rouen, Jean le Boullenger, 1618.

(2) *Recueil des vers*, etc., p. 62-70.

(3) *Ibid.*, p. 29-30 et 156-158.

(4) *Ibid.*, p. 95-98 et 240-241.

duc Charles un excellent accueil. De retour dans sa province, nous le trouvons exerçant la charge de maître particulier des eaux-et-forêts en la vicomté du Pont-de-l'Arche. Il se maria en 1627 (le contrat est daté du 10 février de cette année), avec Madelaine de Grouchet, fille de feu Charles de Grouchet, conseiller au Parlement de Normandie, sieur du Mesnil et de Soquence; c'est elle sans doute qu'il a chantée sous le nom de Madelaine et de Sylvie (1). Il mourut en 1645 et fut inhumé le 17 août sous la tombe de son aïeul dans la chapelle de Saint-Firmin de Saint-Etienne-la-Grande-Eglise (2).

Ceux qui seront curieux de lire ce recueil jugeront que Pierre de Marbeuf vaut mieux que le silence qu'on a fait autour de lui. Je ne chercherai pas à dissimuler son principal défaut : l'abus du bel esprit, la recherche des *concetti*; il ne serait pas de son temps s'il s'était toujours attaché à parler simplement. Il y a heureusement autre chose chez Marbeuf : il tourne le vers avec aisance et, sous sa plume, la phrase poétique se déroule sans embarras et sans vains remplissages. Il a le sentiment du rythme. Dans ses poésies sérieuses, il ne manque ni de force ni de noblesse ; on pourra s'en convaincre en lisant sa belle méditation *le Solitaire* (3). Il comprend et aime la nature ; il sait la décrire et la chanter, et ce n'est pas seulement parce qu'il était maître des eaux-et-forêts qu'il s'est donné le nom de *Silvandre*.

(1) *Recueil des vers*, etc., p. 34 et 128.

(2) *Registre des décès de la paroisse de Saint-Etienne-la-Grande-Eglise et Inventaire des archives départementales de la Seine-Inférieure*, G. 6,552. — Le *Registre* dit 17 août, l'*Inventaire*, 18.

(3) *Recueil des vers*, p. 71-75.

Enfin, ce poète qui était, en 1618, un *traîneur* de l'école de Ronsard et de Du Bartas, a marché avec son temps ; s'il a gardé au fond de son cœur toujours la même affection pour ses vieux maîtres, si les poètes, gardiens de la fontaine des Muses, sont toujours les poètes d'antan (1), s'il ne nomme pas Malherbe, dont l'autorité d'ailleurs n'était pas encore souverainement établie, il l'a lu cependant et a profité de ses réformes. L'influence du « tyran des mots et des syllabes » n'a pas été sans agir sur lui ; on le sent en maint endroit. Une des lois nouvelles a été admise par lui ; de ce recueil de 1628, l'hiatus est presque entièrement proscrit ; on ne l'y rencontre que cinq ou six fois et toujours dans des pièces qui ont été manifestement composées plus près de 1620 que de 1628. Pierre de Marbeuf était un esprit perfectible ; le progrès accompli par lui entre 1618 et 1628 le prouve surabondamment, et l'on peut regretter qu'à partir de cette dernière date, il ait à peu près réduit sa muse au silence.

(1) *Recueil des vers*, p. 18.

RECVEIL
DES VERS DE
M^r DE MARBEUF
CHEVALIER,
SIEVR DE SAHURS.



A ROVEN,
DE L'IMPRIMERIE
De DAVID DV PETIT VAL, Imprimeur
ordinaire du Roy.

M. DC. XXVIII.



AV LECTEUR.

LE C T E U R, ne vous étonnez pas
Si la rime fert de compas
Aux ouurages que ie compose:
Ce sont des mysteres couuers,
Lors que pour bien parler en prose
Ie m'exerce à faire des vers.

Celuy qui court sur les montagnes,
Peut se pourmener aux campagnes:
Et qui danse sur le rocher,
Où Phebus fait sa residence,
Ne doit pas craindre de marcher
Par les plaines de l'éloquence.

* ij

Celuy qui ferre ses discours,
Qui les ajuste & les fait cours,
Sçait la façon de les étendre:
Qui sçait la musique & ses loix,
Seroit-il obligé d'apprendre
L'usage commun de la voix?

O le celeste benefice
Que la nature & l'artifice:
Sans l'éclat de la vanité
Eleuer les pompes superbes,
Et maintenir sa grauité
Iusques parmy les simples herbes.

Auec vne plume & des vers,
Porter vn Empire à l'enuers,
Et parcourir toute la terre;
Trouuer vn milion de noms,
Depeindre le bruit du tonnerre,
Et le tonnerre des canons.

Tantost d'une main plus hardie
Enfangler la Tragedie,
Et tantost d'un stile plus doux
Epandre l'encens des loüanges,
Et iusqu'au Ciel rendre jaloux,
De son esprit le chœur des Anges.

Je ne dy pas que ces beueurs,
Que ces Romans, ces vieux réueurs,
Ont ce trefor dedans leurs plumes;
Leurs veines qui s'enflent de vin,
Font de leurs vers des apostumes,
Et de leurs mots font du venin

Apollon, tes regles nouvelles
Ont fait peur aux ieunes ceruelles,
Dont tu censure les écrits,
Et vont disant en leurs coleres,
Que les François ont des esprits
Qui ne souffrent point les galeres.

Si l'on toleroit ces affrons,
Que le laurier ceignit vos frons
Petits écriuains que vous estes,
Je conseillerois aux guerriers
De ne songer plus aux conquestes,
S'ils pensoient auoir des lauriers.

Vos belles choses sont si fades,
Qu'elles rendent mes yeux malades:
Mon humeur pleine d'apreté,
Blâme vostre delicateffe,
Car elle a trop de propreté,
Et moy trop peu de politesse.

Courtisans, ne me lisez pas
Si vous recherchez les apas
Et le fard de vostre langage,
Que ne vous peut donner la vois
D'un homme rustique & fauage,
Qui n'a point de Cour que les bois.



A
MONSEIGNEVR
L'EVESQVE DE METS.

M *A genereuse obeyſſance
Ne connut iamais de pouvoir
Qui peût obliger mon deuoir
Aux effets de la complaiſance:*

*Je n'adoucy point mes portraits
D'un vain pinceau de qui les traits
Font vne fable ou bien vn ſonge,
Parlant à la poſterité,
Je diſ auſſi mal le menſonge
Que ie diſ bien la verité.*

*Si ie veux tirer de la bouë,
Le nom obſcur de quelque mort,
Ma plume alors ſouffre vn effort,
Et ne veut point que ie le louë:
Mais quand mes vers ont ce bon-heur*

A

*D'auoir pour obiet vostre honneur,
 Ils parlent de tant de merueilles,
 Qu'il semble aux meilleurs iugemens
 Que la creance des aureilles
 Est que ie flatte, ou que ie mens.*

*Pour vous vn Dieu met dans nos ames
 Tant & tant de feux, qu'il nous faut
 Eleuer nos esprits en haut
 Selon le mouuement des flames.
 O mon Prince que vos grandeurs
 Ne méprisent pas nos ardeurs
 Quand nostre plume écrit pour elles,
 Parlez aux plus iudicieux,
 Ils vous diront qu'elle a des aîles
 Qui vous feront voller aux cieux.*

*Si vous auez desir de boire
 Du nectar que boit Iupiter,
 Je veux vous en faire goûter
 Dedans la coupe de la gloire:
 Celuy des Dieux n'est point plus doux
 Que celuy qu'on verse pour vous,
 Car l'on connoît que nos remedes
 Preseruent le nom du trépas,
 Et nous sommes les Ganimesdes
 Qui seruons les Dieux icy bas.*

*Qu'un Ange ait toujours la main prestee
 Pour détourner de vous le mal,
 Et que le feu de Cardinal
 Flambe bien-tost sur vostre teste:
 Ia la Crosse emplit vostre main,
 Que la Croix l'emplisse demain;
 Ne souffrez pas qu'un grand domaine
 Vous enrichisse en ces quartiers,
 Il faut que la pourpre Romaine
 Vous mette au nombre des portiers.*

*Ce Prince est fils du dieu des armes,
 Et frere du pere des loix,
 L'eloquence anime sa voix,
 Et son visage a tant de charmes,
 Que ie ne vous abuse pas
 Quand ie iure sur tant d'apas
 Qu'il est l'ornement de la France,
 Et qu'ayant la Mythre de Mets,
 Il peut bien auoir l'esperance
 Du bon-heur que ie luy promets.*

*Son front porte l'heureux presage
 Que mes vœux auront leur effet,
 Puis qu'en luy c'est le moins parfait
 Que la beauté de son visage:
 Pour mettre un esprit en ce corps,*

*Le Ciel a fait de tels efforts,
 Que pour en dire la loüange,
 Celuy-là n'a point enchery
 Qui nous a fait croire qu'un Ange
 Est vêtu du corps de Henry.*

*A ce nom ma voix qui s'éclate
 Auertit le peuple Romain,
 Qu'aujourd'huy plustost que demain
 Henry merite l'Ecarlatte.
 O nom de renom immortel,
 Pour vous mes vers font un autel,
 Dont les adorables exemples
 Feront iuger à l'univers,
 Que Saturne engloutit les temples,
 Et qu'il ne touche point aux vers.*

*Meurent ceux qui veulent reuiure
 Par l'eloge de leurs tombeaux,
 Pour se deffendre des corbeaux
 Ils s'arment de marbre & de cuiure:
 Ce Dieu qui deuore les morts,
 Afin de nourrir son grand corps
 Peut metaux & pierres diffoudre,
 Car sous les mesmes monumens
 Aujourd'huy Rome voit en poudre
 Et fondateurs & fondemens.*

*Le grand arrest des destinées
 Renuerse les plus beaux palais,
 Et les siecles n'ont veu iamais
 Les vers obeyr aux années.
 O toy qui t'ébahys à tort
 Que les vers ont vaincu la mort,
 Il faut qu'auec moy tu remarques
 Que les neuf Muses plusieurs fois
 Ont aisément vaincu les Parques,
 Les Parques qui ne sont que trois.*

*Le diuin Homere & Virgile
 Ont-ils pas braué leurs ciseaux?
 Leurs quenoiüilles & leurs fuseaux
 Ont-ils peu filer contre Achile?
 Dessous la faueur des lauriers
 Des grands heros, & des guerriers,
 La gloire des vers se conserue,
 Et ie ne m'en étonne pas,
 Pourroit-on regarder Minerue
 Sans voir le nom de Phidias?*

*Ce que i'écry ie le répette,
 Vn Dieu me l'auoit desia dit,
 Si sa parole est sans credit
 Mes vers veulent qu'on les reiette:
 Batiffez, dit-il, des autels,*

*Auecque des vers immortels,
A ce prince qui le merite,
Puisqu'en son nom l'éternité,
Pour l'adopter seul, desherite
L'idole de la vanité.*

*Demon des vers qui prens la peine
De me visiter aujourd'huy,
Je connoy bien que c'est pour luy
Que tu me réchauffes la veine;
Tes conseils semblent m'auertir
Que pour sa gloire il faut bâtir
Vn temple suiuant ton modelle:
C'est assez i'enten ta raison,
Je prendray pour luy la truelle,
Puis qu'autrefois tu fus maçon.*

*Phœbus tu receus de l'outrage
Du mépris de Laomedon,
Laisse vn pariure à l'abandon,
Et viens aider à mon ouurage:
Ta main ayant defia fondé
L'autel que tu m'as commandé,
Ma tâche doit eslre bornée;
Lors que l'on fait des bâtimens,
C'est bien vne grande iournée
Que d'en ietter les fondemens.*

LE PROCEZ
D'AMOUR.

AV ROY.



LE PROCEZ D'AMOUR.

À V R O Y,



*Rand Roy dont la iustice égalle la vail-
lance,
A qui le ciel presta pour berceau la ba-
lance,*

*Puisque de iour en iour heureusement meslant
La qualité de iuste à celle de vaillant;
Des innocens blesez vous estes le refuge:
Donnez-vous aujour d'hui le loisir d'estre iuge,
Je preten deuant vous la mort d'un immortel,
Et d'un petit enfant faire un grand criminel,
Dont la ieune malice est tellement feconde,
Que mesme en se jouant il renuerse le monde;
Je plaide contre amour, mais un heureux succez
Couronnera la fin de ce fâcheux procez,
Si deuant que ie montre vne telle malice,
L'on vous bande les yeux qu'on bande à la iustice,*

*Car son crime est si beau, que le plus rigoureux
Aussi-tost qu'il le voit en devient amoureux.*

*Alors vous iugerez que par sa violence
Il est le seul auteur de mon ingrat silence,
Et vous verrez mon cœur qu'il a percé de coups,
Indigné qu'il estoit que i'ay parlé de vous,
Et que le braue effort d'une ame genereuse,
Me faisant mépriser la puissance amoureuse,
Armoit contre les traits de ce petit archer
Mon sensible estomach d'un rampart de rocher,
Qui percé par l'assaut d'une diuine force,
N'a résisté non plus qu'une legere écorce.*

*Ainsi l'Amour tout nud me vainquit tout armé,
Ainsi par un beau corps mon esprit fut charmé,
Et de cet enchanteur si forts furent les charmes,
Que ie me dépoüillay pour combattre sans armes:
Mais puisque maintenant mon cœur s'est veuêtu
De celles que m'offroit autresfois la vertu,
Je combattray celui dont heureuse est l'offence,
Qui fait que ie l'accuse en si belle audience.*

*Vingt ans estoient passez que i'auoy veu le iour,
Et vécu bien heureux en viuant sans amour,
Quand vn leudy de May mon ame fut saisie
Du reflux inconstant de cette si enaisie,
Et qu'un mauuais démon m'osta le nom d'heureux,
Qu'il me fit échanger à celui d'amoureux.*

Vn Saturne réueur noircissant ma pensée

*D'un fantasque chagrin, la tenoit oppressée,
Quand ie sors du logis sous cet humeur réduit,
Et m'en vay vagabond où mon pié me conduit.*

*Ie trouue vne fontaine au pié d'une coline,
Qui faisoit vn serpent de son onde argentine,
Elle sur le sablon doucement gazouillant,
Alloit, ses plis crespéz l'un sur l'autre roullant,
Se glisser deffous l'herbe au milieu d'une prée
Que la nature auoit par plaisir diaprée.*

*Vn chêne s'éleuoit dont les rameaux épais
Sous leur ombre en tout tēps couuent vn petit frais:
Car tousiours en ces lieux l'haleine de Zephire
Amoureuse des fleurs mignardement soupire,
Vne feuille qui touche à l'autre doucement,
Retouche vne autre feuille, & par ce mouuement
L'air étant ébranlé se presse & se represse,
Et fait naître à l'entour vne douce mollesse.*

*Les oyseaux y prenans leurs plaisirs innocens,
A ce petit murmure accordoient leurs accens,
Au pied de ce grand chêne vn tertre qui se pousse
Me fit vn petit lit frisé d'un bord de mousse;
Là ie me couche à l'ombre; & malgré le soleil
L'ombre appelle à mes yeux les douceurs du sōmeil:
Mais hélas! le soucy qui iusqu'au cœur me touche,
Pour ne fermer mes yeux me fit ouurir la bouche,
Et le fâcheux ennuy qn̄i troubloit mon repos
Entretint ma colere avecque ce propos.*

*Astres qui commãdiez au iour de ma naissance,
 Qui de me faire heureux auez eu la puissance
 Quand vous vîtes du Ciel commencer le fuseau
 Des Parques qui filoient autour de mon berceau,
 Découurez moy si lors qu'elles firent ma trame
 Vous versâtes le bien ou le mal dans mon ame?
 Proche de mon Midy, i'ay passé le matin,
 Sans sçauoir où m'appelle à present le deslin.*

*Dois-ie suiure la Cour ou suiure la Iustice,
 L'une a peu de bonté, l'autre a trop de malice,
 Et l'on n'a iamais veu naître vn vice nouveau
 Que dedans vne Cour ou dedans vn barreau,
 Le Louure & le Palais sont pareilles écholes,
 En l'un & l'autre lieu se vendent les paroles,
 Et les maîtres docteurs vous promettent souuent
 Du bien & des honneurs, & vous baillent du vent:
 Ne pouuant rendre ainsi mes libertez seruiles,
 Les chãps me plaisent plus que ne font pas les villes,
 Et pouuant m'exemter de l'une & l'autre loy,
 Je viuray désormais pour la Muse & pour moy.*

*Mais que sert le Parnasse, vne mesme fontaine
 Ne verse l'or au coffre & les vers dans la veine;
 Les hommes ont blâmé ce langage des dieux,
 Les Poëtes disans qu'ils sont venus des Cieux,
 La terre n'a voulu leur donner de partage,
 Leur laissant seulement à tous pour heritage
 Des bois, vn môt, vn luth, vn antre & des lauriers,*

Pauvre succession pour beaucoup d'heritiers.

*Quitteray-je Apollon? que si ie ne veux estre,
Afin de viure heureux, ny seruiteur ny maître,
Si ie veux m'éloigner du conseil des méchans,
Et si ie veux goûter l'innocence des chams,
Ayant quitté ce Dieu, trouuerois-je vne étude
Qui peût entretenir ma longue solitude.
Non non: les eaux, les monts, les bois & les deserts
Seront à l'auenir le sujet de mes vers,
Ou bien estant lassé des chasses bocageres,
Je chanteray l'amour que ie porte aux bergeres:
Mais que dis-je l'amour, pourrois-je estre amou-
reux,*

*Tout ensemble Poëte, & tout ensemble heureux,
Le bon-heur & l'amour ne sont ils pas contraires,
Le malheur & l'amour ne sont-ils pas deux freres;
Cet amour est-il pas ennemy du repos,
Le pere du desordre & l'enfant du cahos,
Et bien que de Venus il emprunte la race,
Conçu dedans ses yeux, moulé dessus sa face,
Animé de ses ris, auiué dans son flanc,
Il ne fut toutesfois élevé que de sang,
Semence martiale, & qui dans sa poitrine
Loge les cruantez de sa dure origine,
Il se nourrit de mal, il ne boit que nos pleurs,
Et s'il est, comme on dit, toujours entre les fleurs,
Celles qui de ses pas sont vne fois pressées*

Se changent aussi-tost en de tristes pensées.

*Voulant parler encor vn frisson m'engourdit,
Et ma debile voix tout d'un coup se perdit,
Ma langue sans humeur à mon palais se cole,
Et pour neant ie veux délier ma parole,
Car le charme coulant du doux forcier des yeux,
De mes derniers discours me rendit oublieux,
Il fit pancher ma teste, & m'ostant la lumiere,
Il arresta ma langue avecque sa paupiere,
Non ie ne dormoy pas, car cela que ie vy
Fait croire que i'estois en extase rauy.*

*Vn petit enfant nud sortit de ce riuage,
Où ce chêne feuillu me prestoit son ombrage,
Des roses & des lys l'argent & l'incarnat
Combatoient à l'enuy sur son teint delicat,
Vn pactole flotloit sur ses épaules blanches,
L'or de ses cheveux blonds lui pendoit iusqu'aux
hanches,*

*Et sa peau molle & douce égale au satin blanc,
Grossissoit vniment, & sa cuisse & son flanc:
Les traits de la colere estoient peints sur sa face,
Deux aîles le portoient leger de place en place,
En témoignant assez par vn tel mouuement,
Qu'il estoit sans raison comme sans vêtement:
La terre sous ses pas enfantoit des flamèches,
Son dos estoit armé d'un carquois plein de flèches,
Sa main gauche d'un arc, sa droite d'un flambeau:*

*Mais alors que ie vy qu'il portoit vn bandeau
 Je reconnu l'archer, ne pouuant plus sans larmes
 Regarder Cupidon reuêtu de ses armes,
 Pour ne me laisser vivre avec impunité
 Du tort que i'auoy fait à sa diuinité.*

*La peur donne à mes pieds des aîles pour la fuite,
 Mais ie me vy pressé d'une telle poursuite
 Que ie m'arreste court, resolu pour le mieux,
 Puisqu'il estoit bandé de n'éuiter ses yeux,
 Mais d'esquiuier ses mains, il me prend, ie m'échape,
 Il me suit, ie le fuy, mais en fin il m'atrape,
 Pour ses aîles mon pas estoit trop inégal,
 Mesme quand i'aurois eu Pegase pour cheual,
 Je n'aurois éuité sa flèche & la blessure,
 Puisque son arc sans art frappe au but de nature.*

*Quel affront que de voir vn enfant si petit
 Traîner vn homme au gré de son foible apetit,
 Car alors sous ses piez pressant mon col esclae,
 Voila le compagnon (me dit-il) qui me braue;
 L'effort des immortels ne me peut resister,
 Et tu veux, foible humain, contre moy disputer,
 Et de prés & de loin aux cœurs ie fay des brèches,
 De prés i'vse de feu, de loin i'vse de flèches,
 Si i'ay des flèches d'or, i'ay des flèches de fer,
 Ceux qui n'aimēt mon ciel, i'ay pour eux vn enfer,
 Du tort que tu m'as fait ie veux que la iustice
 Me face la raison par vn cruel supplice:*

*Je fay iuge Apollon de ta temerité,
Comme estant le support de ma diuinité.*

*Quand ie vy que mon ame estoit sa prisonniere,
Je tâchay de fléchir ce tyran par priere:
Mais aussi-tost vn vent plein d'orage & d'effroy
Emporte mes discours & mon corps avec soy:
Je sens à mes côtez qu'un air épais me presse,
Et m'enleue d'icy d'une telle vitesse
Que l'haleine me faut, ne donnant pas assez
Et d'humide & d'éuent à mes poumons lassez,
Sans aîles ie me vy volant dessus la nuë:
Mais poussé que ie suis d'une main inconnuë,
Mes sens tout étonnez ne sçauent ce qu'ils font,
Quand on me laisse à coup sur la cime d'un mont,
Où neuf filles chantoient avec telle harmonie,
Qu'encor que loin de moy la gay'té fut bannie,
Mes esprits toutesfois se sentirent ouuers
A la ioyeuse humeur de composer des vers.*

*Douce est l'inimitié que Cupidon nous porte,
Si ceux qu'il n'ayme point sont punis de la sorte,
Car pour auoir encor un contentement tel,
Je veux cent fois le iour me faire criminel.*

*Que i'eue lors de plaisir voyant ces neuf pucelles
Autour d'un ieune Dieu qui dançoit avec elles
Le laurier à la teste & le luth à la main,
L'éclat d'une lueur qui n'auoit rien d'humain,
D'un cercle rayonnant couronnoit son visage, =*

Sa

*Sa lumiere éclairoit tout ce beau paysage,
 Où d'un habit de fleurs les champs sont honorez,
 Où toujours le ciel rit, où les iours sont dorez:
 L'on voit près de ce mont la couche de l'aurore,
 La grotte des Zephirs & le palais de Flore,
 De là l'on voit dormir dans les bois les Silvains,
 Les Nymphes se iouer, & nager dans les bains;
 Vn soleil amoureux les défend de la glace,
 Et l'ardeur de l'Esté sans effet les menace,
 Car tous ces demy-dieux semblent viure contents
 D'estre toujours en terre & toujours au printems.*

*Vn grand cheual ailé sous les pas de sa courçe,
 Au coupeau de ce mont fait saillir une source,
 Là ce troupeau sacré n'a l'usage du vin,
 Cette onde est le nectar & l'aliment diuin,
 Qui sans rien emprunter de nostre nourriture,
 D'éternelle vigueur repare leur nature.*

*Ce ieune demy-dieu, ces pucelles, cette eau,
 Et ce cheual volant dessus vn mont iumeau
 Assurerent ma peur, montrant que cette place
 Et que ce beau seiour estoit le vray Parnasse,
 Qu'Apollon auoit là ramassé les douceurs
 Qui pouuoient satisfaire aux souhaits des neuf
 sœurs.*

*Heureux trois fois celuy que leur faueur regarde,
 Puisque viuant ici dessous leur sauuegarde,
 Malgré tous les destins voulant le secourir,*

*Quoy que meure son corps son nòm ne peut mourir
 Elles font boire vne eau dont la source possède
 L'excellente vertu de ce diuin remede,
 Quatre Prelats François gardiens de cette eau,
 Font que les étrangers n'approchent du ruisseau,
 Entre-autres i'aperceu qu'un Prieur de Tcuraine,
 Et qu'un Abbé normand, courbez sur la fontaine,
 Beuvoient à pleine gorge au milieu du canal,
 L'autre estoit un Euesque, & l'autre un Cardinal,
 Lesquels estant polis plus qu'aucun de la troupe,
 Pour plus de netteté beuvoient dans vne coupe,
 Leurs esprits delicats aimoient l'ombre & le frais,
 Et pressez de la soif beuvoient à petits traits,
 Car ils ont veu souuent creuer d'hydropisie,
 Un foible esprit enflé par trop de poésie.*

*Ceux-là qui sont trop gros ne peuuent s'aprocher
 Du coupeau sourcilleux de ce rude rocher,
 Les autres pour monter n'ont pas assez d'haleine
 Ny de vigueur assez, ny de sang dans la veine,
 Pour gagner par trauail tant de sentiers pierreux,
 Et vaincre l'âpreté de ce roc raboteux.*

*Là les termes choisis, le concours des voyelles,
 La cadence des mots & des rymes nouvelles,
 Ont fait un corps de garde à l'entour des lauriers,
 Et peuuent par contrainte arrêter prisonniers
 Ceux qui veulent monter, s'ils ne sçauent la mode
 De presenter aux Rois, pour passe-port, vne Ode,*

*Qui face confesser qu'avec heureux succez,
 La nature à la Cour a gagné son procez,
 Et qu'il est arrêté que celui qui remâche
 Tant & tant de lauriers, ne fait rien que de lâche,
 Fantafque, mal-plaisant, & du tout inciuil,
 Où le seul naturel n'a rien que de gentil:*

*Cependant que rauy i'admiroy ces merueilles,
 Vn bruit inopiné me frapa les oreilles,
 Je vy que les neuf sœurs s'en alloient tour à tour,
 Le respect sur la face, au deuant de l'Amour,
 Les habitans du mont témoins de sa puissance,
 Iuroient, le salüant, nouuelle obeïssance:
 Mais alors qu'Apollon eût leu dedans ses yeux
 Qu'il auoit du dépit, il iura tous les dieux
 D'employer son pouuoir au châtiment seuere
 Du coupable fuiet d'une telle colere.*

*De cette triste cause aurois-ie bon succez,
 Si Phœbus est mon iuge & partie au procez,
 Je reclame chacun, & chacun m'abandonne,
 Je demande aide aux dieux, & nul d'eux ne m'en
 donne:*

*Qui peut cōtre l'Amour me defendre aujourd'huy,
 Les hommes maintenant & les dieux sont pour luy.*

*Si ie parle aux neuf sœurs mes pleurs sōt inutiles,
 Je ne sçay quel secret abuse ces neuf filles,
 Mais la virginité n'est plus dans ce troupeau,
 Et l'Amour & Mercure ont trop beu de leur eau,*

B ij

*Ils ont tous deux dancé trop long-temps avec elles,
Pour les laisser encor & belles & pucelles.*

*Vne seule pour moy s'animant de pitié,
Me promet contre Amour des effets d'amitié,
Vranie est son nom : comme estant ma Deesse
Elle voulut guider ma premiere ieunesse,
Et maintenant elle est mon vnique recours,
Pour détourner le mal du bon-heur de mes iours.*

*Si l'Amour aujour d'huy m'affaut par tyrannie,
J'auray pour mon second au combat, Vranie,
Si la terre est pour luy, le ciel estant pour moy,
Nous verrons qui des deux me doit donner la loy.*

*Ainsi pour resister à l'effort de l'orage,
L'esperance nouuelle appelloit mon courage,
Mais il ne peut iamais trouuer place en mon cœur
Qui n'auoit lieu chez soy que pour loger la peur,
Mon mal ne peut guerir, c'est en vain qu'on le flate,
Car lors que j'instruisoy ma nouuelle aduocate,
Apollon & l'Amour bassement discouroient,
Et contre ma franchise ensemble coniuroient.*

*Après que leur discours eut conclu ma ruine,
Apollon au milieu de sa troupe diuine
Monte dessus son trône, où courant d'équité
Ce que son iniustice auoit premedité,
Il demande à l'Amour de quel crime il m'accuse,
Sçauoir si j'ay failly par ieunesse ou par ruse:
Cupidon étonné de ce prompt changement,*

*Allume dans son cœur vn feu si vehement,
Que vaincu par l'effort de cette violence,
A demy furieux il rompit le silence.*

*Je ne seray donc plus au rang des immortels
Puisqu'on me fait debatre avecque les mortels ?
Mettez mon temple bas, osez le sacrifice,
Renuersez mes autels de Paphos & d'Erice,
Qu'on ne m'adore plus, ie suis sans deité,
Puisqu'un mortel m'offence avec impunité;
L'on me dispute à tort ce qu'à droit ie possède,
Et pour ma legitime il faut donc que ie plaide?
Ce qui m'estoit certain, ie suis bien malheureux,
Par ma simplicité de le rendre douteux.*

*Ma gloire (disoit-il) est maintenant gâtée
Par les vers venimeux de sa langue empestée,
Vient-il pas de noircir par ces derniers discours
L'innocente blancheur des plus chastes amours.*

*Après auoir au long exagéré ce crime,
Par des prompts mouuemens sa colere il exprime,
Il disoit, redoublant son éclatante voix,
Me veut-on refuser l'autorité des loix?
Les Dieux ont-ils lié les mains à la iustice?
Puisqu'on voit vn tel crime aujourd'huy sans su-
plice;*

*Encor que ma parole ait assez de credit,
Je vous iure, Apollon, qu'il est vray qu'il a dit,
Sacrilege qu'il est, que toute poësie*

*Conjointe avec l'amour n'est qu'une frenaisie:
Afin que vostre nom volât par l'univers,
J'ay prêté mille fois mes aîles à vos vers,
Que si i'en suis blâmé, voulez-vous que i'endure
Que les bien-faits rendus soiēt payez d'une iniure.*

*Quand sur les ieunes cœurs vous avez disputé
D'avoir absolument l'entiere autorité,
Promettant l'un à l'autre une aide mutuelle,
Ce contrat ancien finit nostre querelle;
Que pour estre Poëte il faut estre amoureux,
C'est pourquoy par ce droit, i'ay raison quād ie veux
Que ce brutal qui porte un rocher pour une ame,
Sente aussi bien mon feu qu'il a fait vostre flame.*

*Le Iuge à ce propos montre qu'il est tout prest
De tonner contre moy quelque fâcheux arrest,
Lors que pour m'affranchir de cette tyrannie,
J'apelle à mon secours la bouche d'Vranie
Laquelle me défend, & par la grauité
De ce discours, fait honte à ce ieune éuenté.*

*Les dieux dōnent à l'hōme au iour de la naissance
Le droit du franc arbitre, avec telle puissance
Que l'aête qu'il doit faire estant de liberté,
De ne le faire pas est à sa volonté:
Donc le pauvre innocent qu'on accuse en ce siege,
Autorisé du droit d'un si beau priuilege,
Commet-il une offence alors qu'il ne veut pas
Que les traits de sa plume adioûtent des apas*

*Aux attraites de l'amour? par vn effet contraire,
 Voulez-vous le forcer à m'estre refractaire?
 Il m'a donné son cœur, voulez-vous me l'oster?
 Contre la volonté que sert de disputer:
 La puissance, l'amour, la beauté, le merite
 Ne trouuent point Cephale au cœur d'un Hippo-
 lyte,*

*Il m'a promis sa foy, confiderez son vœu,
 Et n'allez pas mêler la flamme avec le feu,
 Car celuy dont la plume à l'amour se marie,
 Conioint vne fureur avecque vne furie.
 Vrayment il a raison ce petit éhonté,
 Que l'on l'adore en vers, petit nain auorté,
 Non germe de Venus, mais de quelque vilaine,
 Qui des rentes du lit augmente son domaine.*

*Je ne m'étonne plus si l'amour est amer,
 Puis qu'on dit que sa mere est fille de la mer,
 Et la mer & l'Amour soni cause du naufrage,
 Et la mer & l'Amour ont l'amer pour partage,
 Et la mer est amere, et l'Amour est amer,
 L'on s'abîme en l'Amour aussi bien qu'en la mer,
 S'il est batard de Mars il se plaît à la guerre,
 Et de troubler tousiours le repos de la terre,
 S'il est fils de Vulcan, son plaisir & son ieu
 Est de brûler le monde & d'y mettre le feu,
 Soit donc qu'il soit batard, soit qu'il soit legitime,
 Il doit estre du fer ou du feu la victime.*

*Lors se tournant vers moy, laisse cet animal,
Mon enfant (me dit-elle), il ne fait que du mal.*

*L'Amour ne goûtant pas cette parole amere,
Relâche à frains baissez la bride à la colere,
Qui luy fait reuenir par vn sang vif & prompt
La parole à la bouche & la couleur au front.*

*Venez me secourir, ô Venus, ô ma mere,
Sçachez que l'on m'apelle vn germe d'adultere,
Que coula dans vos flancs l'incestueux delit
De celuy qui faussa la foy de vostre lit,
On blâme de nous deux la diuine naissance,
Je l'endure, on le dit & mesme en ma presence,
Je veux quitter mon arc et ma flèche en ce lieu,
Et nud me dénuier des qualitez d'un Dieu;
Que seruiroit mon arc si ie n'ay plus de flèches?
Que seruiroient mes traits s'ils ne sont plus de
brèches? (Dieux?
Que m'apporte l'honneur d'estre au nombre des
Pour pleurer librement qu'on débande mes yeux;
Encor apres m'auoir dépoüillé de mes armes,
Laissez-moy mon bandeau pour essuyer mes larmes.*

*O puissant Iupiter! ie remets en vos mains
Le pouuoir que j'auoy d'engendrer les humains,
Je ne sucreray plus d'un plaisir fauorable
De l'union des corps la douceur desirable,
Appelant les mortels par cette volupté,
A l'ouurage immortel de leur mortalité.* ==

*Qu'un autre plus heureux à l'ëploy de ces peines¹
 Meurisse la semence au dedale des veines,
 Rende leurs reins feconds, réueille leurs desirs,
 Renouvelle leur sang, r'apelle leurs plaisirs,
 Et trouue le secret d'un aise qui leur laisse
 De ses chatoüillemens la flateuse moleste.*

*Encor n'ay-ie rien fait qui fut malicieux,
 Que lors que les Beutez m'ont logé dās leurs yeux,
 Et l'on dit toutesfois que ie commets le vice,
 Et que les femmes sont exemptes de malice.*

*Malheureux que ie suis : il regardoit les cieux,
 Et repetant ces mots, il s'effuyoit les yeux.*

*Où me suis-ie perdu? que ie pers le courage:
 Non non, ne pleuron plus, vangeon-nous de l'ou-
 trage,*

*Que la loy soit pour luy, la nature est pour moy:
 La nature est tousiours plus forte que la loy:
 Je veux me satisfaire, & qu'un nouveau supplice
 Soit l'exemple immortel des coups de ma iustice:
 Ecoutez, Apollon, à mon commandement,
 Rengez ce criminel, qu'on le face, autrement.*

*Apollon aussi tost craignant ce temeraire,
 Lequel bandoit son arc sans consulter l'affaire,
 D'un port maiestueux ses sourcils il fronça,
 Puis le silence fait l'arrest il prononça;
 Je declare, dit-il, le défendeur coupable,
 Et le condamne à faire vne amende honorable,*

*La torche ardante en main, en chemise, à genous,
Et qu'il sera contraint maintenant deuant nous
De dire à haute voix que l'Amour est son maître,
Qu'il est son seruiteur, & qu'il veut tousiours
l'estre:*

*Cependant Cupidon tu pourras t'en saisir
Comme de ton vassal, tel est nostre plaisir.*

*Et moy, dit Cupidon, i'adioûte pour suplice,
Que du bien desiré iamais il ne iouisse,
Et qu'un espoir trompeur abusant ses souhaits,
Luy promette tousiours ce qu'il n'aura iamais,
Siluandre & sa maîtresse auront vne mesme ame,
L'union du desir & l'union de flame:
Mais voulant me venger malgré tous ces accords,
L'empêcheray tousiours l'union de leurs corps,
Et n'osant disputer contre la resistance,
Il fléchira tousiours au gré de l'inconstance,
Puisque ses passions changeront plus souuent
Ses fragiles desseins, que ne fait pas le vent:
Ses premieres amours le verront variable,
Ses secondes amours le verront miserable:
Je ne dy plus qu'un mot, les destins sont fâchez
Que ie reuele icy leurs mysteres cachez:
Encor que contre luy par rigueur ie commence,
Peut-estre qu'à la fin i'auray de la clemence.
Ce doux nom de clemence ayant banny ma peur,
Au service d'Amour assujetit mon cœur,*

Et ma voix que mes dents retenoient comme éteinte,

Avec ces mots chassa les efforts de la crainte.

*Pardon si i'ay failly contre ta deité,
Ma faute est le desir de viure en liberté,
Tes dernières douceurs meritent mon service,
De ta religion ie veux estre nouice.*

*Muses ie suis perdu si vous n'aidez mes pas,
Celuy qui me conduit luy-mesme ne voit pas,
Pour l'amour de l'Amour faites-moy cette grace
Que i'étanche ma foif dessus vostre Parnasse,
Vn si gentil enfant seroit-il si brutal,
Puisque ie suis à luy, de me faire du mal?*

*Suiuons, me dit l'Amour, ce que le sort ordonne,
L'arrest des immortels n'en dispense personne:
I'ay leu dans les destins que diuerses beautez
Charmeront tes esprits selon mes volontez,
Tu seruiras Marie, & par apres Heleine,
Vne Amaranthe apres, puis vne Madeleine,
Ie ne dy pas comment le nœu de mes douceurs
Lacera, sans lasser, & vos corps & vos cœurs,
Mais celle qui sera de toy bien-tost chérie,
Elle porte le nom amoureux de Marie.*

*I'écoutoy ce discours quand ce petit archer,
Ayant son arc bandé, commence à décocher
Sa flèche dans mon cœur, & du coup ie m'écrie
Que i'ay le cœur blessé des beautez de Marie;*

*L'Amour s'en réjouit, & puis il s'enuola,
Sa flèche me fit mal, & ce mal m'éueilla.*

*Mon Prince vous voyez quelle fut sa victoire,
Que si ie ne sçay point la fin de cette histoire
Regardez mon visage, elle y paroît bien mieux,
Puisque les passions l'ont peinte dans mes yeux.*

*Je brûle, & toutefois il faut que ie perisse (cisse:
Auiourd'huy par les eaux comme vn second Nar-
Mais puisque tant de pleurs ne peuuent m'assécher,
Pour ne sentir l'amour que ne suis-ie vn rocher:
Mes yeux que tant de pleurs qui m'épuisent les vei-
Ne sont-ils ramassez pour faire des fontaines, (nes
Ma maîtresse en cette eau verroit ses cruautéz,
Et moy dedans cette eau ie verroy ses beautez.*

*Mes vœux sont exaucez, mais ie ne sçay quels
charmes*

*Ont fait une fontaine avec l'eau de mes larmes,
Sans doute vn art magique a dépeint les tableaux
Dont les images vains nagent dessus les eaux.*

*Secourables Demons qui volez par le monde
Arrêtez vous icy, que quelqu'un me reponde,
Ma bouche ne veut pas vous tenir prisonniers
De la mesme façon que celle des sorciers,
Dites-moy seulement, Demons, ie vous coniure,
Est-ce vous ou l'Amour qui fait cet imposture?
Qui de vous ou de luy me va representant
Les portraits que ie vōy dans ce miroir flotant.*

*Ou soit que la nature, ou soit que la magie
Face de ces beautez la nageante effigie,
Courageux ie verray maintenant sans effroy,
Les objets que cette eau presente deuant moy.*

*Ie n'ay plus de suiet de craindre dauantage,
De ces corps bien-aymez ie connoy le visage,
Qu'on regarde mon cœur, il a les mesmes traits
Et les mesmes couleurs, & les mesmes portraits.*

*Mon Prince voyez-vous au milieu de cette onde
Le visage enfantin d'une petite blonde?
Il semble que quelqu'un a tout exprés meslé
Vne rose nouuelle avec du lait caillé,
Et qu'il eut le dessein en faisant ce mélange
De faire pour mes yeux le visage d'un ange:
Un ange, qu'ay-ie dit, les maux que j'ay soufferts
Montrent que c'est plustost un esprit des enfers,
Qu'Amour pour me punir fit naître vne furie
Qu'il voulut déguiser sous le nom de Marie:
Ses yeux pour me brûler ne lançoient que des feux,
Afin de m'enchaîner elle auoit des cheueux,
L'Amour pour me trahir formoit ses artifices,
Qui dessus vos autels ont pris mes sacrifices;
Et j'eusse sans cela fait reconnoître à tous,
Que j'auois vne main qui n'immoloit qu'à vous.*

*L'autre qui me sourit avec sa belle bouche,
Et dont la flame encor dedans cette eau me touche,
Par les puissans attraits d'un seul de ses sous-ris,*

Autrefois m'attira d'Orleans a Paris,
Pour elle en mesme iour mon cheual a peu boire
Dans le fleuve de Seine & dans celuy du Loire,
Pour elle un mesme iour m'a veu, Docteur nouveau,
Le matin à l'école & le soir au barreau:
Merueille, elle estoit belle, & n'estoit point cruelle,
Mon amour receuoit vne amour mutuelle,
Seule elle estoit mon tout, & seul i'estois son bien,
Elle estoit mon amour, & seul i'estois le sien:
A nos ieunes desseins s'éleuoit vn obstacle,
Que l'Amour nous promet de rompre par miracle;
Les Sages mesmement parlerent aux demons,
Sur les chiffres meslez des lettres de nos noms:
Mais vn respect humain, inhumain & barbare,
Rompant ces nœuds sacrez, maintenāt nous separe,
Et mon cœur plus hardy mettroit tous ses efforts
A faire maintenant ce qu'il ne fit alors,
Helene estoit son nom, ah repentance vaine!
Que n'estois-ie vn Paris pour rauir cette Heleine.
A ce ravissement qui m'auroit resisté?
I'eusse ravy son corps & non sa volonté,
La mienne vn an de tems fut par elle rauie,
Au lieu de vous seruir vn an ie l'ay seruie,
Punissez-la, mon maître, elle vous a ravy
Vn an durant lequel ie vous eusse seruy.
La frayeur m'a surpris, i'ay perdu le courage,
Je n'ose regarder ce troisieme visage,

*Icare temeraire, il n'est permis qu'aux dieux,
 Et de ne brûler pas & de voir ses beaux yeux,
 Voila mon Amaranthe, & tout ensemble celle
 Qui merite le nom & l'honneur d'immortelle,
 Je diray seulement à celui qui n'a pas
 L'honneur de la connoître & de voir ses apas,
 Qu'elle est vne Princeſſe, & que i'eu l'affeurance
 D'aimer, en la ſervant, la plus belle de France:
 O vers que i'aime tant, dites à l'univers
 Qu'une Princeſſe m'aime à cauſe de mes vers,
 Si ie peche en l'aimant, ie feray penitence
 D'auoir trop tard commis vne ſi belle offence.*

*— Mon Prince, permettez que ie contemple encor
 De ce front que ie voy les cheueux qui ſont d'or,
 Et qui flotent, ce ſemble, avec cette fontaine;
 Par ces attraits ſi beaux ie connoy Madeleine:
 Que ſi cette eau donnoit le paſſage à ſa voix
 Dont elle peut charmer les oreilles des Rois,
 Alors vous iugeriez mon amour raſonnable,
 Car vous reconnoîtriez combien elle eſt aimable:
 Mais vn diſcours ſi vray vous donne du ſoupçon,
 Diſant que mon amour auroit de la raſon,
 Si la raſon guidoit l'eſprit de ce folâtre,
 Mon eſprit feroit-il ſans raſon idolâtre
 De tant d'autres beautez qu'un magique pinceau
 Me preſente en portrait dans le creux de cette eau?
 Temeraire Ixion, aimeray-ie des nuës?*

*En aimant ces beautez qui me sont inconnuës,
Ixion n'embrassa que de l'air épaissy,
Et ce n'est que de l'eau qu'on me presente icy.*

*O brasiers amoureux qui consommez nos ames,
Maintenant par mes yeux faites sortir vos flammes
Pour assecher cette eau que ie vay regardant,
Et dont le froid cristal m'est vn miroir ardent:
Mais qui peut empêcher que la froideur ne face
Changer cette fontaine en vn miroir de glace?
Et la flame & la glace y seruiroient bien peu,
Puisque cette fontaine est de larmes de feu.*

*Grand Roy, le saint Esprit vous a dōné les armes
Dont le pouuoir vous sert à combattre les charmes,
Sa croix que vous portez peut seule en vn moment
Deliurer mon esprit de cet enchantement,
Tarissez cette mer où mon erreur me plonge,
Ostez de mon esprit & l'amour & mon songe,
Auecque vos rayons, mon unique soleil,
Dissipez les frayeurs de ce fâcheux sommeil,
Si mon ame s'éueille elle sera guerrie,
Puisque le mal d'amour n'est qu'une réuerie.*

*Que l'amour soit vn feu, malgré tous ses brasiers,
Puisque pour me sauuer vous auez des lauriers,
Ie me ry de ses traits, & ne crain plus sa foudre,
Phæbus m'a condamné, vous me pouuez absoudre,
Estant nostre Apollon, le Parnasse François
A qui vous commandez, n'obeît qu'à vos loix.*

L'Amour

*L'Amour est criminel, il faut que la iustice
 Soit pour luy sans clemence, & nō point sans suplice,
 Son crime est auéré, que sert d'en discourir,
 Iugez par quel tourment on le fera mourir:
 Le suplice du feu punit les sacrileges,
 Qu'il meure donc au feu, mais non, ses sortileges -
 Amasseroient les pleurs de tous les amoureux,
 Qui feroient vne mer pour éteindre ces feux:
 Que les eaux pour sa mort en tourmens soient fé-
 condes,
 Non, les feux de l'Amour assecheroient les ondes,
 Qu'il meure sur la terre en quelqu'autre tourment,
 Non, il est trop leger pour vn tel element,
 Que l'on trouue dās l'air quelques peines nouuelles:
 Mais non, pour se fauer il trouuera ses ailes,
 Que sert-il de chercher vn suplice nouueau?
 L'échafaut est tout prest, qu'on appelle vn bourreau,
 Qu'il en meure, mon Prince, accordez ma requeste,
 Il est desia bandé, qu'on luy coupe la teste.*

LA
DESCRIPTION
DU TEMPLE DE
LA JUSTICE.

Dédié au Roy Louys le Juste.

Par Monseigneur le Comte de Moret.



LA
DESCRIPTION
DV TEMPLE DE
LA IUSTICE

Dedié au Roy Louys le Iuste.

Par Monseigneur le Comte de Moret.

Lors qu'il défendit en presence de sa
Majesté ses propositions de
Philosophie.

L'Autheur vous décrit icy l'ordre du
tableau, pource qu'il auoit assujetty
ses vers au dessein du Peintre.

La perspectiue de ce temple cachoit le
dehors, & faisoit paroître seulement
le dedans ; Au milieu de la place

C iij

estoit peint le lit de Iustice , qui portoit cette inscription,

Ingrederere in vacuas regum iustissime sedes.

Cette inscription faisoit connoître que la Iustice auoit reserué cette seance au Roy, qui le premier auoit porté le nom de Iuste.

A V R O Y



*Rand Roy, qui seul entre les Rois
Meritez le titre de Iuste,
Que les armes & que les loix
Rendent également auguste;
Toufiours vainqueur, toufiours heureux,
Entrez secondé de nos vœux,
Où la Iustice vous apelle,
Puisque vous estes son époux,
Vostre lit doit estre pour elle,
Et son lit doit estre pour vous.*

*Destins prononcez hardiment
Qu'à ce Monarque chacun cede,
Et qu'il possède iustement
La Iustice qui le possède;*

*Il est l'amour de l'univers,
 Il est la terreur des pervers,
 Il est un Achille aux alarmes,
 Aux conseils il est un Nestor,
 Mais il ne prend le fer des armes
 Que pour rendre le siècle d'or.*

Le Roy seant au lit de Iustice, estoit vêtu de la pourpre, ayant la couronne en teste, l'épée en vne main & le sceptre en l'autre; Quatre Roys que l'ancienneté a rendus recommandables par la Iustice, avec un geste de submision, sembloient s'estre dépouillez de leurs marques Royales de Iustice, pour en reuêtir sa Majesté regnante.

L *A Iustice qui l'a monté
 Sur son lit pompeux de ses marques,
 Fléchit selon sa volonté,
 Les cœurs de ces quatre Monarques,
 Chacun d'eux s'entre veut ravir
 La gloire de le mieux servir:
 Que si leurs gestes nous promettent*

*Que son seruice est leur bon-heur,
Voyez-vous pas qu'ils se submettent
Afin d'éleuer son honneur.*

*L'un luy met le sceptre en la main,
L'autre de pourpre l'environne,
De l'un, le glaïue souuerain,
De l'autre il reçoit la couronne.
Vrayment les cieux font vn effort,
Pour faire vn Prince & iuste & fort,
Qui sçait gouuerner & combattre:
Et ie pense que c'est pourquoy
Ils en ont fait dépoüiller quatre,
Et n'ont vêtu que nostre Roy.*

A chaque costé de ce temple paroissoit
vn autel, & ces deux autels auoient
diuers ornemens : Sur le premier l'on
auoit peint vne balance marque de
Iustice ; Et la naissance du Roy au
mois de Septembre donna fujet à
cette marque, avec cette deuise,

Nascentem te libra capit.

L'on auoit peint sur le second, la Voye

de lait, dans laquelle paroissoit vne
estaille; Et pource que vne estaille
qui n'auoit iamais paru, fut remar-
quée en cette partie du Ciel, quel-
ques iours auparauant la naissance du
Roy, l'õ y adioûta cette autre deuise,

Conceptum noua stella beat.

L Ors que ce Prince vit le iour,
Les astres en faueur d'Astrée,
D'un aspect plain d'heur & d'amour
Regarderent cette contrée.

• Mais quand la Iustice aperçeut
Combien de colere conçut
L'iniustice à cette naissance,
Pour preseruer l'enfant nouveau,
Elle voulut que sa balance
Luy seruit mesme de berçeau.

Le ciel aussi fit voir des pas
Marquez sur la blanche carrière,
D'une estaille qui n'auoit pas
Encor découuert sa lumiere:
Apollon qui veut qu'en mes vers
Tels mysteres soient découuers,

*M'apprend que c'estoit la Iustice,
 Qui seruant ce Prince à souhait, =
 Alloit pour estre sa nourrice,
 Dans ce chemin prendre du lait.*

La voûte de ce temple estoit soutenue de quatre piliers, & ces quatre piliers portoient quatre statues de quatre Roys de France signalez par la Iustice : La premiere estoit celle du Roy Clouis, avec cette devise, *Vota Deo soluit*. La seconde, celle de Charlemagne avec cette devise, *Fideique vincitur hostes*. La troisieme estoit la statue du Roy saint Louys, avec cette devise, *Iura frequens populo dabat*. Et la quatrieme estoit celle du Roy Louys à present regnant, avec cette devise, *Iustus in omnes*.

L'ordre de ces quatre Roys est fort remarquable, tant pour leur succession à la Couronne, que pour le rang &

les degrez de Iustice des vns & des autres , pource que de Clouis à Charlemaigne l'on conte vingt Roys. De Charles à saint Louys encor vingt Roys. Et de saint Louys iusques au Roy se trouuent encor vingt autres Roys.

L *E Ciel qui trauaille beaucoup
Pour composer les grands ouurages,
N'a donné iamais coup sur coup
Au monde deux grands personnages:
Les esprits qui forment leurs corps,
Sont gardez dedans ses trefors,
Les vents, les tonnerres, les pluyes
Sont ses passe-temps inégaux,
Mais la façon des grands Genies,
Est le suiet de leurs traux.*

*De vingt en vingt Roys seulement,
Pour ce Royaume il a fait naître,
Quatre Roys que fatalement
La Iustice a fait reconnoître;
Clouis les autres preceda,
Vingt Rois apres luy succeda
Charles le grand, l'autre vingtaine*

*Donna saint Louis aux François,
Et l'autre d'après nous amaine
Vn Roy plus iuste que ces trois.*

Les effets diuers de la Iustice distributive seruoient avec diuers simboles aux enrichissemens du temple.

Vn soleil leuant attiroit les yeux par la douceur de sa clarté, & d'autre part vn soleil brûlant en son Midy, ébloüissoit les yeux avec l'ardeur de sa lumière; la liberalité d'un costé appelloit les cœurs nobles, avec cette devise, *Aurea corda trahit*. Et la force d'autre costé avec cette devise, *Ferrea corda domat*, domtoit les cœurs des indomtez; le sceptre du Roy fur la pointe duquel paroïssoit vn œil, défendoit les vns, & son épée menaçoit les autres.

*Ceux que n'a vaincus vostre amour,
Ont esté vaincus par vos armes,*

*Soleil naissant dont le beau iour,
 Dissipe nos nuits & nos larmes,
 Soit en hyuer, soit en esté,
 Toujours, toujours vostre clarté
 Et luit & brûle tout ensemble,
 Et le courage plus hardy,
 Le plus souvent de frayeur tremble
 Aux ardeurs de vostre Midy.*

*Si l'aspect d'un visage doux
 Vous rend à vos sujets traitable,
 La Justice qui regne en vous,
 Vous rend aux mesmes redoutable:
 L'un sçait des cœurs d'or triomfer,
 Et l'autre rompt les cœurs de fer,
 L'œil de vostre sceptre regarde
 Vos sujets d'un aspect humain,
 Mais l'on vous craint quand on prend garde
 Que le glaive est en l'autre main.*

La Rochelle renuersée seruoit de victime à la iustice de cette épée.

*V*N seul party s'est reuolté
 Contre cette épée inuincible,
 Aux attrails de vostre bonté,
 Montrant qu'il estoit insensible:

*Que s'il reste sans sentiment,
 I'en reste sans étonnement,
 Sçachant que ce party rebelle
 Ne se laisse à l'amour toucher,
 Puis qu'ayant pour chef la Rochelle,
 Il auoit le cœur de rocher.*

*On doit leur crime detester,
 Et ce m'eût eslé violence,
 D'estre obligé de le flater
 Par le respect de mon silence:
 De qui ne seront condamnez
 Ces cœurs à la guerre obstinez,
 Si du roc où l'orgueil les monte,
 On ne les voit precipiter,
 Le foudre en rougira de honte
 Entre les mains de Iupiter.*

Deux Aigles faisoient l'épreuue de leurs
 aiglons à ces deux soleils, vne palme
 & les recompenses estoient d'un co-
 sté du lit de la Iustice, vne masse & les
 suplices estoient de l'autre.

*C*ependant Aigle genereux
 Seruez à vos enfans de pere,

*D'autre costé punissez ceux
 Qui réueillent vostre colere;
 Aux merites donnez l'honneur,
 Et la récompense au labeur:
 Afin que la peur du suplice
 Face voir le crime abatu,
 Montrez vostre massuë au vice,
 Et vostre palme à la vertu.*

La modestie du Prince qui dedioit ce temple à la Iustice du Roy, pour le remercier de ses liberalitez, le fait servir de cette conclusion.

*M*Ais ie crain fort que contre moy
 Vostre Iustice ne s'irrite,
 Que i'ay receu de vous, grand Roy,
 Les bien-faits que ie ne merite,
 L'amour du sang à cette fois
 L'emportera dessus les lois:
 Et pour me défendre au contraire,
 Il me suffira seulement
 Que vous me nommez vostre frere,
 Pour les meriter iustement.

A MESSIRE
ALEXANDRE DE
FAVCON CHEVALIER,
SEIGNEUR DE RY ET DE
Charleual, &c. Premier President
au Parlement de Normandie.

VOEV DE SILVANDRE.

Sur le fujet du Temple de la Iustice.



*Iuge des Iuges l'exemple,
Chery du peuple, aymé des Rois,
Receuez le dessein d'un temple
Qu'on bâtit au pere des loix;
Mais puis qu'il faut que l'on bâtiſſe
Ce temple au nom de la Iustice,
Vos actes de Iuge ſont tels,
Qu'auparavant que l'on le traçe,
Il faut ſçauoir en quelle place
L'on mettra pour vous des autels.*

Contre vne tempête ciuile,

Quand

*Quand le secours de vostre voix
 Fit venir dedans nostre ville
 Le Roy, les armes & les loix:
 Nous deuions par reconnoissance
 Des effets de cette puissance,
 Avec raison confesser tous,
 Que depuis la mort d'Alexandre,
 L'on n'a veu personne entreprendre
 D'estre Alexandre comme vous.*

*Ces vers icy que ie vous porte,
 Partent d'un cœur deuotieux,
 Car ie vous parle de la sorte
 Que ie voudroy parler aux Dieux:
 Que si la peinture viuante
 Du pinceau parlant que ie vante,
 Me fait un Apelles nouveau,
 Permettez moy de l'entreprendre,
 Vous serez le seul Alexandre
 Que ie reserue à mon pinceau.*

PARAPHRASE

SVR LE PSEAVME, Benedi-
cite omnia opera Domini Domino.

S Eigneur, toutes choses créées -
Puisse benir tes mains sacrées
Qui du neant formerent tout:
Et que l'honneur que l'on te donne,
Infiny comme ta personne,
Ne puisse auoir iamais de bout.

Que le sujet de tes loüanges,
Serue à la musique des Anges,
Et que les ordres glorieux
Que ce grand corps celeste enferme,
Apprennent tousiours à la terre,
L'honneur que te rendent les cieux.

O Lune, ô brillantes étoiles,
Et vous qui dissipez les voiles
Des nuits & des iours nuageux:
O beau Soleil, clarté premiere,
Benissez Dieu, dont la lumiere
Allume, & fait luire vos feux.

*Benissez le Seigneur, tempestes,
De ce qu'il a fait que vous estes
Le frain & l'effroy des méchans:
Et vous benissez, ô rosée,
Cette main qui vous a versée,
Afin de réjouyr nos chams.*

*Petits zephirs, douces haleines,
Delices des eaux & des plaines:
Pour porter par tout l'univers
L'honneur de la gloire eternelle,
Esprits volans, prêtez vostre aîle,
Ainsi que ie prête mes vers.*

*Esté, chaleurs, foudres, orages,
Hyuer, glaces, neiges, nuages,
Benissez à tous les momens,
Par vn Cantique de loüange,
Celuy-là qui iamais ne change,
Et qui fait tous vos changemens.*

*Aurore, agreable courriere,
Iour & nuit, tenebres, lumiere,
Que vostre contrariété,
De qui l'effet nous est notoire,
S'acorde à publier la gloire
De l'eternelle maieslé.*

*Afin que nul ne vous oublie,
 Seigneur, que la terre publie
 Vostre nom tant & tant de fois,
 Qu'autant que nous auons d'aureilles
 Pour en écouter les merueilles,
 Puisse-elle auoir autant de vois.*

*Benissez le Seigneur, campagnes,
 Prez & bois, vallons & montagnes,
 Benissez le Seigneur, ruisseaux,
 Grandes mers, petites fontaines,
 Benissez-le grandes baleines,
 Benissez-le petits oyseaux.*

*Loüons le Seigneur, nous qui sommes,
 O Israel, enfans des hommes,
 Que si les bestes icy bas
 Le benissent dans leur estable,
 Nous ayant l'esprit raisonnable,
 Pourquoi ne le loürion-nous pas?*

*Que les Prestres dedans leurs temples,
 Par leurs adorables exemples
 Te fassent rendre de l'honneur:
 Que l'humble qui deuant toy tremble,
 Et que le iuste tout ensemble,
 Benisse ton nom, ô Seigneur.*

*Que non seulement les Conciles,
 Les decrets & les Euangiles
 Nous facent adorer ton nom:
 Mais que la guerre en ses alarmes,
 L'apprenne même à ses gendarmes
 Avec la bouche du canon.*

*Ainsi trois innocentes ames
 Vous loüoient au milieu des flames,
 O Seigneur, qui dans l'infiny
 Des tems, des heures, des iournées,
 Des mois, des saisons, des années,
 Et des siecles seras beny.*



A
 MONSEIGNEVR
 LE DVC DE CHEVREVSE.

L'*Honneur des aë s immortels,
 N'apartient qu'à la voix des Anges,
 Grand Prince les vostres sont tels,
 Qu'ils sont dignes de leurs loüanges:*

*Mes respects n'osent auoüer
 Ma langue qui veut vous loüer;
 Car la vostre seule est capable
 D'exprimer par vn sens parfait,
 Combien chacun trouue admirable
 Tout ce que vostre main a fait.*

*Après tant & tant de combats,
 Où l'on vous a veu si bien faire,
 Vostre vertu n'en parlant pas,
 Me commande assez de me taire,
 De vous seul ie veux receuoir*

*Toutes les loix de mon deuoir:
 Mais les honneurs que l'on doit rendre
 A vos merites, m'ont enjoint,
 Quoy que vous puissiez me défendre,
 D'obeir iusques à ce point.*

*Quand ie diray que vostre main
 Se fait redouter à la guerre,
 Et qu'un visage plus qu'humain,
 Vous fait aymer dessus la terre:
 Quand ie diray que vos valeurs,
 Ont rendu vos destins meilleurs,
 Et dissipant tous les obstacles,
 Ont bâti vos prosperitez,
 Autant diray-ie de miracles,
 Que ie diray de veritez,*

*Ie doy commencer ce propos,
 Par où commença vostre peine,
 Le trauail & vostre repos
 Se sont suiuis comme vne chaîne:
 Le flateur qui parle si doux,
 Ne confit point son miel pour vous,
 Puisque sa langue enuenimée
 Ne peut abuser de vos sens,
 S'il veut qu'on paie sa fumée,
 Qu'il vende autre part son encens.*

D iij

*Ayant vaincu tous les malheurs,
 Vous triomphez de leurs ruines,
 Pour dormir vn iour sur les fleurs,
 Qu'avez-vous fait sur les épines?
 L'honneur vous suit de toutes parts,
 Vous le trouuez dans les hazards,
 Et quoy que vomisse à la guerre
 La gueule des foudres guerriers,
 Vous n'en craignez pas le tonnerre,
 Apres auoir tant de lauriers.*

*Quand ce miserable dessein,
 Qui vous osta vostre patrie, ≡
 Vous eut arraché de son sein
 Pour vous enuoyer en Hongrie:
 Ayant veu comme vos douceurs
 Sçauoient par tout gaigner les cœurs,
 Si ie perds des Princes si rares,
 Nous dit la France à cette fois,
 Les François seront des barbares,
 Et les barbares des François.*

*Lors que l'on vous fit reuenir,
 La France oyant la reprimande
 Du ciel, qui pour vous retenir
 Vouloit refuser sa demande:
 Luy fit vne promesse alors.*

*Qu'elle emploiroit tous ses efforts,
Afin de reparer l'offence;
S'obligeant de payer un iour
L'amende d'une telle absence,
Par les interets du retour.*

*A ce retour victorieux
L'on vit la rage de l'enuie,
Avec des soins laborieux
Trauerfer toute vostre vie:
Contre vous elle coniura,
Et la fortune luy iura,
Que les aduersitez nouuelles,
Vous persecutant sans raison,
Luyourniroient tousiours des aîles
Pour sortir de vostre maison.*

*Heureux pour vous fut ce serment,
Car puisqu'elle est une volage,
Ou tost ou tard son changement
Deuoit estre à vostre auantage,
Aussi grands qu'estoient vos ayeux,
Grand Prince, vous auez comme eux
Fait cet affront à la fortune,
Les malheurs estans abatus,
D'auoir eu malgré sa rancune,
Ce que meritoient vos vertus.*

*Auec des efforts indomtez,
 Vostre courage qui la braue,
 Nous a fait voir de tous côtez,
 Que la fortune est vostre esclau;
 Les malheurs faisoient des mutins
 Contre les arrests des destins,
 Afin d'aider cette rebelle:
 Mais le Ciel en estant marry,
 Vous fit donner en dépit d'elle,
 Celle qu'aymoit son fauory.*

*La nature fit vn effort,
 Pour faire vne telle Princeesse,
 Et le Ciel du premier abort,
 La reconnut comme Deesse;
 Les astres en creurent autant,
 Et fauorables à l'instant
 De sa bien heureuse naissance,
 Ils la virent des mesmes yeux,
 Dont leur fatale bien-veillance
 A regardé naître les Dieux.*

*On maria cette beauté
 Au plus fortuné de la France,
 Luy mourant, elle a merité
 D'auoir le plus grand en vaillance:
 A ce coup seul ce braue cœur,*

*Perdit le titre de vaincœur,
 Qu'eût-il fait contre tant de charmes?
 Cette Venus dans ses regars,
 Montra bien qu'elle auoit des armes
 Qui pouuoient vaincre nostre Mars.*

*Vous qui voyez leuer le front
 De ce bâtiment magnifique,
 Vous voyez les fruits qui naîtront
 De cette concorde pudique:
 Les Dieux seuls pourront dignement
 Loger dedans ce bâtiment;
 Que si quelque mortel l'habite,
 Il n'appartient qu'au fils d'un Roy,
 Ou personne ne le merite,
 S'il n'est neveu de Godefroy.*

*Je suis au bout de mes souhaits,
 Immortels ie vous remercie,
 Vous m'avez mis dans le palais
 Où vous mettez la courtoisie;
 Que mon Prince viue long-tems,
 Et mes desirs seront contens:
 Car ainsi feray-ie paroître
 Combien i'estime la faueur,
 Qu'apres auoir fait un tel maître,
 Vous m'en faites le seruiteur.*

A MONSIEUR
DE CHANVALLON
AGENT EN FRANCE, POUR
son Altesse de Lorraine.

M On deuoir plus fort que la crainte,
Après un long retardement,
M'a délié de la contrainte
Qui retenoit mon iugement:

Redeuable à vos bons offices,
Je presente pour sacrifices
Mon cœur, mes vers, & mes esprits,
De vous seruir c'est où i'aspire,
Mais n'ayant osé vous le dire,
Pardonnez-moy si ie l'écris.

Vous sçauuez combien en Lorraine
J'ai receu de iustes plaisirs,
Et là qu'une main souveraine,
Voulut seconder mes desirs:
Mais puisqu'il est tres-veritable
Qu'un grand Duc me fut fauorable,
Par la raison de vos conseils;
La reconnoissance me presse

*D'auoir que Nestor en Grece
N'en donna iamais de pareils.*

*La bonté de ce ieune Prince
Me fit aussi-tost receuoir,
Et les faueurs de sa prouince,
Et les effets de son pouuoir:
Si bien que l'aise me fit dire,
Allemands quittez vostre Empire
Pour auoir l'heur dont ie ioüis,
Il faut auoir Charles pour maître,
Ou bien plutost il vous faut estre,
Comme moy, suiets de Louis.*

*Chanuallon, que les destinées
Puisse pour toy changer leur cours,
Afin d'alonger tes années
Qu'elles raccourcissent mes iours:
Mais defia le ciel, quand i'y pense,
T'a fait goûter la recompense
De tout ce que iamais tu fis,
Puisque l'Eglise & la noblesse
Ont pour secours, quand on les blesse,
La plume & le fer de tes fils.*

*Ma vie doit estre occupée
Pour vous seruir en vous aymant,*

*Afin d'attirer mon épée,
 Vostre douceur a de l'aimant:
 Que si selon vostre coûtume,
 Vous choisissiez plutôt ma plume,
 Afin d'éterniser vos ans,
 Par des plumes toujours nouvelles,
 Mes vers déplumeront les aîles,
 Que les destins donnent au temps.*

Cependant que la Normandie estoit infectée de la peste, Siluandre alla prendre l'air dans le pays d'Anjou, le principal du College de la Flèche, autresfois son maistre dans les Ecoles, l'ayant retenu quelques iours, sa courtoisie l'obligea à ce remerciement.

La recherche des neuf Muses dans le College royal de la Flèche.

*A Pres tant d'ouvrages diuers,
 All faut que pour vous ie compose,
 Puisque par vous ie parle en vers,
 Puisque par vous ie parle en prose:
 De la mer viennent les ruisseaux,*

*A la mer retournent leurs eaux,
 Mes vers sont fruits de vos écholes,
 Pour vous payer de vos bien-faits,
 Receuez de moy des paroles,
 Ne pouuant receuoir d'effets.*

*Mais quel sujet dois-ie choisir,
 Afin que ie puisse vous plaire,
 Ce doute fait que i'ay desir,
 Pour vous obliger de me taire:
 Que si vous voulez aduoüer,
 Ma plume qui vous veut loüer,
 Vous deux rendrez vostre memoire
 Loüable à la posterité,
 Vous en meritant cette gloire,
 Elle en disant la verité.*

*Vous me regardez de trauers,
 En parlant de vostre loüange:
 Pour vous faire agréer mes vers,
 Le sujet de mes vers se change;
 Me traitant icy cherement,
 Vous m'obligez tacitement
 A vanter l'honneur du College,
 Mais loüant ce seiour Royal,
 Pour commencer encor diray-ie
 Que vous estes le principal.*

*Parmy les nouveaux bâtimens
 On y voit des restes antiques,
 Que des toits iusqu'aux fondemens
 Nous devons tenir pour reliques:
 Suffise que l'on a nourry
 Dedans ces lieux le grand Henry:
 Que si ny les arcs ny les armes
 N'ont fait peur à ce nourriçon,
 Il se souuenoit aux alarmes
 Que la flèche estoit sa maison.*

*Pourroit-on oublier iamais
 Ce Monarque, honneur de la terre,
 Qui pour nous faire viure en paix,
 Recherchoit la mort à la guerre:
 Tousiours, tousiours dedans nos cœurs
 Seront grauez ses faits vainqueurs,
 Et pour faire que l'on conserue
 La memoire de ses hazars,
 On a fait demeurer Minerue
 Ou demeuroit ce ieune Mars.*

*Le temps avecque son effort,
 La medifance avec la Parque,
 Ne pourrent iamais faire tort
 A la gloire de ce Monarque:
 Afin de combatre pour luy,*

*La ieunesse vient aujourdhuy
 En ce lieu, de chaque Prouince,
 Quinze cens cœurs, trois mille bras
 Défendent le cœur de ce Prince,
 Sous les enseignes de Pallas.*

*Ces grands guerriers nos vieux Gaulois,
 N'eurent iamais telle police,
 Le chef peut tout avec sa voix,
 Sur cette petite milice;
 L'obeïssant est le soldat
 Le plus courageux du combat:
 Il est vray, leurs loix sont tres-belles:
 Mais qui voit sans étonnement,
 Que neuf sœurs, neuf foibles pucelles,
 Gouernent vn tel regiment.*

*Par la malice des peruers,
 Cette troupe estant vagabonde,
 Elle parcourut l'vniuers,
 Et ce lieu seul luy pleût au monde:
 L'air en est doux, le pays bon,
 Et bien qu'aux grandeurs de Bourbon
 Nulle autre grandeur ne s'égale,
 Ne deuion-nous pas souhaiter
 Vne maison qui fût royale
 Pour les filles de Iupiter?*

*Bâtiment qui charmes mes yeux,
 Petits ruisseaux, vigne feconde,
 Beau iardin, parc delicieux,
 Que quelqu'un de vous me réponde:
 Je vous coniure, dites-moy
 Qui de vous tous loge chez soy
 Le saint troupeau que ie demande
 Depuis dix ans avec soucy,
 J'ay cherché par tout cette bande,
 La trouueray-ie pas icy?*

*Grands arbres qui nous défendez
 De la chaleur par vos ombrages,
 Beaux promenoirs qui nous rendez
 Si plaisans ces petits boccages,
 Les Muses viennent quelquesfois
 Ioüer à l'ombre de ce bois,
 Lassés du trauail ordinaire,
 Mais elles demeurent si peu,
 Qu'il faut bien estre temeraire
 Pour les interrompre en leur ieu.*

*Ces berceaux couuerts du iardin,
 Ces parterres, ces pallissades
 Leur seruent par fois au matin
 Pour trois ou quatre promenades:
 Mais qui voudroit les arrêter,*

*Quand on les y voit mediter,
 Je fuy quand vne eau diaphane
 Les inuite à voir son surgeon,
 Peut-estre là quelque Diane
 M'y feroit estre vn Aëon.*

*Je sçay que par fois elles vont
 Composer sur quelque coline,
 Si ie trouue icy quelque mont,
 I'y cherche leur troupe diuine:
 Mais prophane arrête tes pas,
 De tous côtez ne voy tu pas,
 Que ces montagnes sur leur croupe
 Ne portent rien que du raisin?
 Et les Muses ont vne coupe,
 Où l'on ne verse point de vin.*

*L'on dit que Bacchus amoureux,
 Brûle icy pour l'une d'entr'elles,
 Et que pour alentir ses feux,
 Il veut abuser ces pucelles;
 Voyez l'esprit de ce trompeur,
 Sçachant que les Muses ont peur
 De l'écarlatte de sa trongne,
 Afin d'attirer leur troupeau,
 Icy ce cauteleux yurongne
 Fait que le vin a couleur d'eau.*

*Par deffus tous les bâtimens
 Paroît vn dome à la Romaine,
 Superbe d'enrichissemens
 S'éleue sa teste hautaine:
 Au dedans dix arcades vont
 Courbans, sourcilleuses, leur front,
 Qui s'orgueillit de la dépense
 Des piliers qui portent leur fais,
 Et c'est en ce lieu que ie pense,
 Que les Muses ont leur palais.*

*Vne sainte horreur m'a surpris,
 Entrant dedans ces lieux augustes,
 Fuyez hors prophanes esprits,
 Ce lieu ne reçoit que les iustes:
 Henry viuant l'eut pour berceau,
 Son cœur mourant l'a pour tombeau,
 Et quelque part que ie regarde,
 Les Muses n'ont point cet honneur,
 D'auoir eu ce cœur en leur garde,
 Car saint Louys garde ce cœur.*

*I'oy des voix qui charment mes sens,
 Sortir de ses classes voûtées,
 Et ie les iuge à leurs accens,
 Estre dignes d'estre écoutées:
 Le Grec, le Latin, le François,*

*Est le langage de ces voix,
Qui nous disans les faits étranges
De la nature; par raison
Si ce n'est l'école des Anges,
Les Muses font icy leçon.*

*Cette Cour me rend étonné,
Alors que ie n'y voy personne,
Et qu'une cloche ayant sonné,
Que tant de monde l'environne:
En fin mon tems sera perdu,
Après avoir bien attendu,
Mes recherches sont inutiles,
Que sert d'en dire les raisons,
Car les neuf Muses sont des filles,
Et ie ne voy que des garçons.*

*Parmy les autres i'aperçois
Plusieurs habits longs de la sorte,
Que sur Parnasse quelquefois,
Chacune des neuf Muses porte,
Après tant de peine & d'ennuy,
J'ay veu les Muses aujourdhuy:
Mais c'est trop tost que ie me vante,
Les Muses sont neuf seulement,
Et i'en ay veu deux cens cinquante
Entrer dedans ce bâtiment.*

*Seray-ie en fin priué du bien,
 Qu'en bien cherchant ie me propose,
 Cherchant par tout, ne trouuant rien,
 Et par tout trouuant quelque chose:
 Icy n'est point le double-mont,
 Cependant les Muses y sont,
 I'en ay mille preuues sensibles
 Oyant leurs voix, voyant leurs pas,
 Si leurs corps ne sont inuisibles,
 Pourquoi ne les verray-ie pas?*

*Vous de qui le commandement
 Sert icy de loy souueraine,
 Dites-moy le departement,
 Où loge leur sainte neufuaine,
 I'en demande nouuelle à tous,
 Mais chacun me radresse à vous;
 Vaine esperance, tu m'amuses
 D'un parc, d'un iardin, d'un valon,
 Où pourrois-ie trouuer les Muses,
 Que dans la chambre d'Apolon?*

 LE SOLITAIRE.

A Greable forest où j'ay comme en depos
 De mon cœur trauaillé, conigné le repos,
 Où mon esprit flotant a trouué son riuage,
 Que ie t'ayme, ô forest, & que le bruit sauuage
 Des arbres, de Zephire, & des oyseaux du bois
 A mon aurreille triste, est vne douce vois.

Arbres, Zephirs, oyseaux, fideles secretaïres
 Du penitent Siluandre, en ces lieux solitaires,
 C'est vous seuls qui sçauuez mes soins & mes regrets,
 A vous seuls j'ay voulu découurir mes secrets:
 Non, ce sont des regrets qu'il ne faut que ie cache,
 Non, ce sont des secrets que ie veux que l'on sçache,
 Et pour ne les tenir dauantage couuers,
 Ce que j'ay dit au bois, ie l'écry dans ces vers.

La naissance m'apprend qu'il faut que l'homme
 meure, (re,
 Tres certaine est ma mort, tres douteuse en est l'heu-
 À tous les mesureurs ie demande vn compas
 Qui me puisse marquer le point de mon trépas:
 Mais ie ne peux trouuer ny compas, ny figure
 Qui des longueurs des ans m'enseigne la mesure,
 Dans l'abîme profond des diuins iugemens
 L'éternel a caché le nombre des momens,

E iiij

*Qui doivent composer le tems de nos iournées,
Et s'arrêter au point dont elles sont bornées,
Qu'on ne peut allonger par vœux ny par souhaits,
Et que le cours humain n'outrepassa jamais.*

*Nous mourrons, Dieu l'a dit : toutefois l'homme
pense*

*Que l'on peut appeler d'une telle sentence,
Car il vit comme si la main du Medecin
Pouvoit casser l'arrest de sa dernière fin:
Puisque dans les plaisirs sa raison qui s'enyure,
Luy promet faussement l'espoir de toujours viure,
Et l'ignorant qu'il est ne considere pas,
Qu'il va par ce chemin galopant au trépas,
Et que sa mort doit estre au mesme instant suivie,
Pour ne mourir jamais d'une éternelle vie.*

*O plaisirs passagers de nostre vanité!
Estes vous donc suivis de quelque éternité?
Éternité de bien, éternité de peine,
Lors que ie pense à toy tu m'assecches la veine:
Ma plume ny mes vers ne peuvent plus couler,
Ma langue s'engourdit, ie ne peux plus parler:
Gouffre d'éternité, tu n'as ny fond ny riue,
De la fin de tes iours jamais le iour n'arriue,
Et ce iour éternel qui toujours s'entre-suit,
Aux plus clairs iugemens n'est qu'une obscure nuit:
Que si quelqu'un te nomme alors que ie l'écoute,
Helas éternité mon esprit ne voit goutte!*

*Tous les siècles qu'on peut figurer par les sens,
 Les cens de millions, les miliars de cens
 Ne sont d'une minute une moindre parcelle,
 Si l'on les veut marquer à l'horloge éternelle.*

*Condamner par arrest un pauvre criminel
 Aux brûlantes douleurs d'un tourment éternel:
 Éternel, las! hélas! pecheur, un tel supplice
 Le nommes-tu rigueur, le nommes-tu justice.*

*Arrête ce discours folle temerité,
 Adore la Justice en la severité
 D'un tourment infiny, dont la faute est punie
 Du mortel offensant la personne infinie:
 Vien admirer plustost comme par l'équité
 De la mesme Justice, une autre égalité,
 Voulant recompenser les ames vertueuses,
 D'un bon-heur infiny, les rendra bien-heureuses.*

*Heureuse éternité, tes beaux iours que j'attens
 Ameneront au monde un éternel prin-tems,
 Un aurore sans nuit, un soleil sans nuage,
 Et la tranquillité d'un calme sans orage,
 Éternité, repos de nos esprits lassez:
 Ainsi comme ont vescu tous les siècles passez,
 Les siècles à venir viuront sans te connoître,
 Le monde par sa fin commencera ton estre:
 Mais ce qui doit alors embellir l'univers,
 Ne peut estre dépeint par le pinceau des vers.*

Quoy que nostre mollesse en flattant persuade,

*L'excez rend le plaisir le plus doux, le plus fade,
 Auon-nous quelque sucre ou quelque volupté,
 Dont l'usage frequent ne nous ait dégoûté,
 Car la delicateſſe au milieu de ſon aïſe
 N'a point tant de douceurs, que le miel n'en dé-
 plaiſe,*

*Lors que trop d'abondance en nos contentemens,
 Relâchant noſtre cœur, laſſe nos ſentimens,
 Puisque le corps ne peut prendre ſa nourriture
 Quand il a ſon repas toujours de confiture.*

*La ſeule éternité nous rendra poſſeſſeurs
 Des plaisirs rauiffans que l'on goûte aux douceurs
 D'un objet qui preſente à l'œil vne ambroſie,
 De qui le ſuc diuin iamaïs ne raffaſie:
 La viſion d'un Dieu, que l'homme doit aymer,
 Eſt vne belle ſource, ou plutoſt vne mer,
 Où l'amé qui s'y baigne, heureuſement ſurnage,
 Sans craindre que iamaïs elle y face naufrage:
 C'eſt là que l'amour trouue vne ſolidité,
 Dans l'objet infiny de la diuinité,
 Puisque ſa iouiſſance eſt de telle durée,
 Que dans l'éternité ſa gloire eſt aſſurée;
 Certitude eternelle, en toy tous nos plaisirs
 Ont borné leur eſpoir, car quoy que nos deſirs
 Se figurent de beau, de doux & d'agreable,
 A ta felicité nulle autre eſt comparable,
 Et nos cœurs & mes vers, en ce bon-heur diuin,*

Trouuent, lors que i'y pense, & leur but | & leur fin.

*Siluandre meditant tenoit vn tel langage,
Quand le rustique employ d'une charge sauvage
L'apelloit aux forests, où separé du bruit,
De ce lieu solitaire il recueilloit le fruit,
Et de son saint discours l'ardeur estant passée,
Ces vers sur le papier déchargeoient sa pensée.*



LE TABLEAU

DE LA BEAUTE' DE LA

MORT, PRÉSENTÉ PAR

Hylas, Seigneur de mérite, lequel
ne pouvoit goûter les felicitéz de la
vie dans les apprehensions de la
mort.



A mort n'est qu'une femme, ainsi qu'Hylas la nomme,

Hilas c'est donc à tort

*Que ton ieune courage estant au cœur
d'un homme,*

Craint la main de la mort.

*La mort n'a rien d'affreux, elle est toute paisible,
Ceux que sa flèche atteint*

*N'ont iamais rapporté qu'elle fût si terrible,
Que la peur la dépeint.*

*Regarde ce dormeur, c'est sa viuante image,
Remarque chaque trait,
Et voy que la beauté qu'on voit dans son visage,
Est dedans ce portrait.*

*Le sommeil & la mort également aimables,
Ne sont point differens,
La nature auroit tort d'auoir fait dissemblables,
Deux si proches parens.*

*Au repos du sommeil la mort n'est point cōtraire,
C'est la mesme douceur:
Et lassé, te plains tu si rechercheant le frere
Tu rencontres la sœur.*

*Que l'homme donc s'assure, ayant en sa pensée
Chaque fois qu'il s'endort,
Que pour reuiure encore il fit la nuit passée
Vn essay de la mort.*

*Quiconque des mortels iniustement murmure
De la loy du trépas,
Il deuoit, receuant l'estre de la nature,
Prier de n'estre pas.*

*Si l'ame dans le corps est dans vn esclauage,
Avec quelle raison
Te plains-tu qu'on a fait, pour l'oster de seruage,
Des clefs à sa prison.*

*Tu te laiffes à tort abuser à l'enuie
De l'immortalité:
Penses-tu preferuer le verre de ta vie
De la fragilité?*

*Si l'air par le defaut, fi l'eau par l'abondance
T'étouffe en vn moment,
Voy tu pas que tu vis deffous la dépendance
Du plus fimple element.*

*L'vn deffus l'échafaut fait vne tragedie
De la fin de fes iours,
L'autre dedans le lit voit qu'une maladie
Finit le mefme cours.*

*L'vn meurt en fon enfance, & l'autre en fa ieu-
On ne peut l'éuiter, (neffe,
Et l'on n'a reculé la mort de la vieillesse
Que pour mieux la goûter.*

*Ecoute ta raifon de ce mal qui t'enyure,
Elle te veut guarir,
N'échange pas, dit-elle, au doux plaifir de viure,
La crainte de mourir.*

*As-tu peur qu'aux feftins la mort pour te fur-
Ne cache du poison? (prendre
Comment veux-tu mourir, fi le grand Alexandre
Mourut de la façon?*

*Quand le Ciel dessus toy pourmenera son foudre,
 Tu ne peux échaper,
 Estant vn coup du Ciel, dois-tu pas te refoudre,
 Si Dieu te veut fraper.*

*Réiouy-toy plutoſt, quand le tonnerre gronde,
 Sans t'étonner ſi fort,
 Le Ciel fait ce grand bruit pour auertir le monde
 Qu'il prepare la mort.*

*Si du ſang des ſoldats vne lame trempée
 T'ateint mortellement,
 Penſe que de mourir avec vn coup d'épée,
 C'eſt mourir noblement.*

*Mouron ioyeuſement avec le bruit des armes,
 Et le ſon des tambours, (larmes,
 Baignon-nous dans le ſang, ſans nous baigner de
 A la fin de nos iours.*

*Suiuon ces voix d'airain qui ſonnent les appro-
 De nos derniers momens, (ches
 Laiſſon pleurer apres les femmes & les cloches
 Deſſus nos monumens.*

*N'attendon pas au lit que l'âge nous aſſomme
 Par ſangloſ étouffans,
 Ce n'eſt pas en ce lieu que doit mourir vn homme,
 Où naiſſent les enfans.*

*Tout le bronze & le marbre, & ce qu'on peut dé-
 Pour armer les tombeaux, (pendre
 Sert aux morts seulement afin de les défendre
 De la faim des corbeaux.*

*Lors que tu voy la mer, ton courage succombe
 Au lieu de t'animer,
 Aurois-tu sur la terre une plus grande tombe,
 Qu'au milieu de la mer?*

*Peut-estre que la peur d'estre sans sepulture
 Te donne ses frissons,
 Dy moy de qui vaut mieux estre la nourriture
 Des vers ou des poissons.*

*Il faut alaigrement à la mort se resoudre,
 Et ne la craindre pas, (poudre,
 Si vifs nous sommes terre, & morts nous sommes
 C'est peu que le trépas.*

*Si l'on pleure en naissant, en mourant l'on doit rire,
 Car les pleurs du berceau
 Enseignent que le mal de la naissance est pire
 Que celui du tombeau.*

*La mort s'enfuit de ceux qui la veulent poursui-
 Et l'on la voit courir (ure,
 Seulement apres ceux qui veulent toujours viure,
 Et iamais ne mourir.*

Tant

*Tant plus on me dira que sa flèche est cruelle,
Et son arc outrageux,
Moins ie seray timide, & plus en dépit d'elle
Ie seray courageux.*

*Car alors qu'on l'empêche avecque tant de peine
D'entrer en la maison,
Elle en ouure la porte avec des mains de laine,
Et prend en trahison.*

*Il est vray que la faim, & la peste, & la guerre
Sont des coups furieux,
Mais Dieu par ce moyen, ne depeuple la terre
Que pour peupler les cieux.*

*La grandeur qui distingue vne maison royale
De celle des bouuiers:
Loge la mort chez soy, qui sans choisir, égale
Les sçeptres aux leuiers.*

*Le sort qui tousiours grōde, ayant fait que l'orage
Est dessus toy fondu,
Si perdant tous les biens, tu ne perds le courage,
Tu n'auras rien perdu.*

*Rien n'arriue pourtant que Dieu ne le permette,
Et le moindre animal,
Sans le vouloir diuin, quoy que le sort promette,
Ne peut auoir de mal.*

*Le monde n'est qu'un flux & un reflux qui chan-
 Ce qu'on void icy bas: (gè
 Que s'il estoit constant, ce seroit chose étrange
 Si le ciel ne l'est pas.*

*Quoy qui puisse arriuer, ferme, ie me propose
 De le voir sans ennuy:
 L'homme est bien inconstant si son cœur ne repose,
 Quand Dieu veille pour luy.*

*Si de te faire mal tout le monde s'efforce,
 Faut-il desespérer:
 Dieu mesure le mal, & puis selon ta force
 Il te faut endurer.*

*Alors que de tes biens la fortune se iouë,
 Le ciel veut t'éprouver:
 Il ne faudra demain qu'un autre tour de rouë
 Afin de t'élever.*

*Tu prendras pour objet la volonté diuine
 En tes plus grands traux:
 Soit pour viure ou mourir, elle est la medecine
 Qui guerit de tous maux.*

*Hilas ce dernier trait, de toute ma peinture
 Est le trait le plus beau:
 Et de peur de gâter vne chose si pure,
 Je leue le pinceau.*



ELEGIE,

Sur le defastreux combat de N. amy de
Siluandre, qui dans l'auantage de la
victoire fut malheureusement
tué par son ennemy.



*V*ous qui voyez combië le sort cruel des
M'a causé de douleurs: (armes
Plus cruels ferez-vous, si vous lisez
sans larmes,
Le sujet de mes pleurs.

*Mon Euriale est mort, & son Nifus fidelle
N'a pû le secourir:
Sans toy, fâcheuse absence, vne mesme querelle
Nous auroit veu mourir.*

*Mais la Parque ayât sceu ce qu'en nostre ieunesse
Nous nous estions promis,
L'attaqua, separé, connoissant sa foiblesse,
A vaincre deux amis.*

*Si le Ciel dās nos corps logeoit au lieu d'une ame,
Vne mesme amitié:
Pourquoy suis-ie viuant, s'il permet qu'une lame
En coupe la moitié?*

*Destins qui me l'avez iniustement rauie,
Sans plus me consoler:
Afin que vous m'ostiez le reste de la vie,
Je veux vous appeler.*

*Si ce pieux dessein qui presse mon courage,
Ne me réussit pas:
Au moins mon Euriale aura cet auantage
De suruiure au trépas.*

*Pour l'immortaliser l'on doit voir occupées
Les neuf sœurs aujourd'huy:
Et nos plumes feront ce qu'alors nos épées
Ont deu faire pour luy.*

*Courage, genereux, qui pour vne victoire,
Comme les plus vaillans,
Au peril du combat, as prolongé ta gloire
Et racourcy tes ans.*

*Pourrois-tu desirer de nous quelque vengeance,
Si tu fus assez fort
De tuer en mourant, voulant que ta vaillance
Seule vengeât ta mort.*

*O mon cher Euriale, au moins reçois mes larmes,
Puisque ton cœur trop franc
Ne m'ayant appelé pour seconder tes armes,
N'a pas reçu mon sang.*

*Laisse moy sur la terre en de nouvelles peines,
Et vy content és cieux:
Car ce que ie voulois qui sortit de mes veines,
Sortira de mes yeux.*

LE TOMBEAU DE LA Sœur de Siluandre.

Tombeau que l'on a fait de la sœur de Siluandre
Trop tost le possesseur:
J'épand sur toy les pleurs que ie n'ay peu répandre
Sur le corps de ma sœur.

*Mais, barbare, pourquoi faut-il que tu ravisses
Ce que j'ay tant chery,
Et les cieux tant aimé, pour estre les delices
Et l'amour d'un mary.*

*Que si desjà son âge approchoit de ce terme,
Avec quelle raison
Les cieux ont-ils souffert que la Parque l'enferme
Dedans cette prison.*

*L'amour contre la mort eût disputé pour elle,
S'ils l'eussent auerty:
Mais comment n'eussent-ils aidé cette rebelle,
S'ils estoient du party.*

*Car jaloux que la terre eut seule l'avantage
D'avoir vn corps si beau,
Il en ont repris l'ame, & laissé pour partage
Le surplus au tombeau.*

LE TOMBEAU DE LA Tante de Siluandre.

O *Pierre que ie voy sur cette sepulture,
Si mesme plus que toy mon ame devient dure
Dedans vn cœur de chair:
C'est de peur que mes yeux n'asséchassēt mes veines,
Qu'en se faisant fontaines,
Ils en ont pris la source en vn cœur de rocher.*

*Vn rocher c'est bien dit, car ma perseuerance
A regretter ma perte, a réduit ma constance
A telle qualité;
Qu'en tous ces accidens mon naturel aproche
De celui d'une roche,
Reservé qu'il n'a pas l'insensibilité.*

*Non, i'ay tort, son trépas me fut si fort sensible,
 Que trop de sentiment me rendit insensible,
 Puisque malgré mes vœux ≡
 Je perdy mon espoir en perdant vne tante,
 Qui fut estant viuante,
 Plus que mere à ses fils, & mere à ses neveux.*

*Nous portions mesme nom dās vne mesme ville,
 Je l'appellois le cœur du corps de la famille:
 Et tant de differens
 Qui du iour de sa mort ont commencé de naître,
 Nous ont bien fait connoître
 Qu'on trouue peu d'amis, & beaucoup de parens.*

*Destins, i'ay trop senty l'effet de vostre enuie
 Quand vous m'auez priué d'une si douce vie;
 Mais malgré vous, peruers,
 Si mon nom est écrit au temple de memoire,
 De la main de la gloire,
 Son nom en mesme lieu sera mis dans mes vers.*

PARAPHRASE

SVR LA PROSE, Dies iræ,
dies illa, &c.

V*N* iour viendra que le Messie
(Dit Daud dans sa Prophetie,
Et la Sibile dans ses vers)
Doit par sa iustice refoudre,
En vne étincelante poudre,
Ce grand œuvre de l'univers.

A qui ne sera redoutable,
De ce tribunal équitable
L'irremissible austerité:
Quand priuez de toutes défences,
Nous verrons iuger nos offenses
Par la mesme feuerité.

Lors vne trompette éclatante
Portera par tout l'épouuante:
Et du plus profond monument,
Contre les loix de la nature,
Arrachera la creature
Pour entendre son iugement.

*La mort en tremblera de crainte,
Voyant la nature contrainte
De nous r'animer malgré soy:
Mais quand ce Iuge en sa presence
Fera voir quelle est sa puissance,
Elle en doit mourir de l'effroy.*

*Lors s'ouvrira le grand volume,
Escrit d'une celeste plume,
Qui contient les actes humains:
Où selon les choses écrites,
Les vertus & les demerites
Sentiront l'effet de ses mains.*

*Là les fautes les plus celées
Seront au monde reuelées,
Là les crimes les plus cachez,
Paroîtront devant la lumiere,
Et le secret & la priere
N'y couvriront plus les pechez.*

*Si devant luy le iuste même,
Tremblant, a le visage blême,
Qui me donnera de l'accez
Deuant ce Iuge inexorable,
Que diray-ie alors, miserable,
Et qui défendra mon procez.*

*Sainte Maïesté que i'adore,
 Seigneur ne me iugez encore,
 Helas souuenez-vous, mon Roy,
 Que pour mon salut vous naquîtes,
 Que pour mon salut vous patîtes,
 Hé donc, mon Sauueur, sauuez-moy.*

*Pour moy sur la terre vous fâtes,
 Pour moy sur la Croix vous mourûtes,
 Apres m'auoir esté si bon:
 A celle fin que la Iustice,
 A ce grand iour ne me punisse,
 Faîtes moy maintenant pardon.*

*Je n'ose parler dauantage,
 Ma faute a rougy mon visage:
 Si mes larmes vous recherchez,
 Mes yeux les témoins de ma peine,
 Ont les pleurs d'une Madeleine,
 Car mon ame en a les pechez.*

IE vous donne cette piece, non pas comme bien faite, mais comme l'exemple de celles qui sont difficiles à bien faire : les Normans ont eu l'ancienneté en telle veneration, qu'ils renouellent tous les ans cette vieille poésie : leur Poëme particulier s'appelle Chant Royal : le sujet est la Conception de la Vierge sans peché originel : le titre general de toutes leurs compositions porte les Palinots, & le vainqueur pour prix emporte la Palme : la lecture des pieces suivantes vous fera iuger combien les regles de cette composition sont rigoureuses. Il faut repéter vn mesme vers six fois dedans soixante & six vers, & l'on ne peut vser que de cinq sortes de rymes, qu'il faut marier ensemble, avec vn ordre tellement contraint, que ceux qui voudront châtier leur nature d'auoir trop d'inclination à composer des vers, pour la retenir doivent enuoyer leur esprit dedans cette gallere.



CHANT ROYAL.

L'AMARANTHE.

L'Amaranthe seule entre les fleurs ,
comme témoigne Pline, & son
nom mesme le porte, ne
flétrit iamais.

*S*oufflez Zephirs, que le soleil effuye
Son œil mouillé d'une trop longue pluye,
Pan est fâché que les Nymphes ses sœurs
Ne dancent plus, & Cibelle s'ennuye
D'estre sans robbe au milieu des froideurs.
Phœbus luy donne une iupe nouvelle,
Naïsez, ô fleurs, le printems vous appelle,
Fâcheux hyuer en tes froides prisons,
Bride les eaux, puisque malgré ta rage,
Je feray voir au milieu des glaçons
L'unique F L E V R que le temps n'endom-
mage.

*Quand le printems a la glace bannie,
 Flore & Zephir luy tiennent compagnie
 Pour trauailler à l'ouurage des fleurs,
 L'Amour s'y ioint, mais celles qu'il manie
 Naissent en forme ou de flame, ou de pleurs.*

*Nature en fait l'étoffe & le modelle,
 Zephir les coupe, & Flore les dentelle,
 La mignardise engrene leurs chatons,
 Pour les masquer Iunon fait vn nuage,
 Sans lequel peut preseruer ses boutons,
 L'vnique F L E V R que le temps n'endom-
 - mage.*

*La propreté rend leur fueille polie,
 La volupté de leur beauté rauie,
 En les baisant y donne ses senteurs:
 Puis Phœbus met pour chaque maladie,
 A chaque fleur vn remede aux douleurs.*

*Mais quand l'esté son chariot attelle,
 Et que d'ardeur sa perruque étincelle,
 Tout est brûlé, les prez, les bois, les mons
 Reslent sans fleurs, sans fueille, sans ombrage,
 Et seulement resisle à ses rayons
 L'vnique F L E V R que le temps n'endom-
 - mage.*

Filles du ciel, astres de la prairie,
Chaque element avec vous se marie,
Le feu s'imprime en vos viues couleurs:
L'eau vous blanchit, la terre vous varie,
Et l'air se coule en vos douces odeurs.
Quand dedans l'air pour regner sur Cybelle,
Les quatre vents disputent leur querelle:
Si les autans, & si les aquilons
Raïssent tout, quoy que gronde l'orage,
Toujours fleurit malgré les tourbillons,
L'unique F L E V R que le temps n'endom-
mage.

Belle Amaranthe, estes vous point Clitie,
Que le soleil pour maîtresse a choisie,
Que ses rayons de leurs viues chaleurs
N'osent blesser: non, car la jalousie
En des soucis a changé ses langueurs.
Quoy qu'une fleur, & si tendre & si belle,
Au froid, au chaud, bien qu'il brûle & qu'il gèle
Ouvre sa chasse, & garde ses fleurons;
L'hyuer ne peut luy faire aucun dommage,
L'esté ne peut flétrir de ses brandons
L'unique F L E V R que le temps n'endom-
mage.

*Nature humaine est vne criminelle,
Elle a suby la mort originelle,
Nous naissons fleurs, comme fleurs nous mourons,
Et cette mort fait seulement hommage
Au pur concept, à qui nous comparons
L'unique F L E V R que le temps n'endom-
mage.*



STANCES,

Sur le mesme sujet de la Conception.

L'Anatomie de l'œil.



*L'Œil est dans vn chasteau que ceignent
les frontieres
De ce petit valon clos de deux boulevards:
Il a pour pôt-leuis les mouuâtes paupieres,
Le cil pour garde-corps, les sourcils pour rampars.*

*Il comprend trois humeurs, l'aqueuse, la vitrée,
Et celle de cristal qui nage entre les deux:
Mais ce corps delicat ne peut souffrir l'entrée
A cela que nature a fait de nebuleux.*

*Six tuniques tenant nostre œil en consistance,
L'empêche de glisser parmy ses mouuemens,
Et les tendons poreux apportent la substance
Qui le garde, & nourrit tous ses compartimens.*

*Quatre muscles sont droits, & deux autres
obliques,
Communiquans à l'œil sa prompte agilité,
Mais par la liaison qui joint les nerfs optiques,
Il est ferme tousiours dans sa mobilité.*

*Bref, l'œil mesurant tout d'une mesme mesure,
A foy mesme inconneu, connoit tout l'univers,
Et conçoit dans l'enclos de sa ronde figure
Le rond & le carré, le droit & le trauers.*

*Toutesfois ce flambeau qui conduit nostre vie,
De l'obscur de ce corps emprunte sa clarté:
Nous serons donc ce corps, vous serez l'œil, Marie,
Qui prenez de l'impur vostre pure beauté.*

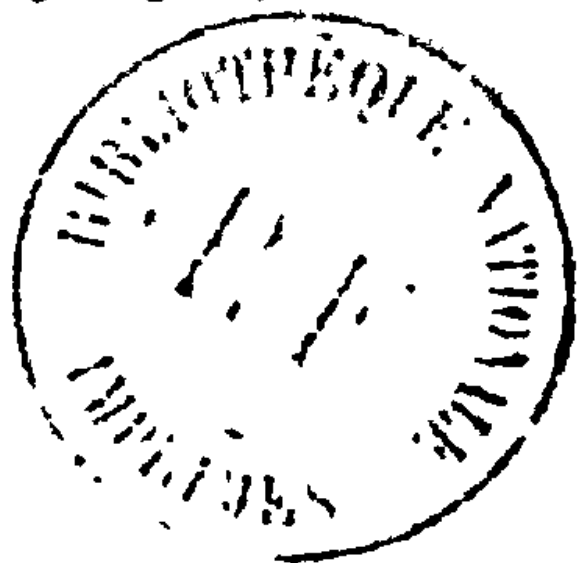
Sur le mesme fujet.

O D E.

Le Tableau de Narcisse.

*V*oyez cet amour extrême,
Nymphes, Narcisse qui fuit
La Deesse qui le fuit
Est amoureux de soy-même,
Et luy-mesme à soy se nuit:
En beuvant il void sa face
Dessus l'onde, & là dedans,
L'amour d'un miroir de glace
Luy fait des miroirs ardans.

Vous mesme a vous sacrifice,
Vous vous tuez sur ces bords
Ce que vous cherchez dehors,
Contentez-vous beau Narcisse,
Vous l'avez dans vostre corps.
L'eau vous brûle & vostre vie,
Qui donc éteindra ces feux,
Cet enfant n'a plus d'ouye,
Son oreille est à ses yeux.



*Las que fussiez-vous sans veüe,
Narcisse, en ce triste iour,
Vous seriez à vostre tour,
Au lieu que l'amour vous tuë,
Sans les yeux, le Dieu d'amour.*

*Il vaut mieux qu'on vous les laisse,
Comparant leurs feux iumeaux
Au soleil lors qu'il abaisse,
Les siens au signe des eaux.*

*La Vierge est vne fontaine,
Qui parmy l'impureté,
Qui parmy la salleté
De nostre nature humaine,
Conferue sa netteté.*

*En ce cristal tu te mires,
Grand Dieu Narcisse parfait,
Et toy-mesme en toy t'admires,
Amoureux de ton objet.*

Sur le mesme fujet.

S O N N E T.

La grace du bon larron.

D'*Vn insigne voleur l'on va faire iustice,
Pour son dernier larcin il volera les cieux:
Mais la croix d'un brigand commence son suplice,
Qu'il finit en la croix d'un martyr glorieux.*

*Ils sont deux compagnons de peine & de malice,
Heureux en leur malheur, & toutesfois l'un d'eux,
Du mal tant seulement s'estant fait le complice,
Ne s'est fait compagnon du larcin bien-heureux.*

*En vn mesme degré proche de leur Seigneur,
Le met le mesme crime & le mesme bon-heur:
Mais d'un crime pareil dissemblable est la grace.*

*Dieu le veut, Dieu le peut, de ce mesme compas
Il mesure pourquoy nous naissons en disgrâce,
Et pourquoy comme nous la Vierge n'y naît pas.*

Les deux pieces qui fuiuent sont imparfaites, & ie vous les presente seulement par ce que ie les ay faites les premieres : Cette excuse doit supl  er    leurs defaux. Et vous les receurez plutoſt pour vn eſſay de po  ſie, que pour vn ouurage accompli.

A
MONSIEUR
LE DUC DE NEVERS,
SUR L'INSTITUTION DE
l'Ordre des Cheualiers d'une Croiſſade
nouuelle, pour la conquête de la
terre Sainte.



*Charles ſecond Atlas, qui prens ſur tes
  paules*

*Le globe de l'Empire, & les autels des
Gaules: (heurs*

*O grand Prince & grand Duc, que l'hydre des mal-
Reſſent pour ſon Alcide,   prouuant tes valeurs,
Guerrier rude aux aſſaux, & rude    ſe défendre,
Corps d'Hercule animé d'un cœur d'un Alex  dre,
Dont le bras gouverné par un ſens de Neſtor,
Ente l'eſprit d'Ulyſſe    la lance d'He  tor.*

*Perfée de l'Eglise, apporte le remede
 Qu'attend de ta valeur nostre chaste Andromede,
 Qui liée au rocher de la captiuité,
 Veut deuoir à tes bras l'heur de sa liberté:
 Voicy le champ d'honneur où l'Eglise t'apelle,
 Afin que ton courage épouse sa querelle,
 Et bien que les horreurs de dix mille hazars,
 Contre tes hauts desseins eleuent des rampars:
 Tu verras, si tu veux, aux plaines d'Idumée
 La victoire à grands pas marcher vers ton armée,
 Et pallir de frayeur les croissans éclipez,
 A l'aspect rayonnant de tes soleils croisez,
 Sion te receuoir à murailles ouuertes,
 Les ennemis rouler au penchant de leurs pertes:
 Va planter dans leurs cœurs les effets de l'effroy,
 Nos vœux & nos desirs ne regardent que toy.*

*O genereux aiglon que l'aîle de la gloire
 A couué pour eclorre vne telle victoire,
 Va, braue combatant, reuien victorieux,
 Secondé du bon-heur, & suiuy de nos vœux.*

*Alors, Charles mon Prince, & ma plume & ma
 lance*

*Graueront en airain les traits de ta vaillance,
 Si tu veux marier comme ont fait les Cefars,
 Les lauriers d'Apollon avecques ceux de Mars.*

*Si parmy les clairons, grand Duc, tu me refuses
 De prêter ton oreille aux trompettes des Muses,*

*Je te suiuray d'esprit, & lors poussant ma voix
 Au delà du climat de l'Empire François,
 Pour donner les assaux, pour sonner la retraite,
 Ma Muse, pour le moins, servira de trompette,
 Puisque par vn malheur au milieu des combats,
 La plume ne me peut servir de coutelas.*

*Encor si cette plume auoit esté coupée
 Avecque le trenchant de ta celeste épée,
 Et qu'on peût l'endurcir autant comme le fer,
 Je graueroy les faits qui t'ont fait triomfer,
 Et t'ont rendu vainqueur au milieu des alarmes:
 De ce rare dessein i'embelliroy tes armes,
 M'estimant par apres heureux de remporter
 Le titre du Vulcan, d'un si grand Jupiter.*

*Des soufflets d'Apollon ma forge est allumée.
 Et ma brusque fureur m'ayant l'ame enflammée,
 Je tourne mes suiets à l'endroit, à l'enuers,
 Et tantôt i'accourcy ou i'alonge mes vers,
 Quand ie chante la guerre avec vn nerueux stile,
 Le fer pour ce suiet est tousiours plus facile,
 Je le détrempe au sang, i'y graue des lauriers,
 Aimable prix d'honneur des courages guerriers,
 Lesquels estans parez de ces armes diuines,
 Ce sont autāt de Mars qui n'ont point de Cyprines,
 Oeuure que ne peut pas vn forgeron de Cour,
 Qui n'allume son feu que pour brûler d'amour.*

Je suis Poëte sacré, fuyez, fuyez, prophanes,

*Vne diuine horreur possede mes organes,
Qui de sa deïté remplissant mon esprit,
Luy dicte en ces élans ce que ma main écrit.*

*L'hidre de l'heresie en desastres fertile,
D'un nombre de malheurs menaçoit nostre Achile,
Qui vaincu par sa force, & foible en son effort,
Vit regermer la vie où il semoit la mort;
Son Empire couuert de guerre & de vacarmes,
Est le champ de Cadmus où naissent les gend'armes,
Où Mars tout insolent, fait entendre tousiours
Le gros bourdonnement du ventre des tambours,
Qui battent tellement l'aureille de la France,
Qu'il semble qu'elle soit vn pays de souffrance,
Tantôt par ses enfans, tantôt par l'étranger,
Elle void sa fortune en extrême danger:
Or les guerres d'estat, or les guerres ciuiles
Mettoient contre elle mesme en reuolte ses villes,
Tant de mortalitez & tant de trahisons,
Le desordre du temps, le cahos des saisons
Montroient euidemment que la diuine Astrée
S'enuoloit de la France en vne autre contrée:
Après vn long conflit pair à pair debatue,
Le vice alloit presser sous le pied la vertu,
La foy donnoit les mains, & ses iustes querelles
Cedoient à la fureur des armes infidelles,
Ià les seconds geants, ces esprits factieux,
Auortons de la terre, haussioient contre les cieux*

*Leurs bras & leurs desseins n'opposâs que leur teste
 Pour rampart, à l'effort du feu de la tempeste,
 Le seul vent de l'orgueil souffloit par leurs poumons:
 Mais cette vaine enfleure engrossissant les mons,
 Enfante vne babel, où fondez sur la poudre,
 Ils se pensent armez à l'épreuve du foudre,
 Et cependant que Dieu contre ces inhumains,
 En sa iuste vengeance alloit rougir ses mains,
 Les tristes fondemens restez de Palestine,
 Dans leur propre brasier fumoient en leur ruine:
 Les fidelles voyans quelle est la pesanteur
 D'un bras victorieux, insolent en rigueur,
 Se preuoyans voisins d'une semblable atteinte,
 Trébloient au fôd du cœur, les couleurs de la crainte
 Peignoient dessus leur front par vn contraire effort,
 Aux traits du desespoir l'image de la mort.*

*Dedans ses cruautez, vn barbare Genie
 Forçoit les volontez deffous sa tyrannie,
 L'iniustice opposoit aux loix l'autorité,
 La force à la raison, au droit l'iniquité,
 Tout alloit estre, hélas butin de ces harpies,
 Les faussaires enfin, les Turcs & les impies,
 De la foy, de Dieu mesme & de la pieté,
 Bâtissoient vn trophée à l'infidelité;
 Quand l'Eglise se vit ainsi mise en arriere,
 Son remede dernier est la seule priere,
 Et tremblante, à son Dieu commença de parler,*

*Car son Dieu seulement la pouvoit consoler,
Et la viue douleur ayant son ame atteinte,
Ne fit que par soupirs vne telle complainte.*

*Grand Dieu, Pere Eternel, mon vnique suport,
Tu vois qu'à ton Epouse on prepare la mort,
Helas ne veux-tu point détourner la tempeste,
Des malheurs que tu vois pendre dessus ma teste:
Mon mal parle pour moy, que me sert le discours,
L'endure, & tu le vois sans me donner secours,
Si tes yeux peuuent voir mes pertes nompareilles,
Pour ouyr mes discours n'aurois-tu des oreilles?*

*La parole luy manque à nombrer ses trauaux,
Discourir dauantage & souffrir tant de maux
La douleur le défend, & le dueil qui la touche,
Echâge en pleurs les mots qui sortoiēt de sa bouche,
Ne respirant que l'air qu'elle va soupirant,
Le regret pour la faire eloquente en pleurant,
Met la langue à ses yeux, & son sens s'envelope
Sous l'ombre de la mort d'une froide sincope:
Car ses yeux maternels qui ne peuuent plus voir
Ses chers enfans captifs du barbare pouuoir,
Par la muette voix de leur facond silence,
Tournez deuers le ciel par douce violence,
Obligeroient le ciel mesme, en estant auerty
Par leurs propres secrets, d'estre de leur party;
Quand Dieu vit son épouse aux regrets attachée,
Sa celeste bonté fut de pitié touchée:*

*Et n'eût esté que Dieu par ses affections,
 Ne peut s'affujeter aux loix des passions,
 L'œil de sa triste épouse eût attiré ses larmes,
 Mais sa iuste douleur le fit refoudre aux armes:
 De luy donner secours, grand Dieu, que tardes-tu?
 A ton nom l'ennemy se verroit abatu,
 Car qui ne craindroit pas les troupes animées
 De celui qui se dit le Seigneur des armées?
 L'univers est ton camp, les cieux tes estandars,
 L'arc en ciel est ton arc, & les foudres tes dars,
 Les elemens, l'enfer & la mort sont tes armes,
 Tous ces esprits diuins te seruent de gend'armes:
 Qui doit apprehender la fin de ces combats
 Si l'Eglise a pour soy de si braues soldats?
 La Vierge mesmement de son party s'enrole,
 Et pour luy confirmer l'effet de sa parole,
 Pour chef elle demande vn grād Duc des François,
 Et tous ses partisans sont marquez de ses croix,
 De ses croix qui feront par vne sainte guerre,
 Que l'on verra le ciel triomfer de la terre.*

A V R O Y.

*S*oleil dont l'orient fatalement commence
 Au signe bien-heureux de la iuste balance,
 L'hémisphere François, encor que vostre cours
 Separe ses saisons & distingue ses iours,
 Vous void tousiours tourner dans le mesme solstice
 Pour n'éloigner iamais le signe de iustice:
 Bel astre dont ie prens pour phare le flambeau,
 Aux pays étrangers conduisez mon vaisseau,
 Vostre feu sçait le temps de brûler & de luire,
 Qu'il éclaire à ce coup à ma foible nauire,
 Helene luit pour elle, & Polux & Castor,
 Pour auoir tout propice, il vous faloit encor:
 Son faix est precieux, car c'est vostre loüange
 Que ie veux transporter plus loin que n'est le Gage,
 Heureux soit son voyage, & qu'un Zephire doux
 Favorise celui qui nauige pour vous.

O Planette Royal, dont la douce influence
 Ne decoula iamais sur nous que la clemence;
 Heureux ciel des François où luit vostre clarté,
 Qui n'amena iamais ny l'hyuer, ny l'eslé:
 Car la chaleur de l'un, de l'autre la froidure,
 Ne pourroient compâtir avec vostre nature,
 Que la hayne iamais ne glaça de froideur.

*Et que l'ire i jamais n'enflamma de chaleur:
 Si vostre Majesté qui tousiours est affable
 Aux cœurs humiliez, & tousiours adorable,
 Dés son ieune printemps vn automne a produit,
 Quand vos premieres fleurs s'accompagnent de
 fruit. (donne,*

*Agréez donc les fleurs que mon printemps vous
 Je vous conserueray les fruits de mon automne,
 Si les mesmes Zephirs qui les ont fait fleurir,
 Soufflent mesmes faueurs pour les faire meurir.*

*Sire, vn cœur genereux reçoit de la nature
 Le desir de domter deuant sa sepulture
 Sa mort & son destin, le renom ne meurt pas;
 Mais il reste de nous apres nostre trépas
 Je ne sçay quoy de grand, qui fait teste aux années,
 Et casse les arrests des dures destinées.*

*Et ce renom fameux qui tout par tout nous suit,
 Iusqu'à l'éternité fait entendre son bruit.*

*Quád l'ame qui n'est plus dās nos corps detenuë
 Reuole dans le ciel, comme du ciel venuë,
 Et que là reünie à son éternité,
 Elle void au miroir de la diuinité
 Les terrestres objets, s'il est vray qu'elle herite
 Du solide plaisir qu'a produit son merite,
 Et que le bruit fameux qu'on luy garde icy bas
 Luy plaît, voyant son nom suruiure à son trépas:
 O grand Roy, quel plaisir & quelle recompense*

*Reçoivent dans le Ciel ces grāds Rois de la France,
 Ces Charles, ces Henris sang royal des Valois,
 Qui comme vous portoient le s̄ceptre des François,
 Qui comme vous aimoient les filles de memoire;
 Se voyans immortels au temple de la gloire,
 Et qu'ils vivent encor par tout cet vniuers,
 Pour l'amour qu'autresfois ils portèrent aux vers.*

*S'ils commandoient au Ciel, comme ils ont fait
 en France,*

*Ronsard emporteroit des dons en abondance,
 Pour mieux recompenser sa liberalité,
 Qui n'a pas moins donné que l'immortalité.*

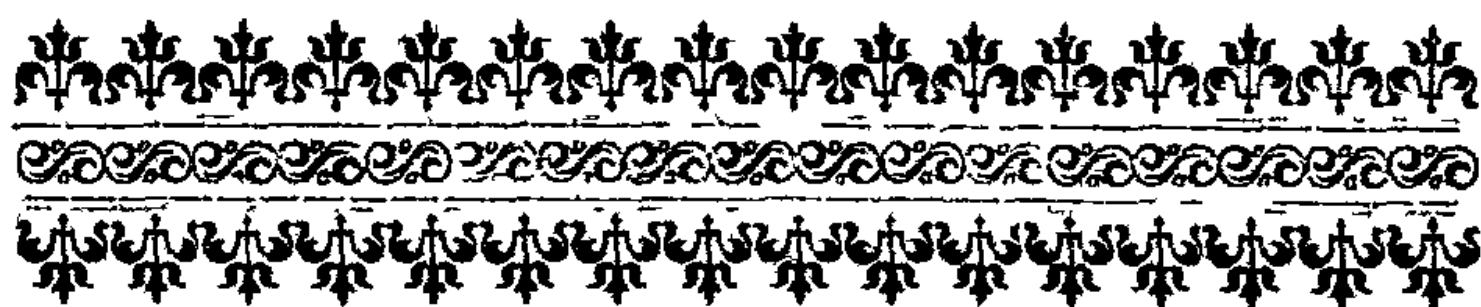
*Si les destins auoient retrocedé la vie
 De l'un de ces grāds Rois, en dépit de l'enuie,
 Les Poètes feroient leurs premiers fauoris,
 Riches à leurs dépens, à leurs dépens nourris,
 Non tous également, mais ils feroient élite
 De ceux dont la doctrine vn tel bon-heur merite:
 Non ceux qui pour chāter quelque sonnet d'amour,
 S'estiment aujourd'huy les doctes de la Cour.*

*Si, dis-ie, les destins fléchis par nos prieres,
 Faisoient rentrer les ans en nouuelles carrieres,
 Si sortant du tōbeau quelqu'un de ces grāds Rois
 Reprenoit en sa main le s̄ceptre des François,
 Les Poètes auroient les grandes recompenses:
 Non ceux qui mōtreroient de plus grādes dépenses,
 Alors que dans le Louure ils font éclater l'or,*

Et flamber l'écarlatte, & plier le castor.

*Sire, pardonnez moy, ie desire à la France
Vn bon-heur, dont en vous elle a la jouïssance,
Ie parle en Pithagore, & bien que nostre foy
Déroge à ces réueurs, si est-ce que ie croy
Ne luy faire pas tort, alors que ie suppose
Qu'en vous nos plus grands Rois ont fait metem-
psychose,*

*Vous estes possesseur des biens des Pharamons,
Vous estes heritier des valeurs des Bourbons,
Des vertus d'un grand Roy vostre ame fut doüée,
Ressemblant en cela celle de Merouée,
Vous nourrissez la foy qui naquit sous Clouis,
Et vostre pieté r'anime saint Louis:
Dedans vostre esprit seul on recognoit les marques
De tous les plus grands saints, & des plus grands
= Monarques; (reux,
Viuez pour nous, grand Roy, viuez tousiours heu-
Et pour viure content, viuez selon mes vœux,
Faisant voir la iustice en toutes vos prouinces,
Princesse des vertus, & la vertu des Princes.*



LE VOEV D E
SILVANDRE AV
DIEU PAN.

Pour Monseigneur de Fleury Surinten-
dant general, Grand maistre des
Eaux & Forests de France.



*Our viure bien-heureux i'ay commen-
cé de viure*

Loin de la Cour des Rois:

*Et le iour qui me vit mettre fin à ce
liure,*

Me vit entrer au bois.

Gardes de mes secrets, à qui ie me découure,

Vous scauez les raisons:

*O forests qui me font faire échange du Louure
Auecque vos buissons.*

*Des plaisirs d'un grand Roy vous estes les nour-
 Vous avez des apas (rices,
 Qui l'appellent à vous, avec des artifices
 Que les dames n'ont pas.*

*Mais oyant que l'on dit que ie suis vostre maître,
 Sera-t-il point ialoux
 Que cette qualité ne me peut pas permettre
 D'estre éloigné de vous.*

*Vous gardant, ô forest, avec beaucoup d'adresse,
 J'ay beaucoup de trauaux:
 Car pour iouir de vous, ie ne peux, ma maîtresse,
 Estre sans Coriuaux.*

*Ces amans engelez que le dépit possède,
 Vous blessent tous les iours:
 Et le mal qu'il vous font n'auroit point de remede,
 S'il n'auoit mon secours.*

*Ils vous iettent en bas, puis ils vous écartellent,
 O Ciel quels amoureux:
 Ils me disent qu'il faut, puisque pour vous ils gélent,
 Que vous brûliez pour eux.*

*Ils vous coupét les piez, ils trenchent vostre teste,
 Ils abattent vos bras:
 Voyant ces cruautez, i'aurois vn cœur de beste
 De ne vous plaindre pas.*

Arrêtez

*Arrêtez-vous, cruels, le Roy vous le commande,
 N'irritez son courroux:
 Si vous ne voulez pas, méchâs, qu'on vous amende,
 Au moins amendez-vous.*

*O Pan Dieu protecteur des forests de la France,
 Sous vostre autorité,
 Siluandre a dans les bois bien plus de complaisance,
 Que de seuerité.*

*Des chasses & des eaux, des bois & des riuages,
 Son esprit possesseur,
 A maintenant rendu ses humeurs si sauvages,
 Qu'il n'a plus de douceur.*

*O Pan excusez-moy, Siluandre est si farouche
 Dedans ces châtimens,
 Que pour vous salüer il n'a pas en sa bouche,
 Mesmes des complimens.*

*Arbres ie vous le dis, & gardez ces sentences
 Que ie répette icy:
 Pour les voleurs des bois, les bois ont des potences,
 N'approchez point d'icy.*

LES AMOURS,
LES CHANGEMENTS,
ET LES DESESPOIRS
de Siluandre.

H ij



LES AMOVRS,

LES CHANGEMENS,

ET LES DESESPOIRS

de Siluandre.

Siluandre defesperé trouue dans ses plus
agreables obiets les occasions qui luy
font blâmer son inconstance.

D E S E S P O I R.



*E vos tombeaux plains de tenebres,
Esprits oyez mes cris funebres,
Et priez pour moy le trépas:
Je passe icy les nuits entieres,
Cherchant parmy vos cimetieres,
Et mon repos & mon repas.*

*Demons qui hantez les voiries,
Et qui là baisez les furies,
Venez me suiure en ces deserts;
Tandis que la rage m'irrite,
Il faut que ie me precipite,
Si vous me montrez des rochers.*

H iij

*Corbeaux, quelqu'un de vous essaye
De s'accorder avec l'orfraie,
A la musique des hibous:
Et puis chantez mes funérailles,
Comme autour des vieilles murailles
Vous chantez pour les loup-garous.*

*Objets des justes penitences,
Echafaux, affreuses potences,
Où sont, où sont tous les bourreaux:
Que sert-il de me faire attendre,
Pourquoy si ce n'est pour me pendre,
Voulez-vous porter des cordeaux.*

*Vous, ô rochers, bois & montagnes,
Mers, fleuves, deserts, & campagnes
Donnez un sepulcre à mon corps:
Non non, foudroyez-le, tempestes,
Ou qu'il aille aux ventres des bestes,
S'endormir avecque les morts.*

*Lions, que quelqu'un me deuore,
Car j'ay trahy ce que j'adore:
Dedans cette brutalité
Je ne change point de nature,
Quand Siluandre s'est fait pariure,
Il a pris vostre qualité.*

*Armez-vous contre moy, batailles,
 Enfers ouurez moy vos entrailles,
 Là dedans faites-moy perir:
 Non, n'abregez si tost ma vie,
 Afin qu'au vouloir de Siluie,
 Siluandre se sente mourir.*

*O Ciel veux-tu point te refoudre
 A lancer dessus moy ton foudre:
 Non, ie mourroy trop glorieux,
 Apres auoir liuré la guerre
 A cette beauté de la terre,
 D'estre puny d'un coup des cieux.*

*O mer ne souffre que mes crimes,
 Dans le ventre de tes abîmes,
 Demeurent lâchement couuers:
 Il faut qu'au monde on me trahisse,
 Ayant trahy par ma malice,
 L'ornement de cet vniuers.*

*Ma faute en mon visage empreinte,
 Fait pallir la lune de crainte,
 Fait grossir la mer de fureur,
 Fait rougir le foudre de honte,
 Et mes peines quand ie les conte,
 Font trembler la terre de peur.*

*Cen'est qu'à cause de mes paines
 Que l'on voit pleurer les fontaines,
 Qu'on oit murmurer les ruisseaux,
 Que les tourterelles gemissent,
 Et les malades ne guarissent,
 Qu'à fin de m'enuoyer leurs maux.*

*Les iours nous ostent leur lumiere
 A la faueur de ma priere,
 Afin de ramener les nuits,
 Les nuits avec leur robe noire
 Me consolent, & me font croire
 Qu'on fait le dueil de mes ennuis.*

*Si cet esté la canicule
 Nous rafraîchit, & ne nous brûle,
 Donnant plus d'eaux que de chaleurs;
 Mes larmes imitant la pluye,
 C'est que les cieux par ialousie,
 Pleuvent pour imiter mes pleurs.*

*Chaque saison est ma partie,
 Et i'en ressent l'antipathie:
 Que si mes desseins amoureux
 Ont des froideurs, l'esté les chasse,
 Et puis apres l'hyuér me glace
 Quand l'amour allume mes feux.*

*Autonne de qui le partage
 Receut les fruits pour heritage,
 Si les fruits ont suiuy tes fleurs,
 Pourquoi le Ciel par iniustice,
 Veut-il que mon amour fleurisse,
 Pour ne recueillir que des pleurs.*

*Tu n'as point de fruit qui me plaise,
 Le seul printemps porte la fraise,
 Et cette fraise sans dessein
 Me fait encor mourir d'enuie
 De reuoir bien-tôt ma Siluie,
 Pour la baiser dessus son sein.*

*Dans l'aigreur de mon infortune,
 Rien ne me plaît, tout m'importune,
 Les obiets les plus innocens
 Entretenant ma fâcherie,
 Figurent à ma réuerie
 Tout ce qui déplaît à mes sens.*

*Le soleil me semble vn comette,
 Et quoy que sa clarté promette
 De luire, & de ne brûler pas,
 Je croy que ce flambeau celeste
 Deuiendra la torche funeste,
 Qui doit éclairer mon trépas.*

*Si le printems apres la rage
De quelque épouventable orage,
Fait souffler sur moy les Zephirs:
Il semble aussi-tôt à ma peine,
Qu'ils ont moderé leur haleine,
Pour contrefaire mes soupirs.*

*Tout aussi-tôt que ie voy rire,
Tout aussi-tôt mon cœur soupire:
L'on ne rit que pour m'attaquer,
Et par raison ie m'imagine,
Que la rose n'a point d'épine,
Qu'à celle fin de me piquer.*

*Les fleurs, les astres de la terre,
Me font peur dessus vn parterre;
C'est leur beauté qui me dépeint
Que mon esprit n'estoit pas sage,
Ayant méprisé ce visage
Dont les fleurs imitent le teint.*

*O beaux arbres, que vos feuillages
Ne me prêtent plus leurs ombrages,
Puisque vostre ombrage me nuit,
Aussi-tôt que ie voy de l'ombre,
Il me semble que ie voy l'ombre
De ma belle qui me poursuit.*

Le Rossignol & sa musique
Ne me plaît point, car ie me pique
De voir ce petit effronté,
Qui ne me va montrant sa plume,
Que pour accuser ma coutume
D'aymer trop la legereté. —

Pour croître le mal que i'endure,
Les prez se vêtent de verdure;
Puisqu'en dépit de mes souhaits
Alors que tous les prez fleurissent.
Si mes esperances flétrissent,
C'est pour ne refleurir iamaïs.

Vous riuieres & vous riuages,
Vous blessez mes humeurs sauuâges:
Car ie doute si vos ruisseaux
Prennent source de mes paupieres
Ou bien si mes yeux, des riuieres
Pour pleurer empruntent les eaux.

Les diamans quand ils éclatent,
M'offencent plus qu'ils ne me flatent:
Et ie voy que leur dureté,
N'est & si brillante & si belle,
Que pour accuser le modèle
De mon insensibilité.

*O miroir, ton cristal de glace
Fait voir l'horreur dessus ma face,
Et ie n'ose m'en aprocher,
Puisque ton cristal me reproche,
Que si son corps est fait de roche,
Que mon cœur est fait de rocher.*

*Toutesfois cristal, s'il te semble,
Qu'à ta roche mon cœur ressemble:
Il m'est auis d'autre costé,
Quoy que l'on polisse ta glace,
Qu'elle est moins nette que la face
De qui i'adore la beauté.*

*D'un tel excez de frenaisie
Ma raison se trouue saisie,
Que ce qui reste de raison,
Sert pour auoir la connoissance
Que mon mal est sans esperance
De receuoir sa guarison.*

*J'ay tout fait troubler sur Parnasse,
Phœbus mesme oyant mon audace,
Me iette vn regard de trauers,
Et se rend tellement farouche,
Qu'il défend de dire à ma bouche
Mon desespoir avec des vers.*

 LE PRESENT,

D'un nœud & d'un brasselet de cheveux, m'oblige à cette louange & à ce remerciement.

SONNET.

A *Dorable Yfabelle, esclave ie m'aunie*
De vos nœuds qui me font ialoux de ma prisõ,
Qui m'enchaînant les bras avecque la raison,
Me captiuent si fort qu'il faut que ie vous louè.

Mon Yfabelle à vous moy-mesme ie me vouë,
Mais ne me prenez pas pour prix de ma rançon,
Car vos nœuds m'ont lié d'une telle façon,
Que ie ne peux aymer celui qui les dénouë.

Peut-estre que quelqu'un me voyant arrêté,
Fera comparaison avec sa liberté,
Des aimables liens & des nœuds que ie porte.

Que s'il est tant soit peu d'un esprit amoureux,
Cupidon (dira-il) pour estre bien-heureux,
Fay que ie soy bien-tôt prisonnier de la sorte.

Ma rêverie entretenant ma folitude
dans le iardin de Valiane, les foucis
qui estoient dans les parterres me
donnerent la pensée de ces vers.

*O Iardin doux trefor de mes belles pensées,
Dépositaire saint de mes plus beaux foucis,
Par l'obiet de tes fleurs mes sens sont adoucis,
Et ie perds les aigreurs des tristesses passées.*

*D'un chagrin des plus noirs mes humeurs offen-
cées,
Ne pouuant retrouver leurs sentimens rassis,
Que Saturne auoit lors tellement obscurcis,
Qu'elles ne virent pas qui les auoit blessées.*

*Auiourd'huy, beau iardin, dans tes doux entre-
tiens
Si ie perds mes foucis, lors que ie voy les tiens,
La raison que i'en sçay m'en oste les merueilles:*

*Estant avecque toy, seroy-ie sans douceurs?
Autant que i'ay d'amours, autant ay-ie d'abeilles,
Elles trouuent le miel où ie trouue les fleurs.*

Autant que Valiane auoit de beautez,
 autant Valiane auoit-elle de charmes
 pour enchanter mon esprit : mais
 l'obstination de ses refus fit que dans
 mon impatience ma passion éclatta
 de la forte.

S O N N E T.

Tourmenté d'un amour qui me plaît & me
 bleffe,
 Blessé d'un desespoir que j'ayme & qui me nuit,
 Amant desesperé, la fureur m'a réduit
 Au secours des sorciers contre vne enchanteresse.

*Ses cheueux ont lié mon esprit à leur tresse,
 Ses beaux yeux m'ont charmé, sa bouche m'a seduit,
 Son sein porte vne fraise, & plus bas est vn fruit
 Qui me fait enrager dans la faim qui me presse.*

*Venez à moy, Demons, apportez avec vous
 Vos herbes & vostre art, afin qu'à mon courroux
 Ma main & mô amour puissent fournir des armes.*

*Aymez-moy, Valiane, ou bien tant de tourmens
 Me feront contre vous aider d'enchantemens,
 Voyant que contre moy vous vous seruez de char-
 mes.*

Siluandre enuoyant vne chaîne à Siluie,
l'accompagne de ces vers & de l'oc-
casion du present, il prend le fujet de
louër sa captiuité. -

S O N N E T.

*A*llez, porteur, allez sans craindre qu'un mé-
Refuse cette chaîne avec de la rudesse, (pris
Pour ce petit present, si vous estes repris,
Vous direz seulement que c'est moy qui l'adresse.

*Chaîne si vous voulez enchaîner mes esprits,
Il vous faut enrichir le col de ma maîtresse:
De vous voir sur ce col ie suis si fort épris,
Que i'en meurs de desir, tant ce desir me presse.*

*O mes douces prisons, ô prisons mon tresor,
O fers que j'ayme tant, ô fers qui n'estes d'or,
Qui m'attachez le cœur au cœur de Madelaine.*

*Ne me conseillant plus avec ma liberté,
Je me suis pris moy-mesme, & pour estre arrêté
Prisonnier que ie suis, ie luy donne vne chaîne.*

L'AN-

L'ANGLOISE QVE LA
 BEAUTE RENDIT RECOM-
 mandée dans Paris, fut le fujet de ces
 vers amoureux; le pays de sa naissan-
 ce & la patrie de Siluandre luy don-
 nerent ouuerture de découvrir son
 affection avec modestie.

*Si j'auois eu plus de loisir,
 J'aurois eu du mal dauantage:
 Mon bon-heur m'épargne vn voyage,
 Que ie deuois à mon desir,
 J'auois voulu voir vostre terre,
 Mais mon dessein a reüssi,
 Je ne veux plus voir l'Angleterre,
 Puisque l'on vous peut voir icy.*

*Seule Deesse des beautez,
 Prenez en gré mes sacrifices,
 Je vous offre tous mes seruices,
 Non tout ce que vous meritez:
 Ce seroit vne chose étrange
 Si vous auiez de la rigueur,
 Puisqu'ayant la face d'un Ange,
 Vous en deuez auoir le cœur.*

*De m'affuietir sous vos lois,
 L'amour mon maître s'étudie,
 Puisqu'autrefois la Normandie
 Se vit sujette des Anglois.
 Encore que nulle Françoise
 Ne m'ait donné le nom d'amant,
 S'étonnera-t'on qu'une Angloise
 Soit la maîtresse d'un Normand.*

*Les ruines de nos beaux lieux,
 Reliques de nostre misere,
 Nous sont témoins de la colere,
 Et des combats de vos ayeux:
 Mais la paix a finy ces guerres,
 Pour en confirmer les accords,
 Si la mer separe nos terres,
 Que l'amour vnisse nos corps.*

Vn manteau de fueille morte duquel
 Philis estoit vêtue, fit dedans ces vers
 rechercher les presages de ce vête-
 ment à l'amoureux Siluandre.

D *Estins qui sçauex l'auenir,
 Que pense Philis deuenir,
 Puisque pour habit elle porte,
 Et les couleurs du deconfort,
 Et les parures de la mort,
 En vne triste fueille morte.*

*Au monde veut-elle mourir,
 Ou me blesser sans me guerir?
 Est-ce pour quoy ma Belle porte
 Vn vêtement plein de langueur,
 Voulant rendre mon pauvre cœur
 Pareil à quelque fueille morte.*

*L'auroit-on bien, elle m'aimant,
 Ià promise à quelqu'autre amant?
 Est-ce pour cela qu'elle porte,
 Pour témoigner l'affliction,
 Et la mort de l'affection,
 Vne si triste fueille morte.*

*Dois-ie en son amour persister?
 Dois-ie la suivre ou la quitter?
 Puisqu'en son habit elle porte
 Vn caractere malheureux,
 L'espoir perdu des amoureux,
 A pour blason la fueille morte.*

*Mais au contraire en ma douleur,
 Philis prenant cette couleur,
 Son vêtement me reconforte:
 Puisqu'il montre à mes corriuaux,
 Que tout l'espoir de leurs trauaux
 N'est plus rien qu'une fueille morte.*

*Quoy que s'en soit loin de mon chef,
 O Dieux éloignez le méchef
 Que ce triste feuillage porte:
 Changeant en plaisir ma douleur,
 Faites luy changer la couleur
 D'une si triste fueille morte.*

Les beautez d'Amaranthe.

H *Elas que le respect à l'honneur est contraire,
Aux brasiers de l'amour l'honneur est vn gla-
çon,*

*Des libertez du cœur l'honneur est la prison,
Et d'un captif d'amour l'honneur est le corsaire.*

*Quand l'amour veut parler, le respect le fait
taire,
L'amour est à soy-mesme antidote & poison:
Mais le mal de l'honneur nuit à sa guarison,
Cherchant de la prudence en vn cœur temeraire.*

*Dieux, quel milieu prendray-ie en ces extre-
mitez?
Vne Princesse m'ayme, & dans mes vanitez
Oserois-ie nommer vne si belle amante:*

*Non, puisque son vray nom me rendroit crimi-
nel:
Voulant que le secret m'en demeure eternal,
Du nom d'éternité ie l'apelle Amaranthe.*

Les cheueux d'Amaranthe.

***Z**ephire bien souuent de vostre poil se iouë,
LPillant sous ce pretexte vn baiser amoureux:
 Et des ondes qu'il fait flotter sur vostre iouë,
 Vn Pactole prend source en l'or de vos cheueux.*

*Cheueux petites rets, Cupidon vous auouë
 De me prendre le cœur : que ce cœur est heureux
 Alors que ie vous baise, alors que ie vous louë,
 Cheueux qui l'acheuez de le rendre amoureux.*

*Beaux cheueux, filets d'or, rayons d'ambre &
 de flame,
 Doux geoliers de mon cœur, doux chaînons de mon
 ame,
 Si par trauail s'aquiert vostre riche toison:*

*Et aux feux & aux fers i'exposeray ma vie;
 Puis retournant vainqueur du dragon de l'enuie,
 Meriteray-ie pas d'en estre le Iason?*

Les yeux d'Amaranthe.

B *Eaux yeux que j'ayme tant, hé quelle est vostre
essence,
Car l'on vous pense feux à mon embrasement,
Puis l'on vous iuge cieux pour vostre mouuement,
Mais non, vous estes Dieux selon vostre puis-
sance.*

*Ces yeux n'ont que des feux toujours en in-
fluence,
Comme s'ils n'estoient faits que de cet element:
Mais ces yeux estans dieux, leur branlant re-
glement
N'a que leur volonté pour toute intelligence.*

*Feux germains & gemeaux qui me donnez le
iour,
Tandis que vous luirez dedans le ciel d'amour,
En tout tems & tout lieu ie veux cueillir la rose.*

*Et quoy que le Demon avec ses apareils,
De rage et de noirceur à mes beaux iours oppose,
Ie ne crain point l'éclypse avecque deux soleils.*

Les oreilles d'Amarante.

A Oreilles la nature en coquillant qui gire
Vos petits ronds voulez de long & de travers,
Fait en vous un dedale, où bien souvent ie pers
Le langage amoureux que pour vous ie soupire.

O portes de l'esprit, par où le doux Zephire
Fait entrer sur son aile & l'amour & mes vers,
Chastes chemins du cœur qui toujours sont ouverts
Pour ouvrir les discours d'un pudique martire.

Oreilles l'abrégé de toutes les beautés,
Petits croissants d'amour, accroissez les bontés
De ma chère Amarante, afin qu'elle m'allège.

Mais quoy par vos faveurs pourrais-je la tou-
cher?
Ma voix qui n'est que feu n'ose vous approcher,
Pour ce que vous avez la blancheur de la neige.

La bouche d'Amaranthe.

B *Eau corail soupirant, ce pourpre qui me flatte
Allaite d'esperance & d'amour mes esprits:
Belle & petite bouche où s'enfante vn souf-ris
Qui semond à baiser vostre viue écarlatte.*

*Vos dents riches rampars d'une voix delicate,
Dessus les diamans emporteront le prix:
Si de vostre douceur ils sont tant fauoris,
Que vostre langue vueille estre leur auocate:*

*Vermeillon merueilleux, prison des libertez,
Tresor de l'Orient, blanches égalitez,
O rampart precieux que i'affauts d'esperance.*

*Belles dents, petits dez, avec lesquels l'amour
Gaigna mes libertez & mon cœur l'autre iour,
Auiourd'huy liurez-moy quelque meilleure chance.*

Les iouës d'Amaranthe.

D*Es roses & des lys filles & sœurs iumelles,
Qui sous vn lait caillé doucement tremblotez,
Iouës où l'amour iouë en toutes priuautez,
Et bâtit aux souf-ris des demeures nouuelles.*

*Lors que vous rougissez, que vos roses sont belles,
Quand l'épine d'honneur veut armer vos beautéz,
Le satin de vos lys montrant vos chastetez,
Donne aux amans la peur, & l'amour aux rebelles.*

*Petits creux, magasins & d'amours & d'apas,
La petite rondeur que vous auez en bas,
Fait que ie vous compare aux pommes d'Atalante.*

*S'il faut pour ce beau fruit mourir, ou bien courir,
Ma course est inégale : il me faut donc mourir,
Si vous ne me donnez vos pommes, Amaranthe.*

Les mains d'Amaranthe.

B Elle main diuisée en cinq branches d'yuoire,
Vn dedale d'ebéne enuelope de lis
Les chemins tortueux des rameaux & des plis,
Que marque vostre veine avec sa trace noire,

L'aurore aux doigts de rose avec toute sa gloire,
Ne pourroit deuant vous recevoir que mépris,
Si lors qu'aux plus beaux doigts on donneroit les
pris,
Sa vanité vouloit vous raurir la victoire.

Que mon bon-heur est grand d'estre touché de
vous,
Belles mains, dont i'adore & les traits & les coups,
Guerrieres, pardonnez au captif d'Amaranthe.

Muse, à ces mains mes vers ie presente pour don,
Allez baisant ces mains, & demandant pardon,
Dites qu'ils sont écrits des doigts de leur seruante.

Le sein d'Amaranthe.

M *On esprit qui tousiours d'un vain espoir s'a-
païse,
Compare vostre sein, dont ie suis enuieux,
A des ieunes boutons, puis il dit à mes yeux,
Si vous les pouuiez voir ne mourriez-vous point
d'aïse?*

*Ainsi dans mon esprit s'allume vne fournaïse,
Et son feu se nourrit d'un obiet gracieux,
Qui me fait concevoir en tout & en tous lieux,
L'ensfleure de ce marbre où fleurit vne fraïse.*

*Enfin si vostre amour demeure le vainqueur,
Et si iusqu'à la mort vous poursuiuez mon cœur,
Mon Amaranthe, au moins donnez-luy sepulture.*

*Que si vous voulez suiure en cela mon dessein,
Son tombeau n'aura pas vne autre couuerture
Que du marbre qu'on voit qui blanchit vostre
sein.*

Conclusion des beautez d'A-
maranthe.

A Lors que i'ay chanté par vn vers precieux
Cette diuine bouche où Piton se repose,
Que i'ay doré les fers où mon ame est enclose,
Et qu'apres i'ay fait luire vn soleil dans ses yeux.

*J'ay fait flotter Paëole avecque ses cheueux,
J'ay fait rire la perle, & soupirer la rose:
Mon pinceau poursuiuoit, mais ma Muse s'oppose
Aux traits les plus hardis des attraits amou-
reux.*

*Je vouloy peindre à nud les beautez que dérobe
À mes yeux enuieux le voile de sa robe;
Mais là des deitez est le saint Pantheon.*

*Aux temeraires yeux là l'amour met des bornes,
Et menace, cruel, du supplice des cornes,
Tous ceux qui commettront le peché d'Aëon.*

La memoire des faueurs d'Amaranthe
en fait regretter l'absence à
Siluandre.

*EN fin éloigné de la Cour,
Où mon esprit fait son seiour
Auecque ma chere Amaranthe:
Icy ie traîne vn pauure corps,
Que par vne ame soupirante
L'on distingue d'entre les morts.*

*De mon teint morte est la couleur,
Comme vn mort ie suis sans chaleur:
Voyant ma face basanée,
L'on croit qu'amour ait, à la fin,
Arraché des mains du destin,
Le fil de ma derniere année.*

*Quelquesfois mon dueil adoucy,
Ostant de mon cœur le foucy,
Rend les paroles à ma bouche:
Mais éloigné de ces doux lieux,
Le ressouuenir qui me touche,
Ne me fait parler que des yeux.*

*Sa face, son teint, ses regards,
 Ses doux attrails, ses ris mignars,
 Mes chers objets en sa presence,
 Se sont changez en mon malheur,
 En des argumens de douleur,
 Cependant cette triste absence.*

*Absent ie flatte mes penses
 De la memoire des baisers
 Que tant de fois i'ay receus d'elle:
 Sans la cause cesse l'effet,
 Estant separé de ma belle,
 Je n'en auray plus ce bien-fait.*

*Je laisse à part la cruauté,
 Dont me tourmentoît sa beauté
 En sa rigueur insupportable:
 Car oubliant tout mon tourment,
 Je la regarde seulement
 Du costé dont elle est aimable.*

*Après ce premier feu d'amour,
 La raison combat à son tour
 L'amour dont mon ame est saisie;
 Cela ne fait que m'animer,
 Car il semble à ma fantaisie,
 Que la raison parle d'aimer.*

*Les amans se plaignant aux Cieux,
Leurs plaintes toucherent les Dieux,
Qui pour vne entiere con corde,
Firent marier l'autre iour
Le petit folâtre d'Amour
Auecque la misericorde.*

*O chere Amaranthe aymez-moy,
Puisque me donnant vostre foy,
Vous ne pouuez auoir de blâme:
Car c'est vn acte glorieux
D'auoir fait resoudre vne fame
A faire le vouloir des Dieux.*

LA LIBERTÉ

Des chams fait décrire à Siluandre les
contentemens d'un amour
rustique.

NE perçez plus mon cœur, ô vanitez serviles,
De vos soucis trenchans,
Éloigné de la Cour, ie m'éloigne des villes
Pour aprocher des chams.

Cet amour que i'y boy dedans l'œil de Siluie
M'est plus délicieux,
Que ce que Iupiter pour nous donner enuie
Dit qu'il boit dans les cieux.

(meure
Non, ces lieux où l'on dit que ce grand Dieu de-
N'ont point tant de plaisirs,
Puisqu'il a creu qu'aux champs la place estoit meil-
Pour flater ses desirs, (leure

On l'a veu dans les chams plusieurs fois se repaître
De quelque ébat nouveau,
Et chatoüiller ses sens sous la forme champêtre
D'un cigne ou d'un taureau.

*Pour le plaisir des chams si ce Dieu s'est fait beste,
Doit-on à cette fois
Dire que i'ay banni la raison de ma teste,
Me faisant vilageois.*

*Tant de dieux qui iadis portoient une houlette
Ont voulu m'obliger,
Bien que ie sois mortel, me donnant leur retraite,
De me faire berger.*

*O que i'aime les eaux, laissez-moy les riuages,
O beaux riuages vers:
Belle seine, beaux prez, petits monts, bois sauvages,
Le vous donne mes vers.*

*O vers qui m'échapez sur le bord de la Seine,
Allez, suiuez son cours,
Et dites aux Zephirs que ie vous fais sans peine,
Et non point sans amours.*

*J'aime tant vos fraischeurs, & j'aime tant vos
O prez, bois & zephirs, (ombres
Que ie feray le frais de vos moleffes sombres,
Tefmoins de mes plaisirs.*

*Zephirs, allez hâter; allez baiser Siluie,
Que si i'en suis jaloux,
C'est que ie ne peux pas, lors que i'en ay l'enuie,
La baiser comme vous.*

 STANCES.

Les objets d'une nouvelle beauté ré-
 ueillent icy les passions
 amoureuses.

A Nne, vous avez fait que l'amour est vaincœur
 D'une place que i'ay si long-tems deffenduë:
 Anne ie suis vaincu, i'auoy la glace au cœur;
 Mais ie trouue en vos yeux vn feu qui la fonduë.

Insensible à l'amour i'auois vn cœur de fer,
Mais ie trouue en vós yeux vn aimant qui l'attire:
Beaux yeux qui me brûlez, gardez de l'échauffer,
Car ie iure par vous qu'il n'est plus que de cire.

O bouche dont ie pren pour arrest les discours,
Que i'aime à te baiser : car ie voy que tu n'oses
Auecque ta douceur condamner les amours
Que mon ieune prin-tems porte à tes belles roses.

Si tu les condamnois, ie ne voudrois sinon
Qu'appeller au secours le nom de ma belle Anne:
Anne, dirois-ie alors, pensez à vostre nom,
Qui me fait espérer la douceur de la manne:

K ij

L'amour surprît violemment Siluandre
à mefme temps que la conseruation
des forests qu'il a deffous fa charge
l'obligeoit à demeurer au Pont de
l'Arche La fittuation de ce lieu qui s'é-
leue entre la riuere de Seine & la fo-
rest luy donna la matiere de ces vers.

S T A N C E S.

*Maintenant que l'amour, acheuant son deffein
De me rendre amoureux, a mis dedans mon
Et fa flamme & fa flèche: (sein
Seine n'aprochez plus si près de mon feiour,
Helas ie crain pour vous que le feu d'un amour
Trop chaut ne vous affeche.*

*Et vous cheres forests dont ie fuis trop prochain,
Pourrez-vous point trouuer quelque fatale main
Qui de moy vous recule:
Auecque mes foupirs i'exale tant de feux,
Que ie n'ose éuenter ce brasier amoureux
De peur qu'il ne vous brûle.*

*O Seine bien plutoſt aprochez-vous de moy,
 Puisque cette volage a mépriſé ma foy,
 Mon amour & mon ame:
 Apelez avec vous tous vos petits ruiſſeaux,
 Groſſiſſez voſtre cours, verſez ſur moy vos eaux,
 Pour éteindre ma flame.*

*Mais plutoſt, ô foreſts venez donner ſecours,
 Ne laiſſez pas noyer de ſi belles amours,
 Qu'une flame feconde
 Vous allume plutoſt, monſtrant à cette fois
 Que pour vn ſi beau feu vous fournirez de bois
 Juſqu'à la fin du monde.*



LE FANTOSME.

A Gabriele.



*Cher objet de ma douleur;
Gabriele, oyez le malheur
Qui m'a fuiuy la nuit passée:
Et puisqu'il ne plait pas aux cieux
Que vous l'ayez veu de vos yeux,
Voyez-lé de vostre pensée.*

*Ce n'est vn songe que i'ay veu,
Je n'étoy de sens depourueu,
Et de cette histoire palpable
Le discours n'est point fabuleux:
Car bien qu'il soit miraculeux,
Il n'en est pas moins veritable.*

*Mais maintenant que i'ay passé
Le mal dont i'esloy menacé,
Et que mon dessein me fait rire:
La crainte qui me vint saisir,
Est bien moindre que le plaisir
Que ie prens à vous la décrire.*

*Pressé d'un feu qui ne s'éteint,
Sur la minuit ie fu contraint
D'aller au secours de ma Belle:
Mais pour trouuer vn lieu si beau,
L'amour voulut que son flambeau
Fist l'office de ma chandelle.*

*On tua sa flame soudain,
Mon bras fut saisi d'une main,
Et la peur m'ayant clos la bouche,
Demy mort, & tout halletant,
L'on me remit en vn instant
Sur mon liç ainsi qu'une fouché.*

*L'amour, auant qu'il fut matin,
Chassant la peur de ce lutin
Dont mon ame estoit occupée:
Ayant r'apelé ma vigueur,
Remit l'assurance en mon cœur,
Et dedans la main mon espée.*

*O Gabriele, vos apas
Firent lors refoudre mes pas
A cette seconde sortie:
Mais me trouuant au mesme lieu,
Le recognu pour lors qu'un Dieu
Ou qu'un diable estoit ma partie.*

*Vn portrait se presente à moy,
 Qui me fit voir ie ne sçay quoy
 De si rare dans sa figure:
 Qu'alors ie creu que le pinceau
 Auoit sçeu peindre vn corps plus beau
 Que n'en peut former la nature.*

*Mais tandis que tant de beaux traits
 Par le pouuoir de leurs attraits
 Me persuadent qu'on l'adore:
 Vn peu de lueur me fit voir
 Que ce visage estoit plus noir
 Que ne feroit celui d'un more.*

*O visage qui m'as seduit,
 Puisque tu n'es beau que de nuit,
 Et que tu cherches les lieux sombres,
 Doy-ie pas iuger à ton teint
 Que sans doute Apelles t'a peint
 Depuis qu'il est parmy les ombres.*

*Tremblant de peur, à demy nu,
 J'estois à la fin paruenue
 Proche de la porte fatale,
 Quand vn esprit contre mon gré
 Me fit descendre le degré
 Et m'entraîna dans vostre sale.*

*Que vîtes-vous dedans ces lieux,
 Que me fit-on, dites mes yeux?
 Vous seuls ayant veu ces merueilles,
 Vous servirez à tout le moins,
 Par vostre raport de témoins
 A l'étonnement des aïeilles.*

*Vn petit bruit qui dura peu,
 Fut suiuy de l'éclat d'un feu,
 Qui m'ayant donné de la veüe
 Par l'office de ses clartez,
 Me fit paroître les beautez
 D'une deesse toute nuë.*

*Son teint en blancheur sans pareil,
 Vn peu coloré de vermeil,
 Me fit iuger entr'autres choses
 Que la neige du lis viendrait
 Faire un meslange en cet endroit
 Avec l'écarlate des roses.*

*Elle rougit en me voyant,
 Et par apres se souriant,
 Son beau sein reprochoit pour elle,
 Avec des amoureux dédains,
 A la paresse de mes mains,
 Le fruit d'une fraise iumelle.*

*En regardant cette Cypris,
Le fer tomba que j'avois pris:
Qu'eussay-ie fait voyant ces charmes
Qui me decouvroient un trésor,
Où rien n'éclatoit que de l'or
Qui m'ostoit le fer de mes armes.*

*Mon ame, il n'appartient qu'aux dieux,
De résister à ces beaux yeux
Qui vous ont doucement trompée:
Et puisque vos efforts sont vains,
Souffrez que lui donnant les mains
Je laisse à ses pieds mon espée,*

*Surpris d'un tel étonnement,
La peur m'ôta le jugement,
Et quoy que la force m'inspire,
Cet accident me résolut
De trouver un port de salut
Pour me tirer de ce martire.*

*Ne recherchez plus le sujet
Qui m'éloigna de cet objet:
Ma plume doucement contrainte
Ecrit icy qu'en vérité,
Si rien n'égalloit sa beauté,
Rien aussi n'égalloit ma crainte.*

*Mais ie ne ſçay comme il ſe fit,
Que ie me trouuay ſur mon lit,
Où le deffaut de mon courage,
Me ſit ſentir vn tel effort,
Que bien que ie fuſſe à Bon port
Ie craignois encor le naufrage.*



En mil six cens dix-neuf, lors que le grand Conseil estoit à Orleans, vne ieune Damoiselle de Paris gaigna mes premieres affections, & me fit perdre mes dernieres estudes. Mais malgré tous les obstacles, l'amour me persuada qu'estant le maistre des dieux ie ne deuoy craindre la resistance des hommes.

S O N N E T S.

Pour Helene.

N'Oposez à l'amour qui maintenant me presse,
Le defect de mon âge ou de ma liberté,
L'amour est vn enfant, il aime la ieunesse,
L'amour est vn dieu libre, il suit sa volonté.

Me croyez-vous faillir aimant vne maistresse,
L'homme ne peut faillir qui suit la deité:
Que sert-il d'aporter du plomb à ma vitesse,
Si i'ay les mouuemens d'une diuinité?

(mes:

Amour, pour vaincre tout ie ne veux que tes ar-
Mais pour vaincre ma belle il ne faut que mes larmes:
Que si les plus grãds biës suiuent les plus grãds maux,

Ne doy-ie pas souffrir vn Ilion de peine,
Et ne regretter point le temps de mes trauaux
Si ie veux meriter la conquête d'Helene.

Le retour d'Helene à Paris.

LE iour que m'aportoît le ciel de ta preſence,
Se va donc éclipſer par vn depart ſi prompt,
Qu'il dérobe à mes yeux les aſtres de ton front
Par l'enuieufe nuit d'une fâcheuſe abſence.

Tu pars & ie demeure, & pour ma recompenſe
Tu me laiffes vn mal qui n'a point de ſecond,
Qui met la langue aux yeux, qui d'un torrêt ſecond
Font vn fleuve de pleurs d'un fleuve d'eloquence.

Ma belle c'en eſt fait, tu changes de ſejour:
Mais changeant de pays, ne change point l'amour
Que tu m'as dit porter au ſerviteur d'Helene.

Si le Loire a ſouffert nos brafiers amoureux,
Cruelle, voudrois-tu pour éteindre leurs feux,
Aller prendre de l'eau dans le fleuve de Seine?

A la mesme.

H*Elene, de mon mal vnique allegement,
Helene, bel objet apres lequel i'aspire,
Helene, doux sujet pour lequel ie soupire,
Helene mon plaisir, Helene mon tourment.*

*Helene, hélas ! Helene, y pensant seulement,
Je demeure sans voix quand ie veux vous le dire:
Quand ma main prend ma plume, afin de vous l'é-
crire,
Par trop de promptitude, elle est sans mouuement.*

*J'écriray toutesfois, indomté de courage,
Que pour vostre sujet, adorable visage,
Tous les obstacles sont sujets de mon mépris.*

*Vous cacher, me bannir, c'est bien perdre sa peine,
Pourquoy ne peux-ie pas estre vn second Paris,
Si le ciel vous fait estre vne seconde Helene?*

Autre sur le même sujet.

*L'Amour de mes penfers, comme de son pinceau,
Vous peint à mon esprit, si ie clos ma paupiere
Ie vous vois en dormant, si ie suis sans lumiere,
Pour m'éclairer de nuit vous estes mon flambeau.*

*Si ie suis sur la terre, ou si ie suis sur l'eau,
Vous me suivez sur terre, & dessus la riuere:
Car ie vous voy toujours & deuant & derriere,
La croupe du cheual, la poupe du bateau.*

*Encor que de mon corps le vostre soit absent,
A mon esprit toujours vostre corps est present:
Conceuez-vous cela ma diuine maîtresse.*

*Si penetrer les corps par son agilité
Est la propre action de la diuinité,
L'amour m'avoit bien dit que vous estiez deesse.*

En faueur de Ieanne, &c.

S T A N C E S.

I'Ay trop long-temps rêué dessus ce beau visage,
Pour ne confesser pas que i'en aime l'objet:
Et si Ieanne me dit que ie ne suis pas sage,
Aussi-tôt ie diray qu'elle en est le sujet.

L'objet de ses beautez dont mon esprit s'enflame,
M'assiege tellement qu'il me fuit en tous lieux,
Et mes yeux l'ont porté tant de fois en mon ame,
Que mon ame tousiours le raporte à mes yeux.

Scachant la liberté que i'ay d'être avec elle,
D'entendre ses discours & de voir ses apas,
Le iugement de ceux qui la verroient si belle,
Condamneroient le mien si ie ne l'aimoy pas.

Ie l'aime, & toutesfois par cet amour i'auouë
Quelles sont ses beautez, & quel est mon defect:
Car la nommant parfaite, alors que ie la louë,
Ie dy tout, & pourtant i'en dy moins qu'il ne faut.

Tant

*Tant de difficultez que mon amour se forge,
Ne peuuent trauerfer l'effet de mon deſſein:
Car de peur de gêter la neige de ſa gorge,
Le renferme auſſi-tôt le feu dedans mon ſein:*

*— Ieanne, puisqu'en tes yeux vne flame innocente,
Pour me brûler la nuit s'allume tous les iours:
Ma plume aux meſmes yeux auiourd'huy represête
Les traits de ton viſage & ceux de mes amours.*

S O N G E.

C Et Hyuer en dormant ie songe que ma flore,
Voulant recôpenfer mes peines & mes pleurs,
Me caresse, me baise, & me promet encore
De me garder le fruit de ses premieres fleurs.

*Ainsi durant la nuit se leue mon aurore,
Afin de m'assurer que les destins meilleurs
Dans cette vision mettoient vn elebore,
Qui purgeant mon esprit guarissoit mes douleurs.*

*Mais tandis que ma main à l'arrester s'emploie,
Ce corps subtil s'écoule, & moy dans cet effort
Je m'éueille, en criant, ô cause de ma ioye,*

*Sommeil, l'on vous a creu le frere de la mort,
Mais puisque vos faueurs m'ont fait baiser Siluie,
Je vous croy bien plustost le pere de ma vie.*

La Maîtresse de Siluandre l'ayant obligé d'une bague d'or, dans le chaton de laquelle estoit une turquoise, il luy fait ce remerciement ou plutoſt ce reproche.

*Voyant les maux que i'ay ſouffers
Deſſous la rigueur de vos fers,
Œauante en l'art de mignardiſe,
Afin d'en adoucir le poix,
Vous venez flatter ma franchise,
En donnant de l'or à mes doigts.*

*Soyez, ſoyez plutoſt auare,
Ne vous montrez plus ſi barbare;
Je voy bien qu'à la verité
Voſtre humeur n'eſtant plus françoise,
Prend du Croiſſant la qualité,
Pour me donner une turquoise.*



LE MELANCOLIQUE.

Siluandre trouue du diuertissement à la
meditation de la voix de sa
Maîtresse.

STANCES.

Q Vous dont les attraits ont esté si puissans,
Que mon esprit forcé de deffendre mes
A receu des atteintes: (sens
Excusez si ie parle icy de mon tourment,
Souffrant ie ne peux pas auoir du sentiment,
Et n'auoir pas de plaintes.

Ou pleurez ou m'aimez, estant sans amitié,
Rendez-moy pour le moins les marques de pitié
Qu'ont les plus belles ames:
Et sans me tourmenter d'un supplice nouveau,
Ne me refusez pas de me donner de l'eau,
Me refusant vos flames,

*Que si vous me iugez indigne de vos pleurs,
 Dites-lé pour le moins, pour flatter mes douleurs,
 Dans le mal qui me touche:
 Hélas ! parlez à moy, si vous ne voulez pas
 Que i'emprunte vos yeux pour pleurer mon trépas,
 Prêtez-moy vostre bouche.*

*Cette diuine bouche a des propos si doux,
 Que soit que mon offence apelle son courroux,
 Ou qu'elle me console:
 Mon esprit se ressent tellement allegé,
 Qu'il veut encor faillir, qu'il veut estre affligé
 Pour ouyr sa parole.*

(gars,

*Quoy vous parlez des yeux, & leurs puissans re-
 Me iettent dans le cœur & des traits & des dars,
 Dont la rigueur me tuë:
 Beaux yeux que i'aime tant, auez-vous le pouuoir
 Qu'on donne aux basilics, que l'homme ne peut voir
 Sans mourir de leur veüë.*

(pens,

*Pardonnez moy, beaux yeux, humble ie me re-
 Alors que ie compare au venin des serpens
 Vostre feu qui m'éclaire:
 Vous estes bien plustost des astres, mais les dieux
 Ont tort de vous loger, pour luire dans les cieux,
 Avec le sagitaire.*

*Au pouuoir de vos yeux vous adioûtez encor,
De vos cheueux frîsez les tresses qui sont d'or,
Dont la puissance est telle:
Que ie ne peux trouuer d'assez forte raison
Qui deffende aux captifs d'entrer à la prison
Où la chaine est si belle.*

*Non, ie n'estime pas que la captiuité
D'un ioug si gracieux contre ma liberté
Me donna de la peine:
Car pour m'oster du cœur tout mescontentement,
Je demande aussi-tost d'entendre seulement
La voix de Madeleine.*

*O voix qui me charmez par vos enchantemens,
Et qui coulez aux cœurs tant de contentemens,
Le tairay vos loüanges:
Puis qu'un mortel ne peut loüer sans vanité
L'incomparable voix d'une diuinité
Qu'avec la voix des Anges.*

*Anges mignons du ciel, Anges à cette fois,
Prêtez-moy vostre esprit, prêtez-moy vostre voix,
Pour loüer ma deesse:
Anges excusez-moy, car ie me suis mespris,
Vous n'avez plus de voix, vous n'avez plus d'esprits
Qu'au corps de ma maîtresse.*



DISCRETION.

Vous avez menti ma memoire,
 Je n'en fu i jamais possesseur,
 I jamais Philis ne m'a fait boire
 Ce que l'amour a de douceur.

*Ma Philis, vous ay-ie baisée,
 Ne m'en faites point souuenir:
 Car ie commande à ma pensée
 De ne m'en pas entretenir.*

*O solitude ma fidelle,
 Si ie vous ay parlé i jamais
 Que ie suis le cœur de ma belle,
 Dites-lé, ie vous le permets.*

*Philis, demandez aux campagnes,
 Aux humbles valons, aux costeaux,
 A ses orgueilleuses montagnes,
 A ses forests, à ses ruisseaux.*

*Ce sont là tous mes secretares:
 Mais ie peux vrayment vous iurer,
 Qu'ils ne sçauent pas les affaires
 Que ie veux moy-mesme ignorer.*

L iij

*Et toutesfois ie vien d'apprendre
Que vous m'apellex indiscret,
Et que vous dites que Siluandre
Ignore les loix du secret.*

*Nous n'auons eu pour témoignage
De nos saints & chastes amours,
Que les buissons de ces bocages
Où les eaux amusent leurs cours.*

*Si nos amours sont décelées,
Ces eaux l'ont dit à leurs poissons,
Ou quelque oyseau de ces vallées
La peut-estre appris des buissons.*

*Cette eau ne peut souffrir l'iniure
Qu'on luy fait à cause de vous;
Oyez-vous pas qu'elle en murmure,
Et qu'elle en parle à ses cailloux?*

*Les oyseaux sont de la partie,
Car ils défendent les buissons,
Disant à l'eau pour repartie,
Que les maquereaux sont poissons.*

*Cessez de me blâmer, ma belle;
Car le ciel marri de mes maux,
Pour accorder nostre querelle,
Fait disputer les animaux.*



SILVANDRE

SE PROMENANT DANS

les forests, s'entretient avec l'Echo,
de ses Amours.



*Veugles passions, desespoirs furieux,
Qui peut m'oster l'objet, qui m'assiege
les yeux, (de mon ame:
Et qui fait de mes yeux les bourreaux
Qui peut de mes brasiers faire mourir la flame,
Qui peut contre vn tiran m'exempter de sa loy?
Et parmy les frayeurs qui peut m'oster démay?
Echo. Moy.*

*Toy qui parles en l'air, & qui ne veux paroistre,
Si i'ignore mon mal, le pourrois-tu connoistre?
Mon mal blesse mon cœur, & mō cœur s'en nourrit;
Vn enfant me tourmente, vne femme s'en rit:
Qui pourroit m'allegier dedans cette torture,
Que me conseille-tu dans le mal que i'endure?
Echo. Dure.*

*Durer dedans les feux, durer dans le foucy;
 Je ne peux sans mourir, ie ne peux viure ainsi.*

Echo.

Si.

*Si, mais comment cela, dy-moy que faut-il faire,
 Pour durer dans le mal d'un tourment volontaire?*

Echo.

Taire.

*Quoy se taire & souffrir? comment, ne faut-il pas
 Accuser la cruelle, & blasmer ces appas?*

Echo.

Pas.

*Mais que me sert cela d'endurer dauantage,
 Qui me fera iouyr de cet humeur volage?*

Echo.

L'âge.

*L'âge, que veux-tu dire, elle a plus de vingt ans,
 Est-il pas la saison d'auoir ce que i'attens?*

Echo.

Temps.

*Que faut-il faire encor, afin que ma constance,
 Apres vn si long-tems, ne soit sans récompence?*

Echo.

Pense.

*Je pense à luy vouloir tout le bien que ie peux,
 Je pense à l'agrandir à l'égal de mes vœux:
 Je pense que mes vers, la rendant sans exemple,
 Contraindront nos neveux à luy bâtir un temple:
 Tant & tant de pensers feront-ils superflus,
 Peut-elle auoir de moy quelque chose de plus?*

Echo.

Plus.

*De plus, hé qu'ay-ie encor, ta responce m'entame
 D'un piquant aiguillon le plus profond de l'ame?*

Echo.

L'ame.

*Mon ame reste encor, ne faut-il plus sinon
 Que presenter mon cœur à l'honneur de son nom?*

Echo.

Non.

*De cet amour naissant l'union mutuelle,
 Doit en dépit du temps demeurer immortelle.*

Echo.

Telle.

*Mais qu'aymay-ie premier, son bel œil ou samain,
 Qui me fit amoureux la voyant sans dessein?*

Echo.

Sein.

*L'amour avec ses traits, d'une telle victoire,
 Est donc le redeuable à ce beau sein d'yuoire.*

Echo.

Voire.

*Elle a ie ne sçay quoy qui n'a point de pareil,
Et qui peut égaller la clarté du soleil.*

Echo.

L'œil.

*Comment la faut-il voir, afin d'auoir la veuë
D'une telle beauté qui ne m'est pas connue?*

Echo.

Nuë.

*Quel temps faut-il choisir pour auoir ce deduit,
A qui le iour fait tort & la chandelle nuit?*

Echo.

Nuit.

*De qui peux-ie obtenir la faueur que i'apelle,
Ce que peut obtenir vn seruiteur fidelle?*

Echo.

D'elle.

*A la fin quel seray-ie, alors que les bons dieux
Me permettront ce bien dont i'estois enuieux?*

Echo.

Vieux.

*Mais enfin que feray-ie, afin que la pariure
Ne me face vieillir avecque cette iniure?*

Echo.

Iure.

*-Ie iure que ie l'aime, & si tous mes tourmens
Ne trouuent point de fin apres tant de sermens.*

Echo.

Mens.

*Que ie mente, perfide, & cōmette vn blasphème,
En iurant que ie l'aime autant comme moy-même;
Ie l'aime & ie le iure. Hé quoy, nommeras-tu?
Et iurer & mentir, vn acte de vertu;
Trouue plutost le nom du deuot sacrifice,
Qui m'a fait immoler mon cœur à son seruice.*

Echo.

Vice.

*Vn vice, mon amour, c'est bien n'estimer point
Pour parfaite vertu cette ardeur qui m'époint.*

Echo.

Point.

*Répon-moy, que seray-ie, ayant quitté l'vsage
D'adorer les beaux traits de ce diuin visage?*

Echo:

Sage.

*Mais que seray-ie, ayant vn iour entre mes bras
L'obiet de mes plaisirs & de tout mon soulas?*

Echo.

Las.

*Ouy, lassé de plaisir; mais que peut-on se faire,
En possédant le bien que posséder i'espere?*

Echo.

Pere.

*Le seray-ie bien-tost? i'estois éuanouy,
Tu m'as resuscité, ce nom m'a réiouy.*

Echo.

Ouy.

*Que deviendra ma belle, après que mon martyre
M'aura fait possesseur de ce bien ou i'aspire?*

Echo. Pire.

*O bons dieux, quels seront les plaisirs de mes iours,
Si ma belle me veut dénier son secours?*

Echo. Cours.

*Je ne sçay qui me trouble escriuant ce langage,
Qui m'oste la raison, l'esprit & le courage?*

Echo. Rage.

*Comment, cette fureur, autresfois mon mespris,
Me possède à present où sont tous mes esprits.*

Echo. Pris.

*Mais pour deuenir sage, ayant vne maîtresse,
Ne dois-je pas l'aimer, ou bien l'aimer sans cesse?*

Echo. Cesse.

*Que donc mon amour cesse, ô conseils de rocher,
Je m'eslonne comment l'amour peut te toucher?
Non, tu n'aimas iamais, ce n'estoit qu'une fable,
De dire qu'à l'Echo Narcisse estoit aimable?
Babillarde tay-toy, maudit qui te trouua,
Car qui s'arrête à toy iamais il n'acheua.*

Echo. Va.

POVR PHILIS.

LE MIRACLE
D'AMOUR.

LE MIRACLE D'AMOUR.

B Abilone a vāté ses murailles de brique,
Rhode a fait renommer son colosse or-
gueilleux, (sourcilleux,
Et l'Egipe a fait cas des sommets
D'une masse de pierre admirable en fabrique.

*Epheſe aimoit ſon temple ainſi qu'une relique,
Semiramis auoit des iardins merueilleux,
Le tombeau de Mauſole eſtoit miraculeux,
Et ne luy cedoit pas Iupiter olympique.*

*Les anciens ont dit merueilles en leurs vers,
Des miracles premiers qu'on vit en l'univers:
Mais moy i'ay pour sujet la merueille seconde.*

*O ma Philis, alors que ie décry vos yeux,
Celebre qui voudra sept miracles du monde,
Je reserue à ma plume vn miracle des cieux.*

M

L'*On se trompe, anciens, d'écrire qu'en vostre*
âge (beaux:
L'amour n'auoit point d'yeux, il en auoit deux
Mais vous n'auex pas veu ces celestes flambeaux,
Desquels depuis vint ans il a perdu l'vsage:

*Amoureux, aprenez comment ce dieu volage
Voulut perdre le feu de ces astres gemeaux:
Ne blâmez mes discours pour estre trop nouueaux,
Philis a de mes vers le viuant témoignage.*

*Lors que Philis nâquit, pour l'orner de beauté,
Chaque Dieu d'un rayon de sa diuinité,
Fauorisa le point de sa belle naissance.*

*Mais voulant surpasser l'effort de leur puissance,
Pour luy faire vn present, Cupidon aima mieux
En deuenir aueugle, & luy donner ses yeux.*

S O N N E T.

Beaux yeux où lûisez-vous, mes soleils que i'a-
dore,
Sans vous, pour moy le iour n'a rien qu'obscurité:
Beaux cheueux prenez-vous vne autre liberté,
Cependant que captif vous me tenez encore.

Beau visage, plus beau que celuy de l'aurore,
Le desirable obiet de ma felicité:
Bel esprit, qu'un rayon de la diuinité,
Fait que l'homme l'admire & que l'Ange l'honore.

Amoureux entretiens, agreables discours,
Beautez, charmes, apas, mignardises, amours:
O Philis mon fouhait, ô Philis mon enuie.

Philis belle d'esprit, Philis belle de corps,
Presence de Philis si i'ay par vous la vie,
Absence de Philis i'ay pour vous mille morts.

S O N N E T.

O Nuit pour mes ennuis tant seulement seconde,
Pourquoy n'aportez-vous la fin à mes tra-
uaux?

*Serez-vous plus qu'à moy fauorable aux cheuaux?
Repos, seray-ie seul sans repos en ce monde?*

*Sommeil, dans les longueurs de cette nuit pro-
fonde,
Pourquoy réueillés-vous mon amour & mes maux?
Quand vous flattez les yeux de tous les animaux,
Aux peines que ie souffre aucun ne me seconde.*

*Sommeil, retirez-vous, vous nuisez à mes yeux,
Le froid de vos pauots assoupiroit mes feux:
Allez sommeil, allez, laissez venir l'aurore.*

*Car puisque les proces m'ocupent tout le iour,
Si cependant la nuit ie reposois encore,
Je n'aurois point de temps pour penser à l'amour.*

SONNET.

I *E disoy l'autre iour ma peine & ma tristesse
Sur le bord sablonneux d'un ruisseau, dont le
cours
Murmurant, s'accordoit au langoureux discours
Que ie faisois assis proche de ma maîtresse.*

*L'occasion lui fit trouver vne finesse;
Siluandre (me dit-elle) objet de mes amours,
Afin de t'assurer que j'aimeray toujours,
Ma main dessus cette eau t'en signe la promesse.*

*Je creu tout aussi-tost que ces diuins sermens,
Commençant mon bonheur, finiroient mes tour-
mens,
Et qu'enfin ie serois le plus heureux du monde.*

*Mais, ô pauvre innocent, de quoy faisois-ie cas,
Estant dessus le sable elle escriuoit sur l'onde,
Afin que ses sermens ne l'obligeassent pas.*

S O N N E T.

*L'Inhumaine Philis m'auoit mis en colere,
Voyant que mes douleurs ne la pouuoïët toucher,
Quand ie priay l'amour qu'il luy pleût de chercher
Vn remede qui peût adoucir ma misere.*

*Montre-moy (me dit-il) cette ame trop austere,
Vn trait si penetrant ie luy veux décocher,
Que ie la perçeray fut-elle de rocher,
Et luy feray sentir combien ie suis seuer.*

*En fin ie luy fis voir les roses & les lis,
Qui se faisoient l'amour sur le teint de Philis:
Mais à peine vit-il vne chose si belle,*

*Que sa fleche aussi-tôt de ses mains écoula:
C'est ma mere (dit-il) que tu me monstres-là,
Temeraire, veux-tu que ie tire contre elle?*

SONNET.

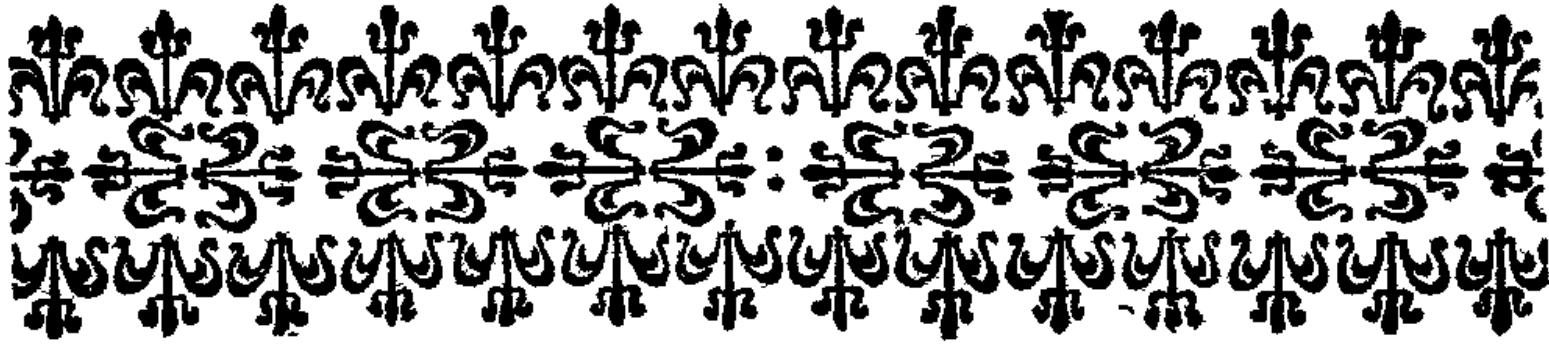
*E*t la mer & l'amour ont l'amer pour partage,
 Et la mer est amere, & l'amour est amer,
 L'on s'abyme en l'amour aussi bien qu'en la mer,
 Car la mer & l'amour ne sont point sans orage.

*Celuy qui craint les eaux qu'il demeure au riuage,
 Celuy qui craint les maux qu'on souffre pour aimer,
 Qu'il ne se laisse pas à l'amour enflamer,
 Et tous deux ils seront sans hazard de naufrage.*

*La mere de l'amour eut la mer pour berceau,
 Le feu sort de l'amour, sa mere sort de l'eau,
 Mais l'eau contre ce feu ne peut fournir des armes.*

*Si l'eau pouuoit éteindre vn brasier amoureux,
 Ton amour qui me brûle est si fort douloureux,
 Que i'eusse éteint son feu de la mer de mes larmes.*

LA COLERE
DE SILVANDRE
CONTRE LES SOTISES
DU MONDE.



A MONSIEUR
LE PRÉSIDENT
DE BERNIERES.

SATYRE.



*Soleil par qui nous voyons,
Dont le flambeau pour nous s'allume,
Prête-moy l'un de tes rayons,
Afin de me servir de plume:*

*Donne le iour par le secours
De ta lumière à ce discours,
Et lors il me sera possible
De peindre icy la verité,
Et de la rendre autant visible
Comme est visible ta clarté.*

*Le pouuoir du Tyran d'Athenes,
Et la contrainte de ses loix,
Ne peuuent défendre la voix
A la langue de Demosthenes:
Ce cœur inébranlable est tel,*

*Que l'effet d'un poison mortel
Ne l'étonne alors qu'il le touche,
Quand malgré la captivité
La mort void sortir de sa bouche
Et la vie & la verité.*

*S'il falloit que de cette sorte
Le discours nous fut défendu,
Nos courages n'ont pas perdu
La clef d'une pareille porte:
Monstrons, monstrons à l'univers,
Par la liberté de nos vers,
Que nos plumes ont un office
Que le temps n'a point abatu,
C'est de donner le blame au vice,
Et la louange à la vertu.*

*Tu m'échapes, ô patience,
Quand ie voy le front d'un réueur,
Qui dit qu'au prix de son labeur
Le ciel a vandu la science:
O foibles esprits dépendans
De la noire humeur des pedans,
Apprenez de cette lecture
Que vous vous travaillez en vain,
Lors qu'en dépit de la nature,
Le seul art vous prête sa main.*

Vne feuer · solitude

*Ne lime point ce que i'escris,
 Je ne peux battre mes esprits
 Dessus l'enclume de l'étude:
 Tant de liures & d'instrumens
 Qui rabotent nos iugemens,
 Dans la boutique des écholes,
 Nous font cognoistre à nos despens,
 En voulant former nos paroles,
 Que l'on y difforme nos sens.*

*Pedans, ie fais vn sacrifice
 De vos verges & de vos noms,
 Et de vos bonnets aux asnonns,
 Pour immoler vostre artifice
 A la puissante deité
 De mon naturel irrité:
 Je veux, ie veux à vostre honte,
 Deuant les yeux de l'vniuers,
 Que quelque bon esprit confronte
 Vos escrits avecque nos vers.*

*Ignorans que la bile enfume,
 D'un gros sang tellement noirci,
 Qu'on void aussi-tôt obscurci,
 Tout ce que touche vostre plume:
 Pedans, ie vous coniure tous,*

*Puisqu'on doit châtier les fous
 Qui gâtent le papier de France,
 A renoncer presentement
 De mettre au iour vostre ignorance
 Pour éviter le châtiment.*

*Mais ne craignez point de me lire,
 Vos deffauts seroient trop heureux,
 Si quand ie me fasche contre eux,
 Pour vous ie deuenoy satyre:
 Dites que l'art donne les mains
 A des naturels plus qu'humains,
 Et qu'il ne peut avec ses veilles,
 Par la plume, faire monter
 Si haut les aîles des corneilles
 Que des oyseaux de Iupiter.*

*Puis qu'une douce humeur m'apointe
 Avecque mes plus grands riuaux,
 Mon éperon pour les cheuaux
 Seulement aura de la pointe:
 Quand les fauoris d'Apollon
 Ont dans leur plume vn aiguillon
 Qui picque & blesse les oreilles,
 Qu'on flatte ses mignons du ciel,
 Alors ils feront des abeilles
 Qui ne donneront que du miel.*

*C'est contre vous, ame tortuë,
 Qui voulez détourner le sens
 De mes vers les plus innocens,
 Que ma colere s'euertuë:
 Contre vous ma plume de fer
 Empruntera dedans l'enfer
 Des traits tellement effroyables,
 Qu'ils feront auoüer à tous,
 Qu'on pourra trouuer de beaux diables,
 S'ils sont comparez avec vous.*

*Vous qui, commettant des offences,
 Recherchez les lieux plus cachez,
 Estimez-vous qu'à vos pechez
 Ces voiles seruent de défences:
 Que si l'effort de nos esprits,
 Par les sciences a compris
 Ce qui fait rouler le tonnerre,
 Et les autres secrets des cieux,
 Pensez vous pouuoir sur la terre
 Cacher quelque chose à nos yeux.*

*Non non, n'irritez point nos veines
 Flattez les plutost, ignorans,
 Et craignez au moins nos torrens,
 Si vous n'aimez pas nos fontaines:
 Mais vous qui chérissiez l'honneur,*

*Beaux esprits, cherchez le bon-heur
D'auoir ces pinceaux fauorables,
Qui par nostre dexterité
Peuent mesme vêtir les fables
Des couleurs de la verité.*

*O CHARLES, de qui le genie
S'est rendu le maistre du mien,
Si quelque meilleur entretien
Vostre loisir ne me dénie,
Voyez dans ces derniers portraits
La gentilleffe de mes traits,
Ou des choses que i'ay dépeintes,
La delicate obscurité,
Avec les ombres de mes feintes,
Met au iour cette verité.*

*Nains d'esprit, petites ceruelles,
Ne soyez point si curieux
Que de vouloir ietter les yeux
Dessus des images si belles:
CHARLES, seul objet de mes vœux,
C'est à vous, esprit vigoureux,
Cà qui s'adressent ces figures:
Car ie quitteroy les pinceaux,
Si pour regarder mes peintures
Vn autre en tiroit les rideaux.*

L'INNO-

L'INNOCENCE D'AMOUR.

SONNET.

T*V me dis que l'amour est toujours en enfance,
Qu'il se plaît, comme enfant, à mille petits
jeux,
Et s'il blesse quelqu'un se ioüant de ses feux,
Que le mal qu'il luy fait vient de son ignorance.*

*Qu'aveugle est cet archer qui n'a pas connoissance
Où frapperont ses traits qui sont si dangereux:
Et si pour son sujet quelqu'un est malheureux,
Tu m'assures que c'est vne pure innocence.*

*S'il est vray que l'amour ne t'est pas inconnu,
Qu'il est un imbecile, & qu'il va toujours nu,
Innocent, dépoüillé de malice & de ruse:*

*N'ay-ie point de raison, quand le mal que ie sens
Me fait dire, qu'Herode auroit eu quelque excuse,
S'il eut tué l'amour avec les Innocens.*



= LE MISOGINE.

L'*Amour durant mon premier âge,
Avec les fers du mariage,
Lioit mon corps & ma raison:
Mais à present ma femme est morte,
Et i'ay la clef de cette porte
Qui me retenoit en prison.*

*Tous mes soins s'en vont en fumées,
Avec ces torches allumées,
Quand au tombeau ie la conduy:
I'ay donc raison si ie celebre,
Au lieu d'une oraison funebre,
Vn chant de triomphe auiourd'huy.*

*La bien-seance, en sa memoire,
Me fait porter la couleur noire:
Mais ie vous diray nettement,
Que c'est pour ne rompre la mode,
Et que ce dueil ne m'incommode,
Ne passant point le vêtement.*

*Bien vite avec cet equipage
 Je dresse aux enfers vn voyage,
 Pour dire à ce vieux nautonnier
 Qu'il passe tost sa vaine idole,
 Et que ie donne vne pistole
 Pour ma femme, au lieu d'un denier.*

*J'ay le dessein dans ma pensée,
 Alors qu'elle sera passée,
 De faire ma plainte à Pluton,
 Qu'un diable pour me rendre infame,
 Dessous la forme d'une fame,
 Me fit épouser Aleçon.*

*Je diray qu'au lieu de Cerbere
 Il peut enchaîner ma Megere,
 Estant assuré que sa voix,
 Encor qu'elle n'ait qu'une teste,
 Fait plus de bruit que cette beste
 Laquelle en a iusques à trois.*

*Ainsi ie veux faire trophée
 D'aller aux enfers comme Orphée:
 Mais si ce sot veut séjourner,
 Afin que sa femme reuienne,
 J'y descens afin que la mienne
 N'en puisse iamais retourner.*

LA DIGNITÉ
Des vendeurs de lanternes & de
cornets d'écritoire.

*V*endeurs de cornets d'écritoire,
Et tous vous autres lanterniers,
Sçachez à quel degré de gloire
Monte l'honneur de vos métiers.

*Par la ville ie vien d'apprendre
De l'un de mes plus confidens,
Qu'on trouue des cornes à vendre
A la maison des Presidens.*

*Vostre honneur n'aura plus de bornes
Qu'on plaide contre vous ailleurs,
Car ceux qui trauaillent aux cornes
Ont par trop d'accez chez Messieurs.*

Consolation sur la mort du Perroquet
de Mademoiselle D.&c.

N *E pleurez plus pour vostre perroquet,
Puis qu'il est mort vos pleurs sont inutiles,
La pauvre beste a laissé son caquet
Par testament à l'une de vos filles.*

EPIGRAMME.

M *On honneur qu'ay-ie fait, au lieu d'estre loué,
Tu ne sers maintenant que de fable à la ville,
Comment se feroit-il que n'ayant point joué,
Je peusse avoir perdu la qualité de fille.*

*Que si dans mon malheur aucun ne me défend,
Je diray toutefois que ma faute est legere,
Je pers le nom de fille en croyant vn enfant,
Lequel par ses conseils m'a fait deuenir mere.*

LA ROBE ROUGE.

A la Noblesse.

*P*Etite Noblesse on vous flatte,
Quand pour vous vêtir lestement,
L'on dit que la seule écarlate
Vous doit servir de vêtement.

Que si vos genereux courages,
Dans l'éclat de cette couleur,
Ont mis quelque'un des avantages
Que l'on doit à vostre valeur.

Il ne faut pas qu'on degenerate
Changeant un vêtement si beau,
Mais si la robe en est trop chere,
N'en achetez que le manteau.

L'ESPERANCE.

A Clarice.

S I l'esper d'un iour fauorable,
Peut nourrir vn plus miserable
Que ne pourroient peindre mes vers,
Me doit-on blâmer d'ignorance,
Lors que i'ay dit que l'univers
A pour nourrice l'esperance.

*Afin de rendre indubité
L'essay de cette verité,
Puisque d'estre femme, Clarice
Espere depuis si long tems,
Pierre, mettez hors de nourrice
Cette fille de cinquante ans.*

N iij

EPIGRAMME.

*L*E croirez-vous races futures,
Qu'un maçon, un simple artisan,
A plus mangé de confitures
Que le plus friant Courtisan.

*Je ne sçay si le sucre & l'ambre
Ne l'ont point trompé quelquefois:
Mais ie sçay bien qu'un pot de chambre
Avoit pour luy confit des nois.*

EPIGRAMME.

*D*E nostre forgeron qui cloche
La femme est un autre Cypris,
Et sans doute il y sera pris,
S'il faut que ce soldat l'aproche,
Car l'almanach dit pour certain
Que ce Mars le fera vulcain.



Sur la dispute qu'eut Siluandre contre
vn ieune Secretaire grandement
gourmand, pour vne
pomme.

V N ieune sot de Secretaire,
L'excrement de quelque Notaire,
Ou le batard d'un escriuain;
Ne merite pas cette gloire
Que pour punir son écritoire
Je mette la plume à la main.

Son gentil habit du Dimanche,
Sa chemise & sa fraise blanche,
Son beau caſtor & son cordon,
Craignant que l'ancre ne les touche,
Recherchent par tout vne bouche,
Afin d'implorer leur pardon.

C'est par raison & par contrainte,
Que pour combattre pour leur plainte
Ils cherchent vn autre ſoldat:
Vrayment ils auroient bel attendre
Qu'il euſt des mains pour les défendre,
Puis qu'il les a touſiours au plat.

*Sans attente de repartie,
Vn homme se rend sa partie,
Puisqu'il ne peut se reuanger:
Cette bouche de secretaire
Ne discourut iamais d'affaire,
S'employant tousiours à manger.*

*Quoy que promette sa casaque,
Le ne redoute point l'attaque
Où se prepare ce gourmand:
Que s'il estoit vn habile homme,
Jugerøit-il pas que la pomme
Sera du costé du Normand,*

EPIGRAMME.

Q Vand l'yurongne Martin fut vieux,
Le Medecin qui le conseille,
Luy dit vn remede à l'aureille
Pour guerir le mal de ses yeux.

*Mon pauvre compere Martin,
Ta maladie m'est connuë,
Tu n'auras plus tantost de veuë
Si tu bois encore du vin.*

*Lors Martin fermant ses paupieres,
Adieu, dit-il, adieu lumieres,
Le bon Martin n'a que trop veu,
Et n'a pas encore assez beu.*

*Aueugle, ie feray connoistre
Cette veritable leçon,
Qu'il n'importe pour la fenestre,
Pourueu qu'on sauue la maison.*

E P I T A P H É.

*CY gift l'adonis d'Ethiope,
Vn ange beau comme vn Esope,
Le ganimede de Pluton,
Et le maquereau d'Alecton,
Qui n'eut iamais autre poupine
A ses coslez que Proserpine.*

*Cy gift, mais non icy gira,
Il est viuant, mais il mourra,
Et de sa mort i'ay tant d'enuie,
Que i'ay préueni son tombeau,
Qui doit seruir durant sa vie
A l'epitaphe d'un corbeau.*

 EPIGRAMME.

*Si tu veux opofer, quand ta bouche est ouuerte,
 Ton nez auantageux aux rayons du Soleil,
 Ton nez de qui Bachus regretteroit la perte,
 S'il en vouloit donner à Silene vn pareil.*

*Ton nez, alors ton nez si ferme tu demeures,
 Et si tu veux ferrer tes lipes en dedans,
 Ton nez, patron des nez, me fera voir les heures
 Que son ombre au Soleil marquera sur tes dents.*

EPIGRAMME.

*Je veux que vous foyez sages comme Nestor,
 Pour estre Magistrats vous n'êtes que profanes,
 Et ne pouuez monter sans vne échelle d'or
 A la chaire où le pris éleue les sotanes.*

 EPIGRAMME.

*V*N Iuge sourd donnoit sentence
 Sur les differens de deux sourds,
 L'un se plaint qu'un autre l'offence
 Et par effets & par discours.

*Et l'autre, d'un autre personne
 Qui l'auoit payé d'argent faux:
 Sur leurs décords le Iuge ordonne
 Que l'on deliurast leurs cheuaux.*

*Ce Iuge auroit fait des merueilles,
 Avec vn acte glorieux,
 Si pour acheter des oreilles
 Il eut voulu vendre ses yeux.*

EPIGRAMME.

*Q*Vuand ie te voy, visage de poupée,
 Ie dy qu'en ta façon
 Nature fut trompée,
 Pensant faire vne fille elle fit vn garçon.

L'épitaphe d'un ieune Poëte, dont les
vers presentez au Louure furent
iugez dignes des priuez
de la Cour.

*L*ieux priuez & publics, frians depositaires
Odorables tombeaux où reposent ces vers,
A ma bouche de bas seruez de secretaires,
Je pette vn epitaphe au nez de l'univers.

*Cy gist vn Poëte nouueau,
Qui remplit de vers ce tombeau,
Bouche ton nez & ne t'amuses,
Icy gist l'excrement des muses.*

R E S P O N C E.

*P*ourceau, dont la sale nature
Se plait à parler de l'ordure,
De peur d'infecter l'univers,
Avec la fin de tes loüanges,
Il faut, gros vilain, que tu manges
L'essence de ton dernier vers.

 R E P L I Q U E .

M On petit frere excuse-moy,
 Je ne suis de sale nature,
 Je n'ay parlé iamais d'ordure
 Qu'alors que i'ay parlé de toy.

*Mais tu comprends mal ta loüange,
 Et tu l'expliques de trauers:
 Mon frere, il faut que ie te mange,
 Si ie mange mon dernier vers.*

E P I G R A M M E .

T Rois Parques chez Pluton deuidēt nos années,
 Les mains de Lachesis en tournēt les fuseaux,
 Et celles de Cloton en filent les iournées,
 Mais Atropos les coupe avecque ses cizeaux.

*Ce larron qu'on pendit a bien connu l'vsage
 Du fil de Lachesis & de Cloton aussi:
 Mais pour couper la corde, à son plus grand damage.
 Atropos ne vint point à ce gibet icy.*

Le

Le chef-d'œuvre d'un Peintre.

D*Eux bons peintres un iour disputerēt la gloire
De faire à qui mieux mieux deux excellens
portraits,
Auoüant celui-là digne de la victoire,
Qui suiuroit de plus prez la nature en ses traits.*

*L'un peingnit un prêcheur, lequel de sa posture
Sembloit entretenir grand nombre d'assistens:
Et l'autre ingenieux fit voir par sa peinture
Un drôle qui beuvoit & qui haussait le tems.*

*Le iuge du décord en son esprit chancelle,
Pour dire son aduis des deux portraits qu'il voit:
Ne sçachant au certain lequel des deux excelle,
Ou de celui qui prêche, ou de celui qui boit.*

*Rien ne manque au prêcheur, dit-il, que la parole,
Tant sa teste s'accorde aux gestes de son bras:
J'ay donc gagné, dit l'autre, & voy-tu pas mon drôle
Qui boit? & qu'en beuvant l'homme ne parle pas.*

LE GLORIEUX.

*V*Oy cet excrement de boutique
Qui veut se loger au Palais,
Il fait l'amour à la pratique,
Et se fait suiure à deux valets.

*Il n'entend rien à la chicane:
Mais par vn principe bourgeois
Il croit que son manteau de pane
Suplêra le defaut des lois.*

*Sa rotonde & ses bouts de manches
Sont ajustez par le compas,
Sa teste ainsi comme ses hanches
Suit le mouuement de ses pas.*

*Mais, avec raison, l'on reproche
A ce glorieux mal-adroit,
Que dedans sa teste qui cloche
L'on ne trouua iamais le droit.*

 Plainte du Lieure.

*V*lâime aux dents des chiens, & fujet de leurs
 quêtes,
 Et la terre & la mer ont contre-moy des chiens;
 Et si pour me chasser, des chams elifiens, (testes.
 L'on m'a dit qu'en ces lieux est vn chien à trois

*Toutes sortes de gens ont des chiens aujourd'huy,
 Le vilain me trahit & le noble me chasse,
 Et pour môstrer qu'au ciel ie n'auray point de place,
 Le ciel fait voir le chien qu'Apollon a chez luy.*

EPIGRAMME.

*A*Nne, quand ie veux vous écrire
 Combien vos yeux me semblent beaux,
 Ie les appelle mes flambeaux,
 Car i'y voy tousiours de la cire.



LA BEAUTE' DV PETIT
chien Morillon.

P Our tuer le temps, quelle étude
Doit employer ma solitude,
Car le retour des longues nuits
Semble r'amener mes ennuits:
Je ne veux peindre ou contrefaire
Vne grotesque, vne chimere,
Vne grenoüille, vn papillon,
Mais ie veux peindre Morillon:
Morillon, digne qu'on l'apelle
Le plus beau chien de damoiselle
Que la France ait iamais porté,
Tant il est rempli de beauté.

Ce petit chien a cent merueilles,
Le nez camus, longues oreilles,
Noirs sont ses yeux, blanche est sa peau,
Qui n'aimeroit vn chien si beau?
Grasset de corps, grosset de teste,
Telle est cette gentille beste,
Que son maître en fait plus de cas
Qu'il ne feroit de cent ducas:
Pour sa maîtresse, elle luy porte

*Vne amitié tellement forte,
 Que par trois iours elle a pleuré
 Morillon qui fut égaré:
 Pour consoler la pauvre fille
 On le clocheta par la ville,
 Et le clocheteur fit si bien
 Que l'argent retrouua le chien.*

*Vn poulain, le iour du Dimanche,
 Luy donna du pied sur la hanche,
 Dont il cloche si gentiment
 Que ce mal luy sert d'ornement.*

*Ce petit chien, quand on le flate,
 Vous tend si joliment la pate,
 Qu'il semble auoir du iugement
 Pour vous rendre ce compliment:
 Si ie ne l'aime & le careffe
 Je n'aimeroiy point ma maîtresse,
 Puisque l'objet d'un chien si beau
 Me fait souuenir d'Ysabeau,
 Car nature, pour l'amour d'elle,
 Luy fit vne oreille isabelle.*

*Vn satin blanc est moins poli
 Que cet animal si joli:
 Mais en vn mot, pour vous décrire
 Combien ces beautez on admire,
 Je vous diray ce qu'en a dit
 Vne personne de credit;*

*Personne qui fait mille festes
 A toutes ces petites bestes,
 Et merite parmy les siens
 D'estre apellé pere des chiens:
 Car admirant que la nature,
 En cette seule creature
 Eût ramassé tous ses thresors
 Pour parfaire ce petit corps,
 Dit lors à sa proche parente,
 Morillon ressemble à ma tante:
 Car comme ie ne trouue rien
 De plus beau que ce petit chien,
 L'on ne trouue dans cette ville
 Rien de si beau que cette fille,
 Et ie confesse d'aujourd'huy
 Que Bellaut est moins beau que luy:
 Mon Bellaut, mon chien, mon fidelle,
 Qui vient à moy quand ie l'appelle,
 Qui cependant le iour me suit,
 Et ne me quitte point la nuit,
 Après ce témoin sans reproche,
 Ie dy voyant ce chien qui cloche,
 Que le poulain puisse mourir,
 Et le chatreur puisse perir
 Qui nous a coupé l'esperance
 D'auoir des MORILLONS en France.*

LA CHEUTE
d'Icare.

*Q*uand Dedale en volant vit le secours des aîles
Inutile à son fils,
Vole, vole au milieu, ne te pers point par elles,
Pour te sauuer, dit-il, Icare ie les fis.

Icare, Icare, tombe; & que sert ma parole?
L'eau le va submerger.
Helas, ie l'auerty comment il faut qu'il vole,
Au lieu de l'auertir comment il faut nager.

L'vtilité des Greffes de Greue.

O*N fit voir vn matin au dédaigneux Siluandre
Qu'une potence auoit une femme à son bout,
Mais il void à l'instant que l'on vient la dépendre,
Il se tait toutesfois & remarque le tout.*

*Tost après il demande à quel endroit demeure
Celuy-là qui tiroit le corps de ce poteau;
Après qu'il eut appris, il part sur la mesme heure,
Et fait son compliment au retour du bourreau.*

*A celle fin dit-il, que celle qui se cabre
Contre mes volontez ne face plus de bruit,
Compere, donne-moy des greffes de cet arbre
Où i'ay veu ce matin que tu cueillois du fruit.*

Le bon Laboureur.

L Ors que Perrot semant son grain,
Dessus la terre l'abandonne,
Iacquet qui ne sçait son dessein,
Quand il le voit il s'en étonne.

Lors Perrot respond à ce veau,
Qui luy faisoit si laide mine,
Je seme, dit-il, vn boisseau
Afin de cueillir vne mine.-

Iacquet oyant cette responce,
Amasse tous ses vieux haillons,
Il vous les prend et les enfonce
Dedans le plus creux des sillons.

L'on demande apres ses sotises,
Que fay-tu-là de ces lambeaux,
Je seme, dit-il, des drapeaux
Pour en recueillir des chemises.

ÉPIGRAMME.

L *E grand Intendant des pâtures,
 Tout orgueilleux de ses postures,
 Ayant le bâton à la main,
 T'appelle batârd & vilain:
 Repartant pour toy, ie le nomme,
 Et legitime & Gentil-homme,
 Mais l'on m'a bien tost auerti
 Que nous auions tous deux menti.*

AUTRE.

J *E sçay bien que ta femme est belle & bien hon-
 neste,
 Compere, pour cela n'en sois point glorieux,
 Car puisque le Soleil loge dedans ses yeux,
 La Lune pourroit bien loger dedans sa teste.*

SONNET.

*V*oy ce nez précieux & ce rouge museau,
Voy cōme le bon vin a peint ces grosses lippes,
Jamais il n'a beu coup qu'il n'ait beu plus d'un seau,
Et le flus & reflux est tousiours dans ses tripes.

*R*églément la semaine il affeche vn tonneau,
Il tire de petum plus de quatre vingt pipes,
Et lors que cet excez enfume son cerueau,
Ce beau discours qu'il fait nous découure ses gripes.

*P*our te sacrifier les plaisirs que ie sens,
O bon pere Bachus, ie t'offre au lieu d'encens
L'agreable vapeur d'une pipe allumée.

*M*ais vous estes ialoux de mon bien, immortels,
Voyant que ie n'ay point comme vous des autels,
Et que i'ay le moyen de viure de fumée.

Remerciment pour vne bouteille d'excellent cidre.

T*V m'as fait vn present de la liqueur choisie,
D'un fruit que la douceur rend si deliceux,
Que ie ne fay plus cas ny de la maluoisie
Ny du ius immortel que l'on boit dans les cieux.*

*N'estoit que ma Prouince vnique dans la terre,
Nous peut faire germer vn si riche thresor,
L'auroy creu que le tage auroit iauny mon verre,
En voyant la couleur de ce breuuage d'or.*

*Pere des bons beuvers, exauce-moy, Septembre,
Puisqu'il te plaist donner ce breuuage diuin,
Fay-moy voir tous les ans la couleur de cet ambre,
Et ie renonce à voir l'écarlate du vin.*

*Nature, i'ay dépit, tu n'eslois qu'une beste
Lors que tu composas le corps des biberons;
Dy-moy, devois-tu pas pour bien placer leur teste,
Faire pour eux le col que tu fis aux herons.*

*Ah bouteille, faut-il que ta source tarisse,
Et qu'on borne ton cours en si petit vaisseau
Que n'es-tu ma fontaine? & ie seroy Narcisse,
Mais au lieu qu'il mourut, ie viuroy de ton eau.*

*O Nectar des Normans , quand ma langue te
touche,*

*Je croy qu'avec raison icy nous te nommons
La volupté du goust, qui verse par la bouche,
Et le miel à la gorge, & le sucre aux poumons.*

*S'il est vray que ton ius soit sorty d'une pomme,
Je suis par ta bonté suffisamment instruit
Comme le diable a fait pecher le premier homme,
Puisqu'il le fit pecher pour goûter de ce fruit.*

*Je me ry des iardins qu'une plume hardie
A peint dans les Romans du temps des Amadis:
Mais ie iuge aux pommiers qui sont en Normãdie,
Que la terre autre-part n'a point de paradis.*

*Alors qu'à petits traits ta bouteille est vidée,
Ma caue ne pouuant m'aporter de secours,
Des plaisirs que j'ay beus la savoureuse idée,
Flatte encore ma langue avecque ce discours.*

L'adieu d'un seruiteur
à sa Maîtresse.

*J E suis hors de captivité,
Philis ne tient plus ma franchise,
Et ie peux bien iurer avecques verité,
Que ie n'ay plus de fers que ceux dont ie me frise.*

Ces quatre vers ayans esté enuoyez à
vne Damoïfelle, elle m'obligea
de faire cette responce.

*F Rise-toy de tes fers, malgré tous tes trauaux
Philis triomphera tousiours de tes franchises,
Si tes fers vont tournant tes cheueux en anneaux,
Fay-tu pas vne chaîne alors que tu te frises?*

AV. ROY.



*Pour
Qui cou
Que ce g
Vne mer*

*Ces ve
Que mon
Peut-est*

Mais
Si vous
O grand

EPIGRAMMATA.

A D L E C T O R E M.

HOc quæfita breui non est mihi gloria libro,

Non paruo magnum quæro labore decus.

Pauca quidem fcripsi, quia paucis carmina fcribo,

Et breue fic fit opus, quo leue fiat onus.



A D L I B R V M.

Liber, hāc veniā iunēnilibus annuo cœptis,
 Quæ non maturo sit tribuenda seni.
 Qui numquam rediturus abis, me, nate,
 salutas,

Credis & hinc laudem posse redire patri.
 Quærat laudem alius, qui philtris ebrius istis,
 Ex ore alterius, quod bibit aure, capit.
 O vacui ingenio! qui laudum implentur honore,
 Vnde subest animis tantus honoris amor?
 Pondus inane grauat, sit enim si gloria ventus,
 Quàm levis est animus, cui nihil addit onus.

A D M V S A M.

Mpexas euolue comas, & veste decora
 Cultior, ornatus accipe Musa tuos. (ta,
 Vade humilis Phœbūq; meū tu prona salu-
 amplectere pedes, dum dabit ille manus.
 Pendula tu quid adhuc magnorū ex nutibus hæres?
 Non est Parnasso gratior aula tuo.
 Huic ne etiam credes surgētis semina famæ?
 Dexterā principibus non solet esse ferax.
 Mecum ergo reflecte gradus, sint maxima quamuis
 Auspicia, hospitio tutior esse potes.

IN STATVAM LVDOVICI XIII.
Equo infidentis.



*Artem spirat equus, pacis sacra fœdera
dextra
Porrigit, hic regem, te facit illa Deum.
Borbonidẽ te sceptrâ probant, atq; arma loquuntur,
Inque tuo fulgens plurimus ore pater.
Henrici quarti & Lodoici nomine noni
Fœlix à decimo tertius omen habes.
Viue diu proauo similis, similisque parenti,
Sanctior hoc, illo fortior esse potes.
Hoc pia vota petunt imiteris vt vnus vtrumque,
Sorte tamen proauum, funere vince patrem.*

ANNA DE AVSTRIA
Galliarum Regina.



*E naturæ audacis opus regina fatendũ est,
Anna poli manna est, Anna Diana soli.
Nã Sole aduerso deinceps si luna laboret,
Hoc fit vt in terris Anna Diana fores.*

A D F A V S T V M
vtriusque coniugium.

D Vm vos vnanimes *foelix concordia iunxit,*
Fœderibus tantis pignora digna date.
Fac matrem, vxorem, tu patrem redde maritum,
Hunc fructum à vobis omnia vota petunt.
Coniugij quàm dulce iugum est, dum mutua collo
Brachia subijciens serpit amica manus.
Eia agite, vndantes aperite in gaudia venas,
Est multùm Gallis utilis ille iocus,
Dulci conflictu socias sic ducite noctes,
Vt tandem victrix facta sit Anna parens.
Præmia victrici, sunt & sua præmia victo,
Hac myrtho lauros multiplicante tuas.

GRANVM TRITICI
 A D ILLVSTRISSIMVM
 Principem Henricum Borbonium
 Episcopum Metensem.



Or micat, & trepido subsultant vota
colono,
Cùm fœcunda Ceres gramine pingit
humum.
Soluuntur labefacta morâ, quæ semina sulcis
Obruta, fertilibus mandat arator agris.

P iij

*Primum germen agit corrupto semine radix,
 Quam foeta in nato terra calore fouet.
 Foecundum teneram tum germen crescit in herbam,
 Fitque teres calamus quod prius herba fuit.
 Post denso hastili surgens spicatur arista,
 Et gaudet foetu luxuriare nouo.
 Mox fragilis calamus nodis sublimibus hæret,
 Ut grauidæ Cereris pondera prona ferat.
 Ne granum populentur aues sub fine laborum,
 Conditæ sunt thecis semina quæque suis.
 Vltimus hic solis labor est, ne putrida perdat,
 Æstas maturo grana calore coquit.
 O rerum foecunda parens! sic germine in vno,
 Diuitias aperis luxuriosa tuas.*

*

*

*

*Hoc granum appendo, Princeps, Metensibus aris,
 Sæpe placent magnis munera parua Diis.
 Nempe secunda tui si flauerit aura fauoris,
 Ex grano fiet germen, & inde seges.*

NOVEM MVSÆ PARNASSI

Claromontani contendunt inter se, quæ
prior, illustrissimum Præfulem Me-
tensem salutabit.

DICE IVDICAT.

THEOLOGIA.

D *Iuinam verbis sobolem decorare prophanis
Non licet, ore sacro sola, filete, loquar.*

PHYSICA.

D *oſos doſta decent, iuuenes natura docebit,
Per me doſta, loqui me decet ergo prius.*

LOGICA.

S *Ic probo, quod fas eſt vni, par altera præſtat,
Huic ego iunſta ſoror ſum ſimul, ergo licet.*

RHETORICA.

M *Agna quidem tamẽ ore rudi profertis, abite,
Quod noſtro poterit dulcius eſſe melos?*

SECUNDA.

D *Vlcus eſſe meum poterit dũ carmina fundam.
Carmina ſunt verẽ Principe digna meo.*

P iiij

T E R T I A.

C *Armina quid iactas? radices arboris huius
Excolui, fructus quis neget esse meos?*

Q V A R T A.

D *Icere quum doceat Cicero me sæpe salutem,
Quod didici, iustum est hoc licuisse mihi.*

Q V I N T A.

E *St meus iste labor, canitis præsentia tantum,
Præteritum teneo, nota futura mihi.*

S E X T A.

B *Albutire mihi proprium est, sed Apolline viso,
Fit commune aliis, quod fuit ante meum.*


D I C E.

O *Virtute pares, hoc vestris viribus impar,
Laus nempe atq; decus Principis huius erit.*

P O E T A.

A *Vdierat mea Musa Dicen, iamque hæc mihi
Materiã qua sis ingeniosus habes. (dixit,
Sed depressi animos, quid opus temeraria (dixi)
Hac animi affectas ambitione nouum?
Vnius quid carmen erit? si casta Dicea,
Non satis ad laudes credidit esse nouem.*

SOLIS REPERCVSSIO
 LVIDENTIS IN SPECVLO,
 ad illustrissimum Principem
 Comitem de Moret.

 *I speculum aduersi statuas ad lumina solis,
 Qua lux se tectis insinuare solet.
 Lætatur vitreis Phæbus dare basia labris,
 In speculo Daphnem dum latuisse putat.
 Scilicet aspicias ridere per atria lucem,
 Quam sol huic speculo reddere posse dedit.
 Nempe reperiçsum speculorum ex æquore lumen
 Exilit, & formæ lucidiore micat.
 Percutitur speculum radiis, radiosque retorquet,
 Et lucem paries proximus inde trahit.
 Incussis nubes radiis, sic candet in arcum,
 Soli ausa humores opposuisse suos,
 Volue vitrum, varios lux implicat orbibus orbes,
 Et ludens tremulo verbere lambit humum.
 In latus, obliquum, si flectat dextera, vitrum,
 Tortilis vt serpens lux sinuosa fugit.
 Merge vndis, natitat : flammis, non vritur igne.
 Est ratis in fluuiis, est Salamandra focis.
 Hanc pueris spectare datur, retinere negatur,
 Fallit inane manum, dum cohibere putant.*

*Dumque fugit, frustra fugientem sistere tentant,
 Tarda manus nimium, lux celer illa nimis.
 His gaudet Phœbus, sed nubis tectus amictu
 Si pereat, pereunt gaudia, luxque perit.
 Quemq; sequi imparibus nequeunt vestigia plātis,
 Tentant veloci lumina luce sequi.
 Quid puer intento fugientem lumine ducis?
 Stringitur astrifero lux hebetata Deo.
 Desine ludentes radios comprehendere dextra,
 Hos retinere cupis, quos retinere nequis.*

*

*

*

*Et tu Musa meum quid solem cernere pergis?
 Stringetur laudum lux tua luce minor.
 Desine, Musa, meus frustra laudatur Apollo,
 Hunc celebrare cupis, quem celebrare nequis.*

IVSTITIA BRVTI IN FILIOS.



T coniuratis patriæ pepigisse ruinam
 Fœderibus, natos audiit vrbe suos:
 Brutus pro patria, in natos, fuit in pa-
 tre iudex,
 Viuere quos fecit, iussit utrumque mori.
 Quod tu Brute facis, fecisse hoc bruta timerent:
 Non ius, naturæ soluere iura potest.
 Patria te pietas iubet illis parcere crimen,
 Impietas patriæ quos facit esse reos.
 Te natura patrem, fecit te patria ciuem:
 Illud ab vrbe tenes, istud ab orbe capis.
 Parcere te natura iubet, sæuire quid optas?
 In patriam est feruor, patrius iste furor.
 Patria te punire iubet, quid lente moraris?
 Hic patrius zelus, dicitur esse scelus.
 Neutrum age, semper enim pacto peccabis utroque,
 Si pater esse velis, non pius esse poles.
 Vicit amor patriæ, & manus obsequiosa peregit
 Impietatis opus, pro pietatis ope.
 Natorum, iubet ipse parens, mucrone recluso .
 Auulsum membris diffociare caput.
 Magna est naturæ, maiorque potentia legum,
 Vt fiat iudex desinit esse pater.

D E M O S T H E N E S , impediēte Antipatro libertatem eloquentiæ, in ipsa penna qua melleas orationes scripserat hausto veneno violenter interiit.

A Ntipater Graio dum pœnis imperat orbi,
 Nec fruitur linguâ liberiore forum,
 Atticus orator non hoc tulit, & sua sævis
 Opposuit iussis nescia fata iugi.
 Est via clausa fugæ, at certè patet illa cruori,
 Istâ libertas egrediere viâ.
 Si seruit viuens, moriatur libera lingua,
 Quæ mihi mella dedit penna, venena dabit.
 Mox calamum accipiens facundo melle fluentem,
 Ergo ne te, dixit, sospite seruus ero?
 Funereum, hæc fatus, dextra instigante venenum,
 Admouit labris tristis arundo sacris.
 Triste ministerium domino penna abnue, penna
 In domini pœnas officiosa tui.
 Haussit : & exhaust vitam vis prompta veneni,
 Hæcque dedit noctem, quæ dedit ante diem.
 Sic moritur, dubiusque labris dum spiritus errat,
 Tandem, ait, inuito principe, liber ero.

DE RAMO POPVLEO VIRGI-

lij qui fatus ipsius natiuitatis tempore
subitò coaluit.



*Spicite vt dubiam faciat iam Mantua
palmam,*

Et timeat vati Græcia tota suo.

Nomen enim magni portendat quanta Maronis

Omina, fecerunt nomina iuncta fidem:

Nam quod, amor, ramo, mora, Roma, armoq;

Nomine cōcordi diſſona verba ſonēt: (Maronē,

Hoc erat in fatis, magna vt diſcordia vatum,

Concors ſub magno facta Marone foret.

Cedite Romani, nata eſt ſpes altera Romæ,

Et Maro prima foret, ſi Cicerone prior.

Nempe vbi natus erat, Ramum (de more) parentes

Populeum ſolitis inferuere locis.

Creuit & ante ſatas ſata vix ſupereminet omnes,

Facta repente arbor quæ modo virga fuit.

Creſcendi vnde ſubeſt tam magna licentia ramo?

An quia quod magnus creuerit ipſe Maro?

An quia terra ſuo hoc vult indulgere Poetæ,

Qui lætas ſegetes, qui ſata læta canet?

Quidquid id eſt, cedat nunc arbos Hespera, quāuis

Aureſcant ramis pendula poma ſuis.

Nam quos & quales fructus hæc proferet arbor?

Quæ tantas tulerit vix ſata virga comas.

AD SERENISSIMUM PRIN-
cipem & illustrissimum Cardina-
lem à Sabaudia.



*Icerat Henricus, partamque labore
coronam*

Debebat tanto Martia Roma Duci.

Sed cupiens merito victorem, vincere,

Inseruit palmis aurea mala suis. (dono,

His opibus certabat opus; namque æmula cæli

Virtutum effigiem plurima gemma dabat.

Non tulit oblatū Henricus, nempe inclyte princeps,

Hoc dignum meritis credidit esse tuis.

Tot tibi virtutes quot sunt in munere gemmæ,

Et bene, παναρεθω debita παναρεθε.

IDEM AD EVMDEM.



*Alum igitur mihi redde tuum, quid Ro-
ma moraris?*

Iam fouet optatū Gallia nostra Ducem.

Obstat hiēs votis, fruitur sed Gallia vere,

Adueniente nouo Sole recessit hiems.

Sed volo, tempestas obset, nam obstantia grata est;

Aduersum impedit tempus abire ducem.

Siste igitur Princeps, hic Gallica, & Hespera tellus,

Vere dabunt votis aurea mala tuis.

DE AMEDEO NONO
SABAVDIÆ DVCE.



*Icat Amedeum populus quod amabilis
esset,
Et quod Amedeus nosset amare
Deum.*

*At nobis venator erit, qui dictus amator,
O princeps æquo iure vocandus eras.
Esse canes dicis, quos tecum pascis egenos,
Anne istis canibus, par tua præda fuit?
Non lepores, non hoc sectantur amore lepores,
Incassum casses non ita tendit amor.
Fit cælum præda, ô amor, ô venatio fœlix,
His canibus cælum cepit, amore Deum.*



IN IMMACULATAM
BEATÆ VIRGINIS

Conceptionem.

ARGUMENTVM.



PVD R. P. Richeomum in peregrino Lauretano legitur. Vicinam Garumnæ rupem stetisse, quæ continuo fluminis reciprocantis & ventorum æstu deiecta est, anno 1592. cuius sub mole omnes artifices qui loci opportunitate hîc tabernas construxerant, fuerunt oppressi, vnica excepta puella, quæ mortuum patrem amplectens à matre reperta est.



*Enfile fornicibus rupes vicina Garumnæ
Tollebat prærupta iugum, pars altera cuius
Artifici multo præbebat caute cautâ
Opportuna domos, vndis pars altera durum
Dans latus, aduerso spumantes obice fluctus,
Elisis frangebat aquis, circumque sonantem
Vnda fremens scopulû, & tantû indignata morari,
Fracta fuit quoties, toties violentior ibat.*

Sed

*Sed tandem fluuius ventis adiutus & annis,
In præceps saxa acta dedit, testisque ruinæ
Fit sonitus titubante iugo, & sub mole sepultis
Hæc eadem quæ saxa domos, fecere sepulchrum.*

*Hoc casu concussa ruit vicinia montis.
Turba fremit circum scopulos, saxisque remotis,
Heu quæ cæsorū facies! hic membra parentum
Non noscendorum confusa ob vulnera trahant,
Et lachrymis ineunt certamen triste parentes.*

*Interea quærens coniux per saxa maritum
Viderat oppressum, cæso sed coniuge, mortis.
Reliquias natam videt esse, aspexit, & hæsit,
Tantam imbelles caput mirata tulisse ruinam.*

*Inter tot cædes, sedes est tuta puellæ:
Et quæ debuerat solo terrore necari,
Cum Deus opposuit tantæ sua numina moli,
Illæsa est, fatis contraria fata rependit
Fælix prole parens, infælix coniuge coniux.*

*Dumque animi pugna est geminis affectibus an-
Hæc illas tandem voces singultibus addit. (ceps,
Pars vtra, ô superi! an coniux, an filia vincet?
Nam dubium est, cui vota ferā, imperfecta reliquit
Verba dolor, suppletque oculis quæ lingua negauit.*

ALLUSIO.

I *Llæfæ par est illæsa Maria puellæ,
Non illam moles, non lædit culpa Mariam.*

Q

GRATIARVM ACTIO
 AD SANCTAM GENOVEFAM
 OB SANITATEM AVTHORI
 Febricitanti ipsius dono restitutam.



*Orpus iners nimio febris consumpserat
 æstu,*

*Inter aquas ipsam me sitiente necem.
 Humor crudus aquæ angustat spira-
 mina vitæ,*

Hepatis hoc refluas impediende vias.

Hinc venæ crebro pulsu vibrante resultant,

Vanaque se cerebro pingit imago meo.

Me sensim ardor edit, frontique inamœna serenæ,

Nubila tristitiam sæpe metumque vehunt.

Parua quies, nam terræ elemētum triste recurrens,

Durior est morbo multiplicante mora:

In thalamo, tumultum, morbique, in funere, finem,

Mors fuerat precibus pollicitata meis.

Triste fuit misero mihi dulces relinquere terras,

Atque ingustatos deseruisse sales.

Non Medicis fateor, tibi debeo, Virgo, salutem,

Deponens manibus vota, animamque tuis.

Viuo tibi Virgo, quia per te viuo superstes,

Et mea fit dono mors rediuiua tuo.

DE SVSPENDIO LATRONIS.

I*N collo est funis, vitæ est in funere finis,
Fidem ideo funis, funera, latro, times.
Quid breue anhelus iter tremebundo po-
plite scandis?*

*Icaria hic non sunt fata timenda tibi.
Inter vtrumque cades, medio, tutissimus ibis,
Nec pes tanget humum, nec premet astra caput.
I citiùs, sed solus abi, sic itur ad astra,
Seriùs, aut numquam hoc astra petenda modo.*

IN EQVVM
CALIGVLÆ FACTVM
CONSVLEM.

D*Vm, per te, fit Consul equus, male consulis
æquo,
Non hic fasce quidem, sed face dignus erat.*

OBLIGATIO SPECVLI DONATI A PRINCIPE VICTORE

Amédeo authori, ad amicam.



*Edduntur speculis oblata fideliter ora,
Ora quibus tantum lingua sonora
deest. (Echo,*

Verba rogata refert repetita fideliter

Mirum ut verba adsint hic ubi lingua deest.

Muto, vocalis, speculo, si iungitur Echo,

Quod te pingat habes, quaque loquaris habes.

Nostrum tu speculum, paruum licet, accipe, munus,

Non paruum ut magni principis esse potest.

Echo erit, hinc laudum deinceps mea musa tuarum,

Non parua ut magni principis esse potest.

Et natura licet tabulas miretur Apellis,

Expectato animos fallit imago sono.

Vester Apellæo non pictor cedit honori,

Cui debet vocem muta tabella suam.

INCONSTANTIA.



Obilitas cælo, laus est constantia terræ,

Terreus est totus qui leuitate caret.

Esto aliis placeat semper cōstantia terræ

Cum cælo semper mobilis esse volo.

IN AVLICVM EFFŒMI-
NATVM ET IGNAVVM
militem.

B *Ella fugis, sequeris bellas, pugnaeq; repu-
Et bellatori, sunt tibi bella tori. (gnas,
Imberbes, imbellis amas, milesq; redibis,
Mars ad opus Veneris, Martis ad arma Venus.*

DE BACCHO ET AMORE

V *T mentem dum cepit amor, fallente
veneno,
Rex fit, & imperium mox rationis
habet.*

*Sensibus insinuat sic dulcia vincula captis
Bacchus, dum menti vina venena dedit.
Bacchus amat cœdes, & amor se sanguine pascit.
Dat Bacchus lachrymas, flere cupido cupit.
Vt Bacchum comitatur amor, sic Bacchus amorem,
Vt Bacchatur amor, Bacchus amare solet.
Vnus quis poterit diuis pugnare duobus?
Cuncta domat Bacchus, cunctaque vincit Amor.
Est crudelis vterque Deus, sed blandus vterque,
Blandus vterque quidem, sed sine mente Deus.*

DE VENERE ET BACCHO.



*Im dant vina viris, Bacchoque accen-
ditur ira,*

*Nec mirum est natum fulmine ferre
faces.*

Flammea tota venit Venus, at mox frigida læguet,

Sed mirum est natam flumine ferre faces.

Miscetur Bacchus Veneri: quid separo iunctos?

Ex ipso Baccho nascitur ipsa Venus.

A D A M I C A M.



*Vr votis aduersa meis sic fata repu-
gnant?*

Sæuus ut ignoto te sociarit amor.

Molliui duram, sed possidet alter, & à te

Dulces exuias virginitatis habet.

Non tu virgo mea es! sed ego tuus! & tibi viuo!

At tuus in thalamo ne tumultetur amor.

Prodit sese ignis, quid tum? nil flamma nocebit,

Nomen amicitiae fit, quod amoris erat.

ILLUSTRISSIMO

ATQVE EXCELLENTIS-
SIMO D. DOMINO ANGELO

Contareno Sereniff. Venet. Reip.

apud Christianissimam Maiesta-
tem Oratori clarissimo.

FLOS NARCISSE.



*Vmquid amor, Narcisse, tibi dicen-
dus amaror?*

Si te forma tui fecit amore mori.

*Quæ potuit geminum tam blandæ cer-
nere frontis*

Lumen? inoffenso lumine nulla fuit.

Formoso diffusa Charis ludebat in cre,

Et sua cuiusvis gratia partis erat.

Vndique fidereis radiabant lumina flammis,

Hincque nouæ ardebant corda calore facis.

Bina supercilij armabat flexura sagittas,

Quas pueri ex oculis mittere ouabat amor.

Errabundam humeris spargebat eburnea ceruix

Cæsariem, vt Zephiri grata catena foret.

Arcum læua manus, quatiebat dextera telum,

Et pharetra ex humeris dulce pependit onus.

Castra sequebatur venantis castra Dianæ,

Q iiij

Idaliꝝ nec adhuc ſenſerat arma Dei. .
 Cũ puero incautis tendenti retia ceruis,
 Retia crudelis ſæua tetendit amor.
 Eminus hunc vidit vocalis nympha vagantem
 Et viſi incaluit pectus amore viri.
 Accedit propius, flammâ propiore caleſcit,
 Et geminat grefſus, & geminatur amor.
 Brachia in amplexus tandem pudibunda reſoluit,
 Sed fugiens plenas non finit eſſe manus.
 Hic fugit, hæc ſequitur, currunt, ſed diſpare motu,
 Hæc volucris pedibus, ſpe volat, ille metu.
 Vocis anhelanti interceptus ſpiritus æſtu
 Verba ad propoſitas non finit ire preces.
 Credit enim puerum precibus ſe poſſe mouere,
 Quem durum primo viſ in amore facit.
 Sermo prior prohibetur ei, natura repugnat,
 Hac vice naturam non ſuperauit amor.
 At via præcipitem ne caſu lædat amatum
 Queis potuit cœpit geſtibus iſta loqui.
 O mea lux moderare fugam, moderantiuſ ibo,
 Hic multum feſſis grata futura quies.
 Si tantum currendi animo ſtet fixa voluntas:
 Iam noue in amplexuſ curre marite meoſ.
 Ad dulcem feſſuſ ſi viſ properare quietem:
 Inter blanditias hic requieſce meoſ.
 Hanc puer irridens dum poſt ſe lumina fleat,
 Arridere ſibi credula nympha putat.

Vtque decora animos moueant objecta rebelles.
Ostendit niueos fibula laxa finus.
Lacteus hic duplices se mons attollit in orbes,
Hique globum facerent, si sine valle forent.
Ad mammas oculos dulcis violentia cogit,
Et lentam inuiuant fraga gemella manum,
Vt tacitam sensit nymphea indignata repulsam,
Tristia virgineus vestiit ora rubor.
Et frontem & culpam siluis abscondit opacis,
Ausa puellares præteriisse modos.
Victor abit iuuenis, cursu qui fessus & æstu
Concepit siccis faucibus ore sitim.
Forte fatigato vicinus fonte fluebat
Riuulus, hic gratas haurit anhelus aquas.
Quo ruis in fontem? referes incendia tecum,
Si tecum possis inde referre gradus.
Hic flammâ inuenies, quam non tecum ante tulisti.
Nec per quas nata est flammâ peribit aquas.
Cernuus ad fontem sua dum resupina tuetur
Ora, nouam insinuant ora per ossa sitim.
Tolle tuos periture oculos, sursum erige vultus,
Si tibi lymphea nocet, nymphea sonora fauet.
Anne isto flammam speras restinguere fonte?
Si tuus ex istâ nascitur ignis aquâ.
Narcissum Narcissus amat, petit ipse petitus,
Hic quærit quod habet, quod cupit ille capit.
O amens! quid amas? quo te tuus abripit ardor?

Cernis vt aspectum fallat imago tuum?
Tu tecum quod poscis habes, te te exue, amato
Visne frui? absit amans, copia egere facit.
Quam legi solitæ contraria fœdera quæris,
Vt distinguat amor qui sociare solet?
Vnio legitimi fuit vnica finis amoris,
Est vnum quod amas, multiplicare cupis?
Corpus, amas umbram, ô amens! tua quam aspicias
umbra est
Sicne tua excœcat lumina cœcus amor?
Ah quoties grato immisit sua brachia fonti!
Brachia nec retinent, quem retinere putant.
Ah quoties grato dedit humida basia fonti!
Basia sed mediis impediuntur aquis.
Deuorat umbram animo, & formâ se pascit inani,
Nulla est cura sui, nullaque cura cibi.
Dum sitibundus amans, proprij sitit oris amore,
Quas oculus lachrymas fundit in ora, bibit.
Et sumpto ardorem poterat compescere fonte,
Sed metuit ne fons, ignis in igne foret.
Quam nunc quæret opem, nocuit medicina dolenti,
Crescit & in pœnas fertilis vnda fuit.
Quid faciat dubitat, dilectum vellet abesse,
Sed cum dilecto natus abesset amor.
Addit amor furias, furicæ fecere furentem,
Sic furit eius amor, sic furor eius amat.
Motu agitur vario, pudor hunc, amor excitat illum.

Quando pudore filet, vellet amore loqui.
 Cumque suam opprimerent vocem suspiria, tandem
 Addidit incoëptis verba ministra dolor.
 Ob fontem pereô, & me flamma medullitus vrit,
 Causaque vera latet, dùm mala nostra patent.
 Penè manu tango, tam sum vicinus, amatum,
 Spes mihi semper adest, res mihi semper abest.
 Impedit vnda brevis, non separor æquore lato,
 Ah doleo in placido naufragus ire freto.
 Huc exi dilecte puer, quid lente moraris?
 Nescis quam duræ sint in amore moræ?
 Te meus angit amor, sic te mea gaudia tangunt,
 Ad motus, referens singula membra, meos.
 Flecteris affectu nostro, dùm rideo rides,
 Et vidi lachrymas me lachrymante tuas.
 Si me non fugias, refugo cur fonte moraris?
 Vsq̃ue tuas penetret si meus ignis aquas.
 Vror amore tui puer, & puer impulit alter,
 Tu geminis pueris vnice cede puer.
 Hei mihi cur animo iunctos secernitis vndæ,
 Igni quid mirum est si noceatis aquæ?
 Fleuit, & hæc gratum deleuit lachryma vultum,
 Turbatusque fuit visus abire puer.
 Narcissum Florem fecit, Narcissus amator,
 Hinc flagrabat amor qui modo flagrat odor.

*Dat puerile tibi munus Musa, ô decus vrbs,
Quæ male fulta solo, stat solidata salo.
Offerimus Florem Narcissi qui perit vndis,
Nempe quod ex mediis vrbs tua floret aquis.*

F I N I



ERRATA

P.	L.	Au lieu de :	Lire :
10	17	<i>veuêtu</i>	<i>reuêtu</i>
10	19	<i>heureufe</i>	<i>heureuse</i>
12	15	<i>El</i>	<i>Et</i>
28	6	<i>les</i>	<i>més</i>
31	16	<i>feroit</i>	<i>feroit</i>
37	7	<i>defendit</i>	<i>defendit</i>
47	20	<i>feulement</i>	<i>seulement</i>
55	20	<i>fon</i>	<i>son</i>
61	4	<i>fit</i>	<i>fit</i>
75	7	<i>fa</i>	<i>sa</i>
91	20	<i>esprit</i>	<i>esprit</i>
110	20	<i>faisant</i>	<i>faisant</i>
181	15	<i>Afin</i>	<i>Afin</i>
209	4	<i>Auoûant</i>	<i>Auoûant</i>

